Sciences Humaines

SCIENCES HUMAINES

Comment vivre ?

Les sagesses antiques à l'épreuve de notre temps

RELATIONS INTERNATIONALES

Géopolitique **de l'espace**

PSYCHOLOGIE

Art-thérapie
Soigner à travers la création

DOM/S : 7,90 € - BEL/LUX : 7,40€ - CH : 11,90 FS - CAN : 12,99 $CA - D : 8,30 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 7,9 € - MAR : 78 MAD - TOM : 1050 XPF - TUN : 9,90 TND
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM - MENSUEL N° 339 - AOÛT - SEPTEMBRE 2021 - 6,90 €
L 18925 - 339 - F: 6,90 € - RD

Hors-série Collection
" Les Essentiels "

NUMÉRO
À NE PAS
MANQUER

128 pages - 12,50 €
Ce hors-série est inclus dans l'abonnement
Numérique, *Papier + Numérique* et *Option Hors-Série*.

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

ment est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

N'OUBLIE PAS DE VIVRE

L'épidémie frappa d'abord la Chine. Elle gagna l'ouest par la route de la Soie, où elle croisa des légionnaires romains qui la ramenèrent dans l'Empire. Entre 166 et 189, le virus tua en masse sur les rives de la Méditerranée, du Rhin ou de la Manche. Rome fut particulièrement touchée. Les cadavres quittaient la ville empilés sur des chars dans des bruits de lamentations. La mort rôdait partout, décimait les villages, endeuillait les familles. On estime que la peste antonine – probablement un variant de la variole – tua 10 millions de personnes, dont probablement l'empereur lui-même, Marc Aurèle, le dernier stoïcien de l'Antiquité.

Les *Pensées pour moi-même*, écrites dans ce contexte, ont été retrouvées bien des siècles plus tard auprès de la dépouille du philosophe-empereur. Dans cette société profondément travaillée par des questions de vie et de mort, il consignait ses sentiments, procédait à son examen de conscience et tâchait d'en tirer des méditations pour mieux vivre. Rien d'intellectuel chez lui. « *La vraie sagesse et la vraie philosophie ne sont pas dans les livres* », pensait-il. Loin d'une philosophie spéculative, faite de jeux conceptuels, il cherchait à façonner un « art de vivre » par temps incertains. Sculpter non une théorie mais une personne, capable d'aimer, de s'émerveiller de chaque jour qui se lève et printemps qui revient, d'agir en accord avec ses principes, de réagir avec tact au malheur d'un proche, de se pacifier soi-même, de gouverner avec justesse et de s'orienter lucidement dans la « vraie vie », humaine, banale, adverse, parfois tragique ou bouleversante.

Héloïse Lhérété
Directrice de la rédaction

Le paradoxe, c'est que cette philosophie, l'une des plus vivantes et pérennes du monde, soit née de la conscience de la fragilité. « *Ce qui apporte la perfection de la manière de vivre, c'est de passer chaque jour de la vie comme si c'était le dernier* », écrit Marc Aurèle. L'une des stratégies les plus courantes aujourd'hui, face à la mort, est l'évitement. Elle nous protège mal, parce que nous savons au fond que nous sommes mortels. Marc Aurèle à l'inverse regarde cette vérité en face, les yeux ouverts. C'est le point de départ d'une émouvante philosophie de l'émerveillement, devant la nature, la rosée du matin, les astres, la forme des nuages, la marée montante, les amis véritables, la communauté des vivants, le cosmos qui nous enveloppe, nous englobe et nous survit.

Si les *Pensées pour moi-même* connaissent un tel succès de librairie depuis le début de la pandémie de covid (+28 % selon son éditeur anglais), ce n'est pas seulement parce qu'il offre des recettes d'apaisement par temps de crise. Le stoïcien nous invite dans sa pensée. Ce faisant, il nous parle et nous entraîne en un dialogue avec nous-mêmes ; il met notre esprit en jambes face aux fausses certitudes et nous encourage à questionner nos modes de vie. Il nous incite enfin à sortir, à rechercher ce qui est bon pour nous et à nous transformer au quotidien. Pour titrer l'un de ses derniers livres, Pierre Hadot, grand historien de la philosophie antique, a emprunté à Goethe un puissant conseil qui le résume : « *N'oublie pas de vivre* ». ■

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Nouveauté

Une enquête au long cours sur les êtres humains

Actuellement en kiosque, en librairie et sur notre site

https://www.scienceshumaines.com/humanologue

L'Humanologue est une publication de
SCIENCES HUMAINES

SCIENCES HUMAINES

38, rue Rantheaume, BP 256
89004 Auxerre Cedex
SAS Sciences Humaines communication
REPRÉSENTANTE LÉGALE ET DIRECTRICE DE PUBLICATION : Nadia Latrèche
DIRECTRICE GÉNÉRALE : Héloïse Lhérété

VENTES ET ABONNEMENTS
03 86 72 07 00 - Bénédicte Marrière - Magaly El Mehdi
Mélina Lanvin - Sylvie Rilliot - Sandra Millet

RÉDACTION
DIRECTRICE DE LA RÉDACTION ET RÉDACTRICE EN CHEF
Héloïse Lhérété - 03 86 72 17 20
RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Christophe Rymarski - 03 86 72 07 10
CONSEILLÈRES DE LA RÉDACTION
Martine Fournier
Martha Zuber
RÉDACTEURS
Hugo Albandea - 03 86 72 17 34
Hélène Frouard - 03 86 72 17 31 (cheffe de rubrique Actu)
Nicolas Journet - 03 86 72 07 03 (chef de rubrique Lire)
Maud Navarre - 03 86 72 07 16 (cheffe de rubrique Point sur)
Fabien Trécourt
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION ET RÉVISION
Renaud Beauval - 03 86 72 17 27
Frédéric Peylet - 06 66 88 85 50
DIRECTION ARTISTIQUE
Isabelle Mouton
ICONOGRAPHIE
Hugo Albandea - 03 86 72 17 34
DOCUMENTATION
Alexandre Lepême 03 86 72 17 23
SITE INTERNET
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
WEBMESTRE :
steve.chevillard@scienceshumaines.fr

MARKETING - COMMUNICATION
Nadia Latreche - 03 86 72 07 08
PROMOTION/PUBLICITÉ
Patricia Ballon - 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr
DIFFUSION
• En kiosque MLP – Contact : À juste titres, Laetitia Canole : 04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs : www.direct-editeurs.fr

LIVRES DES ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES
Agathe Guillot : agathe.guillot@scienceshumaines.fr
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28

SERVICES ADMINISTRATIFS
RESPONSABLE ADMINISTRATIF ET FINANCIER
Annick Total - 03 86 72 17 21
COMPTABILITÉ
Ophélie Keskas - 03 86 72 07 02
Sandra Millet - 03 86 72 17 38
IMPRESSION
Imprimerie SIEP
ZA Les Marchais - 77590 Bois-le-Roi

Origine du papier : Suisse
Taux de fibres recyclées : 63 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.010 kg/t
CONCEPTION GRAPHIQUE ET CONCEPTION DE LA COUVERTURE :
Isabelle Mouton
Couverture : Justin Paget/Getty
Satellite : bluebay2014/Adobe

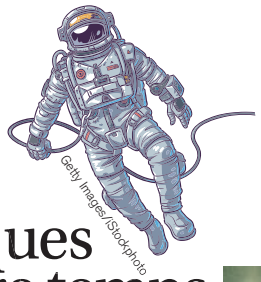
Titres et chapôs sont de la rédaction.
Commission paritaire : 0522 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.
Un encart « L'Humanologue » est posé sur une partie des abonnés France.

Sommaire

Mensuel – N° 339 – Août-septembre 2021 – 6,90 €

8 à 16 ACTUALITÉ
Archéologie - Regarder l'histoire en faces
Histoire - Et le distributeur automatique apparut

17 à 23 POINT SUR…
Géopolitique de l'espace


Getty Images/iStockphoto

24 à 55 DOSSIER
Les sagesses antiques à l'épreuve de notre temps
COORDONNÉ PAR FABIEN TRÉCOURT

26 Pourquoi la philosophie antique nous parle encore
FABIEN TRÉCOURT

30 Portraits de sages
MAUD M'BONDJO

34 Les avatars du *"Connais-toi toi-même"*
ENTRETIEN AVEC FULCRAN TEISSERENC

36 Il est où, le bonheur ?
HÉLÈNE SOUMET

39 Sommes-nous libres si tout est déterminé ?
OLIVIER D'JERANIAN

42 Éloge du temps libre
JEAN-MIGUEL PIRE

45 Comment s'engager dans la vie de la cité ?
VÉRONIQUE BOUDON-MILLON

48 Qu'est-ce qu'un véritable ami ?
BENJAMIN DURTESTE

50 Comment affronter la mort ?
MAËL GOARZIN

53 L'art de la consolation
HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

Universal History Archive/UIG/Getty

jcrosemann/Getty

Buyenlarge/Getty

56 à 53 RÉFÉRENCE
Art-thérapie : pourquoi créer fait du bien

62 LIVRES DE L'ÉTÉ

Un encart Sciences Humaines » est broché sur une partie des magazines.

NICOLAS JOURNET

En Suisse, une égalité tardive

À propos de notre *Grand Dossier* n° 63 (« La grande histoire du féminisme », août 2021), Ilan Lew, sociologue à l'université de Genève, a tenu à apporter ces précisions :

Bonjour à vous,

Merci beaucoup pour ce numéro spécial comme toujours très instructif.
Ce court message pour vous dire que je suis néanmoins choqué que vous n'ayez pas inclus la Suisse dans la liste des pays ayant introduit tardivement le droit de vote des femmes. En omettant cette information, vous laissez croire que la France détient la médaille de l'arriération. C'est très aimable à vous, mais mon pays a fait mieux : le vote au niveau fédéral n'a été accordé aux femmes suisses qu'en 1971.
La commémoration du cinquantième anniversaire de l'accès des femmes au droit de vote constitue justement un enjeu fort de notre pays cette année.
Et, de façon non étrangère à cette conscience tardive, qui n'est pas exempte d'un sentiment que ces choses sont fraîchement acquises et de haute lutte, je vous rappelle que le 14 juin est institué, depuis trois ans, comme le jour de la grève des femmes en Suisse. Cette manifestation si riche, vivante et haute en couleur dans les grandes villes mériterait sans doute que votre magazine y porte un intérêt prononcé. ■

ILAN LEW

Merci pour ces informations. Notre liste ne cherchait pas à être exhaustive, mais il faut reconnaître que la Suisse a été bien lente à instaurer le suffrage féminin. Au niveau cantonal même, cela ne s'est fait que canton après canton, à partir de 1959 jusqu'en 1990 pour le dernier en date ! La plupart de ces avancées ont été soumises à une « votation » locale et exclusivement masculine : ceci explique peut-être cela. En France, le droit de vote a été accordé aux femmes par un décret du général de Gaulle, en 1944, avec effet en 1945.
La grève du 14 juin que vous nous invitez à faire connaître commémore celle de 1991 lorsque 500 000 femmes vivant en Suisse (soit une sur quatre) sont descendues dans la rue pour exiger l'application des mesures d'égalité (salariale notamment) et de protection prévues par la constitution de 1981. C'est devenu un jour d'action emblématique pour les femmes suisses. ■ **N.J.**

Le féminisme, acte et pensée

À propos du même *Grand Dossier*, cette remarque de Jean-Marie Quairel :

Bonjour,

J'ai été surpris par le sous-titre de votre *Grand Dossier* n° 63, « La grande histoire du féminisme. La force d'une idée ». Bigre, une idée le féminisme ? Je pense que le choix de ce mot est très réducteur et qu'il affaiblit considérablement cette cause, ou plutôt cette réalité, incontournable et évidente pour qui se veut humaniste. Ce simple mot atténue, selon moi, la portée d'un dossier par ailleurs intéressant. ■

Cordialement

JEAN-MARIE QUAIREL

J'ai consulté autour de moi, et certaines personnes ont raisonné comme vous, d'autres non. Mais telle n'était pas l'intention des directrices du dossier. Ce numéro porte un titre et un sous-titre. Le titre parle du féminisme, qui effectivement est une cause défendue par des militantes et militants à des époques successives et qui a introduit des changements concrets dans nos vies. Mais c'est aussi l'histoire d'une idée, celle de l'émancipation des femmes et de leur égalité de droits, telle qu'elle s'est répandue dans l'esprit collectif, du moins dans les sociétés qui l'ont acceptée consensuellement. L'intention n'était nullement de réduire le titre à son sous-titre, ni le féminisme à une simple théorie. Dommage si cela n'était pas clair. ■ **N.J.**

Émotions, point trop n'en faut

De Séverine Bounhol, cette question :

Bonjour,

Dans votre mensuel n° 337 (juin 2021), vous consacrez un article à la question : « Éduquer aux émotions, oui, mais pour quoi faire ? »

ÉCRIVEZ-NOUS

Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ?
Écrivez-nous à l'adresse suivante :
nicolas.journet@scienceshumaines.fr

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Vers la fin de l'article, vous donnez la parole à la psychologue Pascale Haag, qui dit : *« L'enjeu est de réussir à écouter les émotions des enfants, sans psychologiser à l'excès leurs difficultés, au risque de passer à côté d'un trouble des apprentissages ou de voir apparaître des stratégies inconscientes où les élèves détournent les émotions pour attirer l'attention ou ne pas travailler. »*
Je ne saisis pas la fin de la phrase : de quelles stratégies s'agit-il ? Concrètement, comment un enfant peut-il détourner une émotion pour attirer l'attention ou ne pas travailler ? Merci d'avance pour les éclairages que vous pourrez me donner. ■
Cordialement,

Séverine Bounhol

Par ces mots, Pascale Haag en appelle à la vigilance qui doit accompagner tout travail sur les émotions en classe. Car si l'expression des émotions et leur prise en compte sont particulièrement importantes pour les apprentissages et l'épanouissement de l'enfant, il arrive aussi que leur mise en œuvre se révèle contreproductive. Par exemple, à un enfant qui exprime une émotion désagréable (peur, tristesse ou colère…), l'enseignant pourra à juste titre proposer de s'isoler un moment dans un lieu propice au retour au calme. Néanmoins, si la situation se répète trop souvent, l'enfant peut associer le fait de ressentir une émotion désagréable à l'opportunité d'être temporairement dispensé d'activité scolaire, ce qui peut causer une perte d'engagement dans les apprentissages et l'encourager à se focaliser encore davantage sur ses sentiments désagréables.
Pour P. Haag, tout l'enjeu de l'éducation émotionnelle est donc pour l'enseignant de trouver un juste équilibre entre écoute de l'enfant et maintien de son engagement dans les apprentissages scolaires. Est-ce éclairant ? ■

Béatrice Kammerer

Erratum

Voilà que nous avons écorché le patronyme d'un de nos correspondants : dans la page « Courrier » de notre mensuel n° 337 (juin 2021), le témoignage sur le bégaiement est de François Garczynski, avec un « y » au milieu, et non pas un « i » comme nous l'avons (mal) écrit. Toutes nos excuses. La signature a été corrigée en ligne.

SCIENCES HUMAINES

ABONNEZ-VOUS

Choisissez votre formule

ABONNEMENT 1 AN Entourez le tarif choisi	Simple 11 mensuels	Complet 11 mensuels + 4 GDSH
PARTICULIER FRANCE	48 €	65 €
ÉTUDIANT FRANCE Sur justificatif de la carte d'étudiant en cours de validité.	41 €	55 €
INSTITUTION ET PAYS ÉTRANGERS (Entreprise, administration, association, bibliothèque).	58 €	82 €

PAR AVION ajouter : 7 € pour un abonnement simple - 10 € pour un complet

2 numéros hors-série/an

OPTION HORS-SÉRIE
12 € SEULEMENT* !
PRIX UNIQUE TOUTES DESTINATIONS
*Cette option est strictement réservée aux abonnés.

Cochez les cases correspondantes :
☐ OUI, je m'abonne à Sciences Humaines au prix de _____ €
☐ OUI, j'ajoute l'option Hors-Série au prix de _____ €
☐ OUI, je choisis l'acheminement par avion au prix de _____ €
☐ **Je règle aujourd'hui la somme de** _____ €
☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Par Carte bancaire
Expire le
Cryptogramme
(3 derniers chiffres CB)
Date et signature obligatoires
☐ Par Virement La Banque Postale
IBAN : FR94 2004 1010 0405 2259 4A02 558 - BIC : PSSTFRPPDIJ

Mes coordonnées :

Nom Prénom
Société
Adresse
CP Ville
Pays
Courriel
Profession/Cycle et filière (pour les étudiants)

À compléter et à retourner avec votre règlement
dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à l'adresse :
Sciences Humaines - Libre Réponse 60 546 - 89 019 Auxerre Cedex
Depuis l'étranger à retourner dans une enveloppe AFFRANCHIE à l'adresse :
Sciences Humaines - BP 256 - 89 0104 Auxerre Cedex France

Abonnez-vous par téléphone au **03 86 72 07 00** - Code **339**

En retournant ce formulaire, vous acceptez que *Sciences Humaines* responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à *Sciences Humaines* BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou dpo@scienceshumaines.fr

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

ARCHÉOLOGIE

Regarder l'histoire en faces

Les tentatives de reconstitution des visages du passé se multiplient, grâce à des collaborations entre scientifiques et artistes. Faut-il les prendre au sérieux ?

Pablo Aparicio Resco

Reconstitution faciale de Wayaw, une jeune femme inca enterrée il y a 600 ans.

C'est un communiqué de presse discret, à en-tête du Fapab, un centre de recherche scientifique italien. Curieusement, ses deux auteurs sont plutôt connus comme enseignants en Australie, à l'université Flinders. Avec l'artiste brésilien Cicero Moraes, visuels à l'appui, ils viennent d'annoncer avoir redonné un visage au squelette découvert en 1907 dans la tombe KV55 de la vallée des Rois, en Égypte. KV55 n'est pas n'importe qui : il pourrait s'agir du pharaon Akhenaton. Mais que vaut cette reconstitution ? Et celle de John Gregory, officier britannique à bord du *HMS Erebus*, mort en 1848 et récemment identifié grâce à son ADN ? Ou celle encore de Wayaw, jeune femme inca découverte à Lima, au minois ressuscité par un graphiste espagnol ?

Dans ses fondamentaux, la technique de reconstitution a été popularisée par l'archéologue et anthropologue soviétique Mikhaïl Gerassimov (1907-1970). Rien n'est possible sans un accessoire de départ : le crâne, entier et non déformé. Il fixe la forme générale du visage et les principaux traits : front, arcades sourcilières, maxillaire, écart entre les yeux, largeur du nez, etc. Avec un mastic à l'origine, sur ordinateur aujourd'hui, il faut ensuite rajouter les parties molles emportées par la décomposition. Les muscles les plus puissants, masséter et temporaux, peuvent être remodelés en examinant les insertions musculaires sur l'os. Les autres muscles, nombreux, sont reconstruits sur la base d'épaisseurs moyennes des tissus mous – des tables existent, élaborées à partir de mesures sur des cadavres.

Un enjeu majeur pour les artistes

Depuis le pionnier, la génétique a rajouté son grain de sel. *« L'ADN nous apporte les informations les plus fiables : par exemple, une prédisposition aux yeux bleus, à la peau pâle ou aux cheveux bruns,* résume Oscar Nilsson, archéologue et sculpteur danois. *Sont fiables également, car en partie fondées sur le crâne, mais influencées par l'interprétation et l'expérience du reconstituteur, la forme et la taille des yeux, du nez et de la bouche. Les oreilles ? Leur forme exacte est impossible à prédire. »* Quant à la carnation exacte ou les rides, la coupe de cheveux, la barbe, l'épaisseur des sourcils, O. Nilsson est *cash* : *« Tout cela est perdu à jamais. »*

Embêtant, non ? Car, le plus souvent dans les reconstitutions, ces détails sont non seulement fournis avec précision, mais ils offrent au visage sa singularité. Pour les artistes, c'est un enjeu majeur : *« Je ne sais pas prédire une personnalité à partir d'os secs, mais je veux donner au visage une lueur intérieure, un esprit »*, reconnaît le spécialiste danois. Plus un portrait semble criant de vérité, plus il faut donc se méfier. C'est encore plus vrai avec la préhistoire. Certains reconstituteurs comme John Gurche, les frères Kennis ou Élisabeth Daynès sont des stars du domaine ; les musées d'histoire naturelle, d'anthropologie ou d'archéologie s'arrachent leurs créations, mais ces paléoartistes n'expliquent à peu près jamais sur quelles bases scientifiques ils travaillent.

Cette rareté des publications est un souci plus général. La reconstitution du marin John Gregory avait bien fait l'objet d'un article dès 2016 dans *Polar Record*, revue universitaire à comité de lecture. Mais pour la face d'Akhenaton, ce n'est encore qu'un projet. Et pour la jeune Inca, il faut se contenter d'un *post* sur Facebook… Au point que, dans la littérature scientifique, certains ne taisent pas leur scepticisme et, plutôt que de « *facial reconstruction* », ils préfèrent parler de « *facial approximation* » : on vous épargne la traduction. ■

Olivier Voizeux

Douglas Stenton *et al.*, « DNA identification of a sailor from the 1845 Franklin northwest passage expedition », *Polar Record*, 28 avril 2021.
Pablo Aparicio Resco, « Reconstrucción facial de Wayaw, la Dama del Sauce (Lima, Perú, s. XV) », blog PAR-Arqueología y Patrimonio Virtual, 26 novembre 2020.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

L'Anthropocène commence-t-il à l'âge de pierre ?

La notion d'Anthropocène a posé la question des premières atteintes humaines à l'environnement. À la lueur des mégafeux contemporains, certains parlent même d'un Pyrocène. Mais qu'en était-il dans des temps plus reculés ?
Des études avaient déjà montré l'impact du feu sur l'environnement à Bornéo il y a 50 000 ans, en Nouvelle-Guinée il y a 45 000 ans et en Australie il y a 40 000 ans. Un récent article paru dans *Science Avances* apporte des éléments nouveaux sur ces questions dans la région africaine du Rift.
Des carottages effectués dans les sédiments du lac Malawi ont permis une étude de l'évolution de l'environnement sur une période de plus de 630 000 ans. Des concentrations élevées de charbon de bois ont été observées à partir d'environ 100 000 : elles sont inexplicables dans le contexte climatique humide d'alors, sauf à envisager l'intervention anthropique. Les sites archéologiques attestent de la présence de groupes humains depuis au moins 92 000 ans. Parallèlement à cela, les chercheurs ont observé des cônes alluviaux qui seraient la conséquence d'une érosion accrue dans cette région escarpée de la vallée du Rift, consécutive à des incendies. L'analyse des pollens a également montré une modification du couvert environnant, nette après 85 000, avec des arbres très résistants au feu et beaucoup d'herbes, soit un paysage beaucoup plus ouvert que celui qu'on devrait trouver.
Ces feux ont-ils pu être d'origine accidentelle ? Ce n'est pas l'hypothèse retenue par l'équipe coordonnée par Jessica Thompson, David Wright et Sarah Ivory. Par l'ethnographie nous savons que le feu est un outil de modification et de régulation dans la production de subsistances. Or la forêt aurait été un obstacle à la chasse des ongulés. Brûler la forêt aurait donc facilité celle-ci. Cela aurait également eu pour conséquence de favoriser les tubercules dans un contexte préagricole.
Toutes ces traces tendraient donc à montrer une utilisation du feu par les hommes pour modifier, probablement intentionnellement, l'environnement dans lequel ils vivaient il y a plus de 90 000 ans, ce que David Wright n'hésite pas à appeler « le premier paysage anthropique sur Terre ». ■

Vincent Capdepuy

North Wind Picture Archives/Alamy

Jessica Thompson *et al.*, 2021, « Early human impacts and ecosystem reorganization in southern-central Africa », *Science Advances*, vol. XIX, n° 7, 5 mai 2021.

De la probabilité de croiser un tyrannosaure

Si vous aviez vécu à la fin du Crétacé, votre probabilité de croiser un *T-Rex* aurait été faible, à en croire le paléobiologiste Charles Marshall et ses collègues. Ils viennent de publier une estimation du nombre de ces *Tyrannosaurus rex* ayant vécu au cours du temps. Impossible bien sûr de les compter. L'estimation des chercheurs se fonde donc sur des données indirectes : le rapport observé dans la faune du 21e siècle entre le poids d'un animal et la densité de l'espèce, la longévité probable du *T-Rex*, ses zones probables de peuplement, etc. Au total, la population de *T-Rex* présente à un instant T se situerait entre environ 1 000 et 300 000 individus. Tout cumulé, entre 140 millions et 42 milliards de ces effrayants individus auraient ainsi vécu sur Terre. Les chercheurs assument la marge d'erreur très importante, liée au nombre d'hypothèses à intégrer. Mais le résultat est pour autant instructif. Il montre la faible proportion de fossiles conservés (quelques dizaines seulement) comparée au nombre d'animaux ayant existé. Et invite donc à réfléchir à toutes ces espèces un peu moins nombreuses, qui ont peut-être vécu puis disparu sans avoir laissé de traces connues. ■ **H. F.**

Sciepro/Getty

Charles Marshall *et al.*, « Absolute abundance and preservation rate of *Tyrannosaurus rex* », *Science*, 16 avril 2021.

ÉDUCATION

Le destin inespéré des bacheliers de 68

Faut-il parler de « bac au rabais » lorsque des entorses adviennent dans le déroulement traditionnel des épreuves ? Certains le pensent tout bas pour le baccalauréat de 2021. L'historien de l'éducation Claude Lelièvre s'est quant à lui penché sur l'examen de 1968. Organisé dans l'urgence après les événements de mai, il avait été réduit à un simple oral portant sur les matières principales (avec coefficient cependant) et une épreuve d'éducation physique. 81 % des candidats avaient été reçus, score nettement plus élevé que la moyenne de l'époque : ils étaient 62 % lors de la session de 1967. C. Lelièvre utilise ensuite une note de 2005, rédigée par Éric Maurin (EHESS) et Sandra McNally (London School of Economics), qui examinait le devenir de ces bacheliers. Chiffres à l'appui, les deux économistes parlent d'un *« destin économique et social inespéré »*. Avec des étudiants plus nombreux à intégrer les universités (et souvent avec réussite), cette opportunité s'est traduite ensuite par un surcroît de salaire et de réussite professionnelle, par rapport aux autres candidats des années 1960-1970. Dans les années 1990, les enquêtes emploi de l'Insee signalaient que la probabilité de devenir cadre s'était accrue pour les jeunes soixante-huitards de 10 % par année d'études validée, chaque année passée à l'université ayant pour effet d'augmenter en moyenne de 14 % le salaire.

Les deux économistes se sont alors intéressés au destin des enfants dont les pères avaient un « bac 68 » en les comparant à celui des enfants des générations précédentes et suivantes : les filles et fils de ces bacheliers ont moins redoublé que les autres enfants, chaque année de formation supérieure suivie par les pères se traduisant mécaniquement par une diminution du risque de redoubler de 30 % pour les enfants. Ces résultats souvent méconnus ne manqueront pas de surprendre ; seront-ils propres à rassurer les candidats de 2021 ? ■

FLORA YACINE

Claude Lelièvre, *L'École d'aujourd'hui à la lumière de l'histoire*, Odile Jacob, 2021.

Une évaluation **des écoles Montessori**

La pédagogie Montessori a connu un engouement croissant ces dernières années. Face à ce succès, des neuroscientifiques se sont interrogés sur l'efficacité de cette méthode d'apprentissage. Pour ce faire, ils ont suivi un groupe de 176 écoliers français âgés de 5 à 6 ans, dont 98 issus d'écoles Montessori et 78 issus de l'école publique conventionnelle. Tous ont été testés sur une série de tâches évaluant le langage, les mathématiques, les fonctions exécutives et les aptitudes sociales.

Les résultats de l'étude montrent que dans la majorité des disciplines, les performances des deux groupes sont comparables, excepté sur le plan de la lecture. Sur l'acquisition de cette dernière compétence, les enfants des classes Montessori ont obtenu de meilleurs résultats. Trois raisons expliquent cette différence selon les scientifiques.

Premièrement, les enfants issus des écoles Montessori commencent à apprendre la phonétique autour de l'âge de 3 ans, ce qui les aide par la suite à décoder les mots au moment de l'enseignement de la lecture. Deuxièmement, les écoliers écrivent les mots avant d'apprendre à les lire, ce qui améliore leur mémorisation. Enfin, l'apprentissage Montessori favorise une approche sensori-motrice : les enfants tracent des lettres sur du papier

BSIP/UIG/Getty

avec leurs doigts, manipulent des figurines pour les associer à leur nom écrit, ou encore imitent des actions qu'ils lisent. Or, des études suggèrent que ce type d'approche tactile et kinesthésique favorise le développement des compétences en lecture.

Face à ce constat, les auteurs appellent à adopter cette méthode pour l'apprentissage de la lecture dès la maternelle. Selon eux, *« cette mesure pourrait faire progresser l'acquisition des compétences précoces et permettre de réduire les inégalités chez les jeunes enfants »*. ■

EMMANUELLE PICAUD

Philippine Courtier *et al.*, « Effects of Montessori education on the academic, cognitive, and social development of disadvantaged preschoolers. A randomized controlled study in the French public-school system », *Child Development*, avril 2021.

SOCIOLOGIE

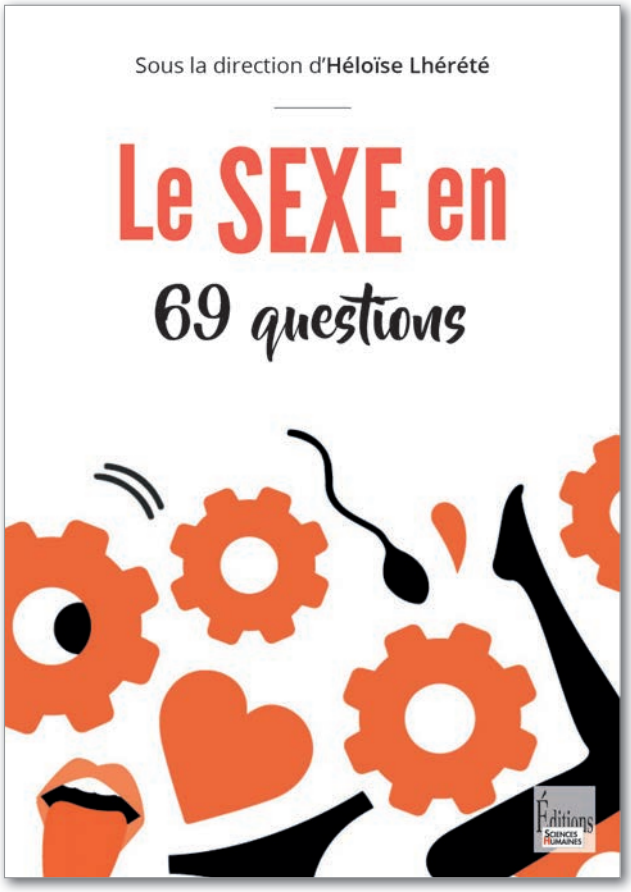
De l'utilité sociale **du commérage**

Les commérages ne servent-ils qu'à alimenter des conversations futiles et à critiquer nos semblables ? Pas toujours, expliquent de récents travaux. Ils assureraient aussi un rôle social important : non seulement ils nous offrent l'occasion de nous rapprocher des autres, mais ils nous permettent aussi de mieux appréhender notre environnement. Pour parvenir à cette conclusion, les neuroscientifiques ont demandé à 2 373 individus de jouer à un jeu en ligne impliquant six participants. Certaines actions n'étaient visibles que par une partie des joueurs. Les participants pouvaient également échanger en privé *via* un *chat*. *«Nous avons utilisé cette configuration afin de manipuler la quantité d'informations disponibles sur le comportement de certains joueurs, et laisser la possibilité ou non de bavarder en privé avec un partenaire pendant le jeu»*, mettent en exergue les chercheurs. L'analyse des échanges bilatéraux a montré que dans les circonstances où il ne leur était pas possible d'observer ce que faisaient leurs adversaires, les participants ont eu recours aux commérages pour apprendre par procuration. Loin de se limiter à une critique négative, cette tactique a permis aux joueurs de glaner des informations sur l'environnement du jeu. Au cours de la partie, les scientifiques ont également remarqué que les participants avaient adapté leur comportement en se fiant aux rumeurs véhiculées par les autres. Une observation qui leur permet de conclure que, outre leur fonction de récit, ces bavardages frivoles contribuent également à promouvoir la coopération au sein des groupes sociaux. ■ E.P.

Eshin Jolly et Luke Chang, «Gossip drives vicarious learning and facilitates social connection», *Current Biology*, avril 2021.

NOUVEAUTÉ

Le sexe est comme une boule à facette : central, multiple et réfléchissant.



ISBN : 978-2-36106-673-4
176 pages - 15,00 €

En librairie ou sur commande
editions.scienceshumaines.com
Par téléphone au 03 86 72 07 00

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

PSYCHOLOGIE

Hans Neleman/Getty

Des échecs contre l'échec

En plus d'être une activité ludique, jouer aux échecs rendrait plus intelligent. Pour parvenir à cette conclusion, des économistes ont sélectionné un échantillon de 248 écoliers du CM2 qui n'y avaient encore jamais joué. Les élèves ont d'abord suivi une formation de douze jours répartie sur trois semaines. À l'issue de ce stage, les capacités intellectuelles des participants ont été comparées à celle d'un groupe témoin mais aucune différence notable n'a dans un premier temps été observée entre les deux groupes. Les écoliers ayant reçu la formation ont néanmoins continué à être placés sous observation pendant dix mois, en sachant que neuf enfants sur dix ont continué à pratiquer régulièrement au cours de cette période.

Les résultats montrent qu'après dix mois de pratique, jouer a permis aux enfants d'améliorer leurs capacités de raisonnement logique, ce qui a de surcroît augmenté leurs notes de mathématiques. En revanche, aucune amélioration n'a été observée concernant leur créativité ou leur capacité d'attention.

L'autre enseignement tiré de cette expérience est qu'elle a permis de réduire l'aversion des écoliers au risque. Ce dernier point s'expliquerait grâce à un changement comportemental acquis sur le long terme. En effet, la majorité des participants a continué à jouer pendant plusieurs mois. Ces joueurs ont non seulement pu développer *« une compréhension de la stratégie et du risque aux échecs en jouant des centaines de parties »*, mais ils ont aussi *« été confrontés de façon prolongée à des interactions impliquant des rapports bilatéraux de compétition non physiques entre des individus »*, analysent les scientifiques. ■ E.P.

Bob Yirka, « Teaching children to play chess found to decrease risk aversion », *Journal of Developments economics*, mai 2021.

Addition ou soustraction ?

« *Qui peut le plus peut le moins* », dit l'adage. Pourtant, au moment de résoudre un problème, la plupart d'entre nous auraient tendance à opter pour une logique fondée sur l'addition de nouveaux éléments plutôt que d'essayer d'en soustraire.

Pour valider cette hypothèse, une équipe pluridisciplinaire (politistes, psychologues, ingénieurs) a demandé à des participants de réaliser une succession de tâches. Ils leur ont d'abord demandé de modifier une série de grilles numériques afin de les rendre symétriques. Pour s'acquitter de leur mission, les participants pouvaient ajouter ou soustraire des cases colorées. Sur les 91 individus, seuls 18 ont privilégié la soustraction.

Six autres expériences plus ciblées, comme modifier une structure de Lego ou améliorer un trou de minigolf, ont permis de confirmer les résultats : les individus s'avèrent naturellement enclins à opter pour l'addition de nouveaux éléments. Une tendance qui s'expliquerait par le fait que les changements additifs peuvent être plus faciles à traiter pour nos cerveaux. *« Tout composant qui peut être soustrait doit d'abord être compris comme faisant partie de l'artefact avant de pouvoir être considéré comme n'en faisant pas partie »*, interprètent les chercheurs.

Par ailleurs, les concepts liés aux idées de « plus » et de « plus élevé » sont perçus de manière positive dans notre société car ils sont naturellement associés à une idée d'amélioration, ajoutent ces derniers. Notre tendance à négliger la soustraction pourrait ainsi expliquer notre propension à nous satisfaire d'emplois du temps surchargés, à accepter la bureaucratie croissante dans les institutions, ou encore à nous adapter difficilement à l'impératif de préservation de la planète. ■ E.P.

Gabrielle Adams et Benjamin Converse, « People systematically overlook substractive changes », *Nature*, 7 avril 2021.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

CULTURE

Comment aimer le ***heavy metal*** ?

Des hurlements accompagnés d'un énorme battage sonore, qui ressemblent si peu aux structures rythmiques ou mélodiques qu'on entend d'habitude que le tout est parfois décrit comme étant aux marges de la musique même. Voilà une description plutôt effrayante du *metal* extrême (une des formes du *heavy metal*), dont les groupes s'entourent en sus de mythologies peu rassurantes : profanations, meurtres, et autre satanisme. Comment expliquer dès lors que des personnes puissent en être fans ? Selon Catherine Guesde, philosophe, spécialiste d'esthétique et de musique, les affinités pour cette musique ne se développent pas instantanément, mais au fil d'une « domestication » progressive. Même les fans évoquent un premier contact difficile. À l'aide d'entretiens avec des amateurs engagés, il est possible de distinguer quelques étapes au travers desquelles ils se sont mis à aimer le *metal* extrême. Une des premières phases consiste à se raccrocher à des éléments familiers, comme une introduction celtique qui ressemble à celle qu'écoutait la mère d'un fan, ou l'écoute des pistes dans lesquelles on peut repérer des éléments mélodiques. Un autre palier consiste à se forcer à écouter ces musiques, jusqu'au moment où les oreilles s'aiguisent pour enfin discerner des nuances et une structure, là où le néophyte n'entendait que du bruit. Le fan en finit ainsi par distinguer certains riffs, des effets, le jeu de la batterie, etc. Ce dépassement de la sauvagerie initiale caractérise, selon C. Guesde, le véritable ressort du plaisir pour ceux qui écoutent du *metal* extrême. On finit par trouver un ordre et des repères dans un contexte *a priori* violent et inquiétant. Ce qui pousse à poursuivre la quête pour trouver, encore et toujours, ces sensations extrêmes. ■

Tom Umbdenstock

Catherine Guesde, « Approches du sauvage : la formation du goût pour le *metal* extrême », *Volume !*, 2021/1.

Per Ole Hagen/Redferns/Getty

Anders Olden, membre du groupe Cadaver, au festival Ad Hoc à Raade (Norvège), en juin 2020.

GÉOGRAPHIE

Des lycéens récompensent les géographes

« *On peut être géographe aussi bien en travaillant sur les flamants roses que sur les frontières* », s'amuse Maie Gérardot, enseignante de géographie en classes préparatoires. C'est pour en convaincre les élèves qu'avec une poignée de collègues, elle a mis en place le Prix du livre de géographie dont la première édition vient de s'achever. Le principe s'inspire du dispositif inauguré l'an dernier pour le prix du livre d'histoire. Cinq livres étaient ainsi soumis à la sagacité d'élèves de lycée ou de classes préparatoires. Réunis en groupe sous la houlette d'un ou plusieurs enseignants, ils étaient invités à lire les ouvrages, puis à rédiger collectivement un argumentaire pour défendre celui qui les avait le plus intéressés. Au programme pour cette première année, le choix proposé était large, pour permettre à tous d'y trouver satisfaction. C'est ainsi qu'on avait en lice aussi bien la publication d'une thèse de géographie sur « les ruelles de Hô Chi Minh Ville » qu'un ouvrage sur les « Politiques du flamant rose » ou encore le récit du voyage clandestin de la journaliste Sylvie Lasserre auprès de la minorité Ouïghour persécutée. C'est d'ailleurs ce dernier ouvrage qui a été sélectionné. Le prix sera remis au Festival international de géographie de Saint-Dié, associé à l'initiative aux côtés de nombreux partenaires comme la Société de géographie. Grâce à la petite centaine d'enseignants qui ont joué le jeu cette année, les élèves ont pu découvrir, comme l'expliquer Maie Gérardot, que « *la géographie est partout* ». ■

Hélène Frouard

Prix du livre de géographie des lycéens et étudiants de CPGE, page Facebook.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

HISTOIRE

Et le distributeur automatique apparut

Des *chewing-gums* dans le métro, des sandwiches au bureau, les distributeurs automatiques nous ont envahis. Histoire d'une petite invention promise à un grand avenir.

Des caisses sans caissiers, des supermarchés dans lesquels les clients ne croisent pas d'employés… Aussi actuelle qu'elle soit, la promesse d'automatiser la vente au détail a pourtant plus d'un siècle. Le sujet est longtemps passé inaperçu aux yeux des historiens jusqu'à ce que Daniel Huppatz, chercheur au département d'architecture et de design de l'université de Melbourne, s'y intéresse. Il a constitué un panel d'archives diverses et discuté avec des collectionneurs pour retracer l'histoire des distributeurs automatiques de nourriture, perçus fin 19e comme étant plus efficaces, plus pratiques et moins chers que le commerce traditionnel. Les tout premiers distributeurs automatiques, apparus en Grande-Bretagne, proposaient cartes postales et allumettes. La vente automatique de nourriture démarre pour sa part en Allemagne en 1887, avec les distributeurs de la fabrique de chocolat Stollwerck. C'est pour l'entreprise à la fois une façon de se faire de la publicité et de vendre ses produits par un biais nouveau. Mais c'est outre-Atlantique que le phénomène grandit, après que l'inventeur du *chewing-gum*, Thomas Adams, en importe l'idée.

Tout ne fut pas automatisé…

Le distributeur de nourriture se développe dans les années 1920, à l'« âge de la machine », caractérisé par une foi inédite dans l'automatisation de tout. On vante l'efficacité, la commodité et même l'hygiène de ces machines : en achetant la nourriture auprès d'un distributeur, le client a l'impression qu'elle est vierge de tout contact avec des mains humaines. On y achète tout : sandwichs, gâteaux, boissons fraîches ou pommes. Le krach de 1929 a raison de la plupart de ces nouvelles créations, mais pas d'une entreprise en particulier : la compagnie Canteen. 45 000 machines portaient le nom de cette marque en 1931 aux États-Unis, et plus de 75 000 en 1935.

L'historien Daniel Huppatz attribue ce succès à la vente de distributeurs de barres de céréales et chocolatées dans les usines. Pour ce faire, il a d'abord fallu convaincre la population que les en-cas sucrés n'étaient pas réservés aux enfants mais pouvaient aussi redonner de l'énergie aux adultes. En acheter auprès d'une machine enlevait aussi un poids moral – le distributeur reste imperturbable même lorsque l'acheteur en est à sa dixième barre sucrée de la journée… Il faut ensuite persuader les patrons de la nécessité de disposer de telles installations. L'argument clé ? Les ouvriers ne perdront plus de temps à sortir de l'usine pour acheter à manger… Après la Seconde Guerre mondiale, Canteen se tourne vers les cols blancs. Des distributeurs de nourriture froide et chaude et de boissons sont installés dans les bureaux, là encore pour faire gagner du temps. Les distributeurs automatiques se généralisent alors dans le monde entier, avec des adaptations régionales : depuis le distributeur de sodas communistes en Union soviétique jusqu'aux distributeurs de fromages aux Pays-Bas et même de pizzas à Rome !

Malgré cela, D. Huppatz constate que les promesses d'un futur tout automatisé n'ont pas été tenues. « *On pensait qu'on achèterait tout à des machines automatiques,* dit-il, *ce n'est pas le cas aujourd'hui.* » Si quelques machines et entreprises ont survécu jusqu'à aujourd'hui, les échecs commerciaux ont été bien plus nombreux. De quoi douter aujourd'hui des scénarios présentant un futur tout automatisé. ■

Adèle Cailleteau

Daniel Huppatz, « Robot salesmen. Food vending machines in America's machine age », en ligne sur www.retailhistory.wordpress.com, mai 2021.

New-York, 1950. Une femme se désaltère à un distributeur automatique de la station de métro Grand Central.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Libérée, délivrée…, **la séparation de corps au 18e siècle**

Marie-Antoinette et ses dames de compagnie dans sa chambre à Versailles.

Leemage/Corbis/Getty

À la veille de la Révolution française, certaines femmes mariées vivent seules, séparées de leur époux. Comment y parviennent-elles alors qu'elles ne peuvent divorcer ? Elles bénéficient de la séparation de biens, une pratique courante au 18e siècle dans le monde aristocratique. Celle-ci n'est pas censée marquer la fin de la vie conjugale mais, dans les faits, y aboutit fréquemment : elle est souvent associée à une séparation de corps, entraînant la dislocation du couple. On note au moins 200 cas à Paris en 1788, et on sait que les reines et princesses ont de nombreuses épouses séparées à leur service. Marie-Antoinette en compte par exemple 5 parmi les 27 femmes qui se sont succédé auprès d'elle.

Les femmes ne pouvant demander cette séparation de biens que pour une raison économique, il leur faut prouver que leur patrimoine est menacé par la mauvaise gestion de leur mari. À l'argument financier s'ajoute parfois l'invocation du mauvais traitement par leur époux. Commence alors une procédure complexe, longue et coûteuse… Les proches du couple témoignent s'il s'agit d'un procès, les négociations sont parfois rudes, et la séparation n'est pas toujours acceptée. Que deviennent alors ces femmes ? Malgré leur nouvelle autonomie financière, elles peinent à être indépendantes. Elles obtiennent en effet la maîtrise sur leur patrimoine : la grande richesse de certaines peut permettre plus d'autonomie. Mais leur nouveau statut est celui de « mineure émancipée » ; elles restent donc soumises à leur mari, qui continue d'exercer la puissance maritale. Ces femmes se trouvent aussi confrontées aux jugements de la société, car l'événement est rendu public – parfois même diffusé dans une gazette. Les détails de la vie intime de ces couples sont exposés au grand jour et les rumeurs vont bon train, ternissant la réputation de ces femmes et l'« honneur » de la famille. Ces scandales sont toutefois éphémères, et la plupart des épouses séparées restent à la cour. ■

Salomé Tissolong

Chatenet-Calyste Aurélie, « Vivre sans lui. Les femmes et la séparation conjugale dans le monde curial au 18e siècle », *Annales de démographie historique*, n° 140, 2020/2.

Les fêtes morbides des nazis

« Un groupe de SS étaient là, se divertissant avec de l'alcool et de la musique. Autour d'eux, le sol était jonché d'innombrables corps. » Cette scène, qu'on découvre dans le témoignage de Leon Wells, prisonnier juif durant la Shoah, nous semble inimaginable. Elle ne fait pourtant pas figure d'exception. Selon l'historien Edward Westermann, la consommation d'alcool et de nourriture par les soldats nazis sur les sites de massacres était courante. Si certains faisaient des pauses durant les exécutions pour aller se désaltérer et se sustenter, d'autres assassinaient tout en *« buvant, mangeant et chantant »*. Plus surprenant encore, il arrivait même aux soldats nazis de faire la fête sur les lieux du crime, ou dans un troquet non loin de là. Le chercheur explique que ces actes de nature festive visaient à banaliser les meurtres et à établir *« un rituel liant les hommes entre eux dans une cause commune »*. Les repas de groupe servaient en effet à préparer les tueurs à leurs missions – quand ils se tenaient avant un massacre – et à constituer une identité de groupe et une responsabilité partagée après les meurtres. C'est aussi le cas de la musique et des chants, qui encourageaient l'esprit de camaraderie. La consommation d'alcool fort avant, pendant, et après les massacres avait quant à elle pour objectif de leur donner du « courage », ainsi que de renforcer la dureté et l'insensibilité qu'on associait à l'idéal de l'homme aryen. On comprend alors pourquoi des bouteilles d'alcool étaient parfois distribuées aux soldats avant leur mission. Pour les tueurs, l'enjeu était de prouver leur virilité par leur participation au génocide et la quantité d'alcool consommée. Un soldat qui ne participait pas à ces rituels festifs était mal vu : il passait pour un lâche. ■ **S.T.**

Edward Westermann, « I.2/ Alcool, mangeailles et rituels festifs sur les sites de massacres », *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 213, 2021/1.

Waters/New York Daily News/Getty
Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

ENVIRONNEMENT

Les **Gilets jaunes** sont-ils verts ?

Martin Bertrand/Alamy

Le déclencheur de la mobilisation des Gilets jaunes, un refus de la taxe carbone sur les carburants, a eu tôt fait de les classer, aux yeux des commentateurs, parmi un public plutôt antiécologiste. Mais que disent les sciences sociales du rapport que les Gilets jaunes entretiennent avec la pensée écologiste ? En premier lieu, elles rappellent que ce mouvement a pour spécificité de n'être pas homogène politiquement. Difficile donc de définir une « pensée » qui serait propre aux Gilets jaunes. Les approches statistiques montrent que les personnes mobilisées au sein de ce mouvement ont des pratiques plus proches de l'écologie que la moyenne de la population française : ainsi, ils compostent plus, consomment plus de produits bio ou cultivent leur potager. Cependant, une analyse plus fine révèle que les Gilets jaunes agglomèrent des positions clivées. Le constat que font les chercheurs est que ce sont les personnes aux positions les plus tranchées, pro ou antiécologie, qui se sont le plus impliquées dans les mobilisations. D'où un mouvement très polarisé.

Les ponts qui ont existé ou continuent d'exister entre les mouvements climatiques et Gilets jaunes restent toutefois fragiles. Sous le slogan *« Fin du monde, fin du mois, même combat »*, les mouvements ont cherché à converger, sans toujours y parvenir. Et pour cause, leur imaginaire écologique ne s'est pas construit selon les mêmes modalités. Issus de classes plus populaires, les Gilets jaunes revendiquent la « modération », le « non-gaspillage » comme valeurs morales. Pour autant, il n'existe pas une unique écologie, mais plusieurs en concurrence et les différences sociologiques et géographiques entre le mouvement climat, jeune et urbain, et celui des Gilets jaunes, populaire et plus rural, les situent dans deux imaginaires écologistes distincts : *« Sans surprise, il existerait donc bien des écologies en concurrence, depuis l'adaptation technologique aux aléas climatiques… à la revendication de droits d'habiter différemment éloignés des grands centres urbains, en passant par la préservation environnementale des milieux naturels »*, concluent les auteur/e/s de l'étude. ■

CHLOÉ RÉBILLARD

Jean-Yves Dormagen *et al.*, « Quand le vert divise le jaune. Comment les clivages sur l'écologie opèrent au sein des Gilets jaunes », *Écologie & politique*, n° 62, 2021/1.

Guillaume Faburel *et al.*, « L'imaginaire écologique des Gilets jaunes. Entre écologie populaire et écologie relationnelle », *Écologie & politique*, *op. cit.*

La France, championne d'Europe des transfrontaliers

La France est championne d'Europe en termes de travailleurs transfrontaliers. Plus de 2 millions de Français sont concernés, et la tendance est à la hausse : de plus en plus d'actifs passent la frontière pour se rendre sur leur lieu de travail. Entre 2007 et 2017, l'augmentation est de 9 000 nouveaux entrants par an en moyenne. Sans surprise, ce sont les départements limitrophes de pays à plus hauts revenus qui sont le plus concernés : Suisse, Monaco, Luxembourg. Mais les autres territoires frontaliers participent aussi à cette dynamique. Ces déplacements réguliers pour aller travailler façonnent les territoires concernés. Dans 259 communes en France, plus de la moitié des actifs sont transfrontaliers et dans trois communes, le pourcentage passe la barre des 75 %.

Alors que le nombre d'ouvriers et d'employés baisse dans l'Hexagone, le nombre d'emplois de ces catégories augmente chez les transfrontaliers : les bassins d'emplois dynamiques limitrophes sont devenus essentiels pour nombre de travailleurs français. ■ C.R.

Bernard Aubry, « Traverser une frontière pour travailler. La France "championne" d'Europe », *Population & Avenir*, n° 752, 2021/2.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

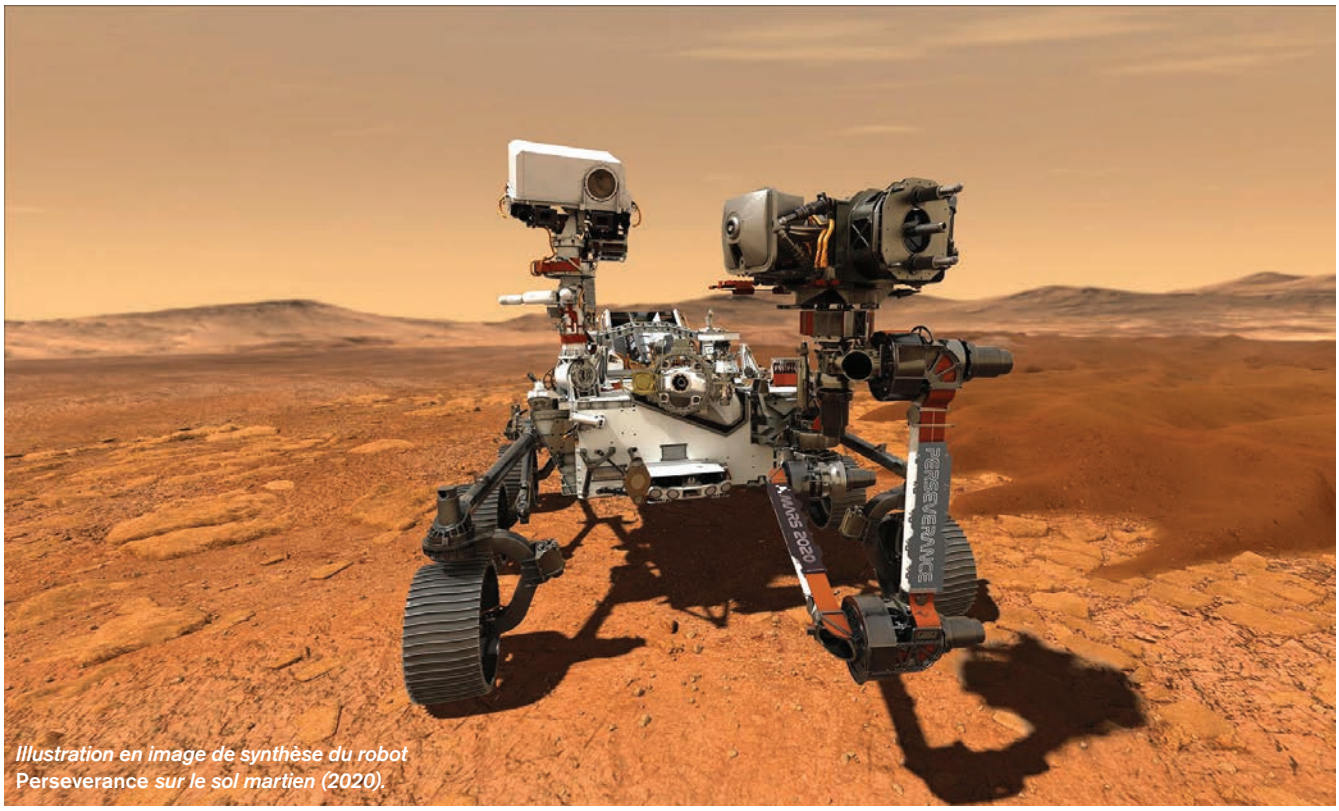


Illustration en image de synthèse du robot Perseverance *sur le sol martien (2020).*

JPL-Caltech/Nasa

Géopolitique de l'espace

Le début du 21e siècle marque une nouvelle ère de la conquête spatiale. Satellites, vols, programmes d'exploration se multiplient sur fond de rivalités entre puissances mondiales. Faut-il craindre une guerre spatiale ? Quels défis nous attendent dans les années à venir ?

Bruno Tertrais
Politologue spécialisé dans l'analyse géopolitique et stratégique.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Le 21e siècle, le deuxième siècle de l'espace ?

Depuis quelques années, le paysage spatial a connu des transformations spectaculaires et annonciatrices de ce que sera la première partie du 21e siècle au-dessus de nos têtes. En janvier 2019, un engin chinois s'est posé pour la première fois sur la face cachée de la Lune. En mai 2020, des astronautes ont été, pour la première fois, envoyés dans l'espace par une société vers la Station spatiale internationale (SSI) par une société privée. En juillet, un pays du Moyen-Orient (les Émirats arabes unis) a pour la première fois lancé une sonde vers une autre planète. En décembre, la Chine récupérait des échantillons de sol lunaire. En mars 2021, l'engin américain *Perseverance* réussissait deux « premières » sur une autre planète : un vol aérien, celui d'un microhélicoptère, et la production de petites quantités d'oxygène. En avril, Moscou annonçait que la Russie se retirerait de la SSI en 2025 et construirait sa propre station, et Pékin entamait la construction de sa station nationale. Ces stations ont un intérêt scientifique, mais la SSI symbolisant également la coopération internationale dans l'espace, de tels projets augurent d'une certaine « renationalisation » de ces derniers.

Le 21e siècle promet d'être celui d'un véritable saut quantitatif et qualitatif. Les objets en orbite sont de plus en plus nombreux avec le développement des micro et nanosatellites (eux-mêmes lancés par des engins plus petits). De nouveaux États deviennent des puissances spatiales : le Japon, l'Inde, les Émirats arabes unis… Près de soixante États au total ont des activités spatiales. Surtout, les entreprises privées deviennent des acteurs essentiels. Ce sont elles qui, avec le soutien des agences gouvernementales, notamment aux États-Unis depuis la fin de la navette en 2010 – qui servait à déposer et entretenir des satellites, et à transporter des passagers vers la SSI, mais qui devenait obsolète –, sont à l'origine de ce deuxième âge spatial. À l'ère des petits satellites et des lanceurs réutilisables, le coût de mise en orbite devient plus accessible. Quant au coût de développement des lanceurs, la politique de « prix fixes » de la Nasa* a permis de le diviser par dix. Les principales sociétés concernées pourraient devenir de véritables Gafam* de l'espace. Elles ont été

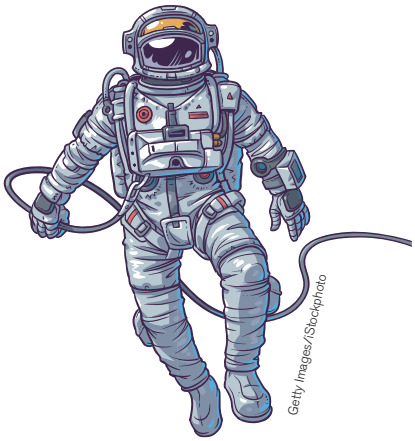
De Soyouz à SpaceX, des *leaders* du transport spatial

Si l'espace connaît un nouvel essor, c'est d'abord du fait du succès de l'entreprise américaine SpaceX. Cette société, créée en 2002 par Elon Musk *(voir encadré p. 20)***, a conçu et commercialisé le lanceur réutilisable Falcon-9. C'est avec elle que la Nasa a signé son contrat de fret vers la SSI. SpaceX a ainsi brisé le monopole du russe Soyouz, spécialisé dans l'acheminement d'astronautes vers l'espace. SpaceX est aussi devenue en quelques années *leader* des lancements de satellites avec 70 % du marché et trois fois plus de lancements qu'Ariane en une seule année. Elle développe par ailleurs des projets d'exploration vers la Lune et Mars, et le programme Starlink d'accès à haut débit à Internet par satellites. Et elle bénéficie d'un sens inégalé de l'esthétique et de la communication.** ■ B.T.

Décollage d'une fusée SpaceX au Kennedy Space Center de Floride (2021).

Tony Gray/Nasa

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021


Getty Images/iStockphoto

créées par des entrepreneurs inventifs ayant fait fortune dans le numérique, qui ont ensuite pu fonder des sociétés à la fois porteuses d'innovations et prestataires de services. Les plus connues sont Space-X *(encadré p. 19)*, Blue Origin, ou encore – loin derrière – Virgin Galactic. S'y ajoutent nombre de sociétés plus discrètes telles que Kongsberg Satellite Services, qui dispose d'un réseau de 200 antennes terrestres, ou des *start-up* de l'espace telles que Loft Orbital avec ses microsatellites YAM. D'autres sociétés ont bénéficié de la nouvelle gestion des programmes par la Nasa telles que Northrop Grumman avec son lanceur Antares et le véhicule de ravitaillement Cygnus. ■

Un nouveau Far West ?

Il n'y a pas de définition officielle de l'endroit où commence l'espace extra-atmosphérique ; on se réfère par convention à la ligne Kármán (altitude de cent kilomètres).
Le Traité de l'espace de 1967 est sa «Constitution». Cent dix États sont parties prenantes à ce *«traité sur les principes régissant les activités des États en matière d'exploration et d'utilisation de l'espace extra-atmosphérique, y compris la Lune et les autres corps célestes»*. Il prévoit la liberté d'exploitation de l'espace par les États, qui ne peuvent se l'approprier, mais reste vague, même si quatre autres conventions sont venues s'y ajouter dans la décennie suivante. Le Comité des utilisations pacifiques de l'espace extra-atmosphérique de l'Onu discute depuis des décennies d'une convention sur *«la prévention d'une course aux armements»*. L'Union européenne a proposé pour sa part un code de conduite. Le Comité a adopté en 2019 des lignes directrices visant à la *«viabilité à long terme des activités spatiales»*.
L'espace, nouvelle frontière de l'humanité, risque de devenir un nouveau Far West, voire une nouvelle jungle. La tentation de l'appropriation d'un segment d'orbite, voire de portions de la Lune ou de Mars, est forte. Le Space Act américain de 2015 autorise les personnes privées à s'approprier ses ressources minières.
Le problème le plus urgent reste celui des débris. Il y en a actuellement quelque 30 000 de plus de dix centimètres (les plus dangereux), et 900 000 de plus d'un centimètre. Les risques de collision se multiplient au point que certains craignent le syndrome de Kessler, une hypothétique réaction en chaîne qui détruirait de nombreux satellites. D'où l'importance du repérage et de la surveillance des débris, et des projets de «nettoyage» des orbites les plus fréquentées. Le sort des satellites obsolètes est en principe réglé par leurs contrôleurs au sol, qui vont soit les faire retomber dans l'atmosphère (où ils brûleront), soit au contraire les envoyer se perdre dans l'espace. ■ B.T.

Que fait-on dans l'espace ?

Les utilisations civiles de l'espace concernent sept domaines, qui sont tous en pleine expansion : l'observation, la communication, la diffusion, le positionnement, l'exploration, la surveillance, et le tourisme.

• **L'observation de la surface terrestre -** Ce que l'on appelle observation relève de trois techniques : optique (lumière visible et infrarouge) et radar. La multiplication des satellites et leur précision de plus en plus grande ont permis de faire progresser considérablement la météorologie, l'aménagement du territoire, la surveillance des sols (agriculture), de l'environnement et du changement climatique. Par exemple, on mesure par altimétrie (le satellite envoie une onde radar vers la Terre) l'élévation du niveau des mers.
Ces avancées se sont accompagnées d'une démocratisation considérable de l'imagerie satellitaire : avec une application telle que Google Earth, chaque personne disposant d'un accès à Internet peut bénéficier d'une qualité d'image réservée aux militaires il y a seulement vingt ans.

• **La communication -** Les satellites sont utilisés depuis longtemps pour les communications civiles – même si ces dernières sont aujourd'hui concurrencées par les câbles sous-marins et la fibre. Néanmoins, l'espace permettra un jour un accès direct à l'Internet à haut débit depuis n'importe quel point du globe. Ce sera la clé de «l'Internet des objets». C'est pour cela que les géants du numérique s'y intéressent (Google a investi un milliard de dollars dans SpaceX), et que le secteur de l'automobile, par exemple, investit dans ce domaine.
L'enjeu des nouvelles constellations de satellites destinées à l'Internet est énorme. SpaceX a pris de l'avance avec Starlink (déjà 1 500 satellites en orbite basse). Adoptée par Microsoft, elle pourrait compter jusqu'à 42 000 satellites à l'avenir. Blue Origin veut lancer sa constellation Kuiper, plus modeste (3 200 satellites). La constellation américaine OneWeb en faillite a été rachetée par un consortium international et devrait compter 648 satellites. Et c'est sans compter la Chine, ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Kim Shiflett/Nasa

Elon Musk au Kennedy Space Center de Floride dans le cadre du programme SpaceX (2020).

Elon Musk, entrepreneur disruptif

Né en 1971 en Afrique du Sud, Elon Musk n'en finit pas de surprendre. Entrepreneur visionnaire, il veut changer le monde et l'humanité avec des projets de développement durable. En 2008, il a ainsi pris le contrôle de la société de voitures électriques Tesla. Puis, il a créé la société de paiement en ligne Paypal. Avec l'entreprise de transport spatial SpaceX, l'entrepreneur ambitionne à terme de coloniser Mars.

Marié à plusieurs reprises, E. Musk n'a pas moins de six enfants dont le dernier, né en 2020, porte un nom très futuriste : X Æ A-XII (X pour la variable inconnue, Æ signifiant l'intelligence artificielle – AI - en langue elfique et A-12 du nom d'un avion précurseur du SR-71, avion *« le plus cool de tous les temps »* selon E. Musk). En mai 2021, l'entrepreneur a déclaré être atteint du syndrome d'Asperger. ■ M.N.

qui envisage maintenant ses propres constellations!

• **La diffusion télévisuelle** - Le satellite est devenu un instrument de diffusion directe de la télévision depuis plusieurs décennies – avec un impact considérable, notamment sur les sociétés en développement. Ces satellites sont souvent en orbite haute stationnaire pour couvrir une région particulière.

• **Le géopositionnement** - Le géopositionnement par satellite est une activité plus récente : l'ouverture du système américain GPS (Global Positioning System) aux civils, à la fin des années 1990, a transformé l'économie et la vie quotidienne. Le géopositionnement s'obtient par le calcul des distances entre trois satellites émetteurs («trilatération»). Des systèmes analogues au GPS ont été développés par la Russie et l'Europe.

• **L'exploration de l'espace** - La multiplication des sondes spatiales ne rend pas seulement compte d'un besoin de prestige national : elle révèle aussi tout l'intérêt de la connaissance des milieux planétaires et interplanétaires. La connaissance des comètes peut renseigner sur l'origine de la vie sur Terre. Celle du Soleil, surtout, peut avoir un impact direct sur les activités humaines (éruptions et tempêtes solaires). D'ici quelques années, le retour des vols habités captivera sans doute l'imagination. Si un programme habité vers Mars reste dans la ligne de mire des principales puissances spatiales, c'est la Lune qui va, au moins dans un premier temps, occuper les esprits. La Nasa a ainsi lancé en 2017 un programme (Artemis) de «retour vers la Lune» qui semble plus viable que les précédentes tentatives, trop coûteuses, envisagées depuis le début des années 1990. Il prévoit de faire atterrir un équipage mixte près d'un pôle lunaire dès 2024 – une date sans doute optimiste, mais les premiers contrats ont été attribués à SpaceX en avril 2021 pour le recours à l'atterrisseur lunaire (Starship). La Nasa elle-même n'est pas en reste puisqu'elle développe un lanceur lourd (SLS) et une capsule de transit Orion, qui pourra emporter des modules américains ou européens. Le programme comprend également une station en orbite (Lunar Gateway).

• **La surveillance des astéroïdes** - Les télescopes spatiaux (*Hubble*, *Spitzer*, *Chandra*…) permettent d'observer l'espace (optique, rayons X…) sans le «filtre» atmosphérique. Un domaine particulier devrait se développer : celui de la surveillance des géocroiseurs (*near-Earth objects*), ces astéroïdes susceptibles de tomber sur Terre. Un télescope infrarouge de la Nasa doit être bientôt placé à cet effet. L'Europe travaille aussi à un télescope, Neostel.

• **Le tourisme** - Enfin, le tourisme spatial devrait bientôt prendre son essor, même s'il sera réservé à des personnes fortunées. Virgin Galactic met en service son avion spatial *VSS Imagine*. Blue Origin est également dans la course avec son véhicule suborbital* *New Shepard*. D'autres sociétés imaginent des moyens plus modestes (le ballon haute altitude de Zephalto). ■

Mots-clés

ESA - European Space Agency, agence européenne en charge des programmes spatiaux.

Gafam - Acronyme désignant les géants du Web (Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft).

Nasa - National Aeronautics and Space Administration, agence fédérale responsable des programmes spatiaux des États-Unis.

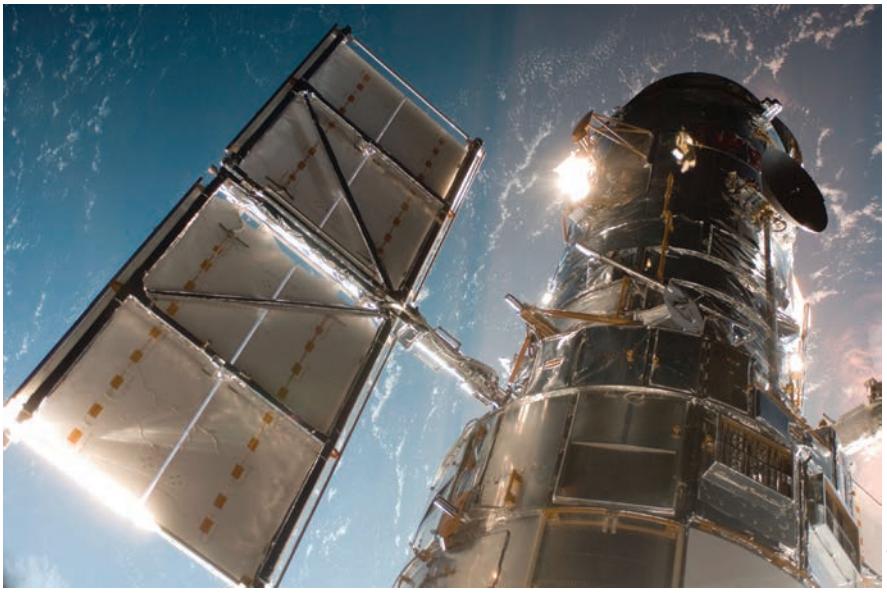
Suborbital - Vitesse ne permettant pas le maintien en orbite.

Taïkonaute - Astronaute chinois.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Quelles sont les grandes puissances en compétition ?

La conquête spatiale est née de la rivalité entre l'**Amérique et l'Union soviétique (URSS)** au temps de la guerre froide. Il s'agissait de montrer au monde que chacune des deux puissances était la plus performante à travers des exploits tels que, du côté de l'URSS, le lancement du premier satellite en 1957 et du premier homme dans l'espace en 1961 ou, du côté des États-Unis, du premier homme sur la Lune en 1969. La conquête spatiale reste un enjeu pour les puissances mondiales, non seulement pour le prestige, mais aussi pour ses bénéfices économiques, technologiques et militaires. Les exemples de coopération entre adversaires potentiels sont rares (accord de 1972 sur l'exploitation et l'utilisation de l'espace à des fins civiles ; rendez-vous orbital de 1975 entre un vaisseau américain et un vaisseau soviétique ; Station spatiale internationale depuis 1998, où cinq agences occidentales coopèrent avec la Russie…).



Nasa Goddard

Le télescope Hubble, fruit de la coopération entre la Nasa et l'Agence spatiale européenne (2009).

L'émergence de la **Chine** comme puissance spatiale majeure est une nouveauté. Pékin, qui dispose d'un lanceur lourd moderne Longue Marche-5 (de type Ariane-5), a placé des « taïkonautes* » dans l'espace, planté son drapeau sur la Lune en décembre 2020 et s'attaque également à la conquête martienne. La Chine développe un lanceur lourd (Longue Marche-9), un nouveau vaisseau pour remplacer le Shenzhou (de type Soyouz), et veut commencer le montage de sa station spatiale Tiangong dès 2022. Disposant déjà, comme la Russie, de son propre système de positionnement, elle a en projet sa propre constellation de satellites destinés à l'Internet. Les efforts chinois – et l'intérêt de Moscou pour la coopération avec Pékin – dynamisent en retour les projets américains.

Dans cette compétition, l'**Europe** dispose d'atouts solides mais risque de se voir dépassée. Elle a développé tous les instruments de la puissance spatiale : de grands maîtres d'œuvre pour les plateformes et les instruments (Airbus Defense & Space, Thalès Alenia Space, OHB), des industriels du lancement et de la propulsion (Arianegroup, Avio), des opérateurs satellitaires (Eutelsat), et bien sûr le Centre spatial guyanais, financé aux deux tiers par l'Agence spatiale européenne (ESA*), créée en 1975.

L'ESA, qui a son siège à Paris, réunit 22 pays et gère les principales missions scientifiques européennes. Elle compte également une organisation spécialisée dans la météorologie, une autre dans l'observation par télescope… L'Union européenne elle-même est devenue depuis quelques décennies un acteur majeur avec la réalisation des programmes Galileo et Egnos (positionnement), Copernicus (surveillance de la Terre et étude du climat), GovSatCom (communications gouvernementales). D'autres coopérations européennes existent dans le domaine militaire grâce aux satellites.

« L'Europe du spatial » reste tributaire du souhait des États d'en faire partie, du problème du « partage industriel » (quel pays fait quoi), et de l'insuffisance des financements étatiques qui ne lui permet pas de rester au niveau des grandes puissances mondiales. Au total, les financements étatiques européens ne représentent que 20 à 25 % du budget américain. Enfin, certains des principaux États comme l'**Allemagne** veulent aussi développer leurs propres programmes nationaux.

Quant au **programme français**, lancé en 1950, il reste le plus complet et le plus mûr du continent. Ses acteurs institutionnels solides (Cnes, Onera) travaillent avec des industriels de rang mondial (Airbus Defense & Space, Thales Alenia Space, ArianeGroup) qui lui permettent de maintenir une position encore dominante en Europe. Des décisions récentes (rattachement de l'espace au ministère de l'Économie, création d'une force militaire…) laissent penser que la France a fermement l'intention de rester un acteur majeur. ■

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

L'espace va-t-il devenir un champ de bataille ?

L'astronaute Kristine Davis en tenue pour explorer la Lune dans le cadre du programme Artemis de la Nasa (2019).

La « militarisation » de l'espace est déjà ancienne. Par exemple, les lanceurs de satellites des années 1950 sont un héritage des fusées V2 allemandes. La question est de savoir si celle-ci ira jusqu'à « l'arsenalisation », en d'autres termes de savoir si l'espace sera un lieu de confrontation militaire.

Au-delà de l'espionnage d'un satellite par un autre, c'est la destruction ou la neutralisation des satellites qui est la menace la plus préoccupante. Celles-ci peuvent être réalisées directement depuis l'espace (en lançant un satellite contre un autre, ou avec un laser), ou par des moyens terrestres (cybernétiques ou cinétiques). L'expérience chinoise du 11 janvier 2007 consistait à détruire l'un de ses satellites météo obsolètes avec un missile lancé du sol, une technique qui pourrait avoir des applications militaires. Cette « première » a ensuite été imitée par Washington et par New Delhi.

La menace d'un « Pearl Harbour de l'espace » est prise au sérieux à Washington, où certains envisagent même l'explosion d'une arme nucléaire en haute altitude qui mettrait hors d'usage les satellites américains. Menace à double tranchant dans la mesure où elle risquerait d'avoir le même effet sur ceux de l'État agresseur…

Les chargements des missiles intercontinentaux transitent par l'espace, mais c'est pour retomber immédiatement. La défense antimissile depuis l'espace est théoriquement possible, mais reste coûteuse pour un résultat incertain. Le bombardement direct depuis l'espace, étudié au temps de la guerre froide, n'est guère réaliste. À terme, toutefois, l'installation de lasers à haute puissance dans l'espace n'est pas exclue.

Tous les grands États créent aujourd'hui des forces spatiales nationales. Celle des États-Unis, instituée en 2019, compte 4 000 militaires. Peu de temps après, Washington a activé sa « Barrière de l'espace », programme destiné à repérer les appareils étrangers et les débris susceptibles de menacer les moyens spatiaux du pays. La France a imité l'Amérique en créant un commandement de l'espace, qui devrait compter 1 000 personnes en 2025. Il est vrai qu'elle a été victime d'une opération d'espionnage en 2017, avec le passage d'un engin russe à proximité immédiate d'un de ses satellites de communications militaires. La France investit dans un programme, « Action et résilience spatiales », doté de plus de quatre milliards d'euros dans la loi de programmation militaire, et qui couvrira l'ensemble des capacités d'action et de surveillance de l'espace du ministère des Armées. ■

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Joel Kowsk/Nasa

Quelques éléments de physique spatiale

L'espace est un milieu très contraint pour les activités humaines. Échapper à la gravité terrestre implique le recours à de puissants propulseurs (combustibles chimiques). En revanche, la dépense d'énergie nécessaire ensuite au voyage et aux manœuvres dans le milieu spatial est infiniment moins importante, ce qui permet le recours à des propulseurs ioniques. Les autres contraintes sont le froid extrême et l'exposition aux rayonnements (Soleil, espace). Les matériaux sont mis à rude épreuve – le corps humain encore plus.

La majorité des satellites opérationnels se situe en «orbite basse», c'est-à-dire à quelques centaines de kilomètres de la surface terrestre, les orbites les plus fréquentées se situant aux environs de 900 kilomètres. Les satellites sont aussi majoritairement sur des orbites «équatoriales» (c'est pour cela que les bases de lancement se trouvent de préférence proches de l'équateur). Certains d'entre eux, toutefois, tournent autour des pôles (orbites «polaires»). Les satellites destinés à la communication ou à la diffusion télévisuelle sont toujours au-dessus du même point du globe (en orbite «géostationnaire»); d'autres – par exemple destinés à l'observation ou au renseignement – ont des trajectoires dites «défilantes». ■ B.T.

Quels sont les grands défis à relever ?

La gestion de la menace des astéroïdes (la «défense planétaire») sera sans doute au nombre des défis que pourraient relever en priorité les programmes spatiaux de ce siècle. Si les instruments de détection et de suivi se multiplient, il faudra encore trouver des moyens efficaces pour détourner un objet de grande taille risquant de heurter la Terre.

Dans les décennies qui viennent, on verra sûrement fleurir des projets tels que les **miroirs solaires** – pour réfléchir l'énergie du Soleil sur Terre – et à plus long terme, celui des «ascenseurs spatiaux» permettant d'atteindre l'orbite terrestre sans fusée.

L'exploitation minière des objets du système solaire (Lune, astéroïdes) pourrait un jour être rentable. Dans l'immédiat, toutefois, seule une exploitation sur place semble accessible. L'une des raisons pour lesquelles le pôle sud de la Lune est ciblé par les programmes spatiaux est la présence d'eau à cet endroit.

La colonisation de Mars est un rêve porté par certains industriels du secteur (Elon Musk), et pourrait devenir une réalité à la fin du siècle. Quant au **voyage hors du système solaire**, il se heurte à la contrainte de la vitesse de la lumière: même si des moyens révolutionnaires de propulsion étaient développés, un tel voyage prendrait plusieurs siècles. D'où les projets de «voiliers spatiaux» (animés par le «vent» des particules solaires) pour les sondes destinées à l'exploration de l'espace lointain, voire – à très longue échéance – d'hypothétiques «vaisseaux intergénérationnels» qui verraient les lointains descendants des premiers passagers coloniser des planètes distantes. ■

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazi

Comment vivre ?

Les sagesses antiques à l'épreuve de notre temps

Dossier coordonné par Fabien Trécourt

PressureUA/Getty

La philosophie antique n'a jamais été aussi vivante. Le développement personnel s'en empare, la pop culture s'en inspire; en pleine pandémie, les anglophones ont même dévoré les ouvrages des stoïciens. Comme le montre notre dossier, ces textes vieillissent bien car les questions qu'ils soulèvent sont éternelles *(p. 26-29)*. Au 21e siècle, on peut encore affronter la mort en stoïcien ou en épicurien, comme ce champion d'un sport de combat que nous avons rencontré *(p. 52)*. On peut chercher le bonheur comme Platon et Aristote, vivre toute une semaine en pythagoricien puis en cynique *(p. 36-38)*. On peut réévaluer nos amitiés à l'aune de la pandémie *(p. 48-49)*, ou encore apprendre à consoler un enfant comme Boèce *(p. 53-55)*. Bref, l'idée de mettre en accord nos idées et nos actes, comme ont tenté de le faire les sages pendant leur vie *(p. 30-33)*, reste une exigence d'actualité. Cela se fait parfois au prix de réinterprétations, voire de torsions – le précepte *« Connais-toi toi-même »* *(p. 34-35)* n'avait rien de psychologique à l'origine! Mais c'est aussi en cela que cette philosophie est vivante: elle ne cesse de cheminer et d'évoluer. ■

Pourquoi la philosophie antique nous parle encore

Loin de se limiter à un corpus de théories, parfois dépassées, les Anciens ont soulevé des questions fondamentales, notamment sur le meilleur mode de vie à suivre.

FABIEN TRÉCOURT

Comparée aux sociétés actuelles, l'Antiquité grecque était un environnement violent, injuste, intolérant, inégalitaire, superstitieux… Figure canonique de la philosophie, Socrate a par exemple été accusé de *« corrompre la jeunesse »* puis condamné à boire un poison, la ciguë, simplement pour avoir débattu sur la place publique, remettant en question les dogmes et croyances de ses contemporains. Durant toute l'Antiquité, les premiers philosophes ont dû composer avec une liberté d'expression toute relative, et plus généralement des valeurs morales et politiques éloignées de celles d'aujourd'hui. Cela se ressent dans leurs écrits. S'ils ont ici ou là de bonnes intuitions, parfois un temps d'avance sur leurs contemporains, certaines de leurs idées paraissent dépassées voire scandaleuses à l'aune de nos critères moraux contemporains *(p. 28)*. Sur un plan théorique, ce n'est pas toujours brillant non plus. Science, religion et mythologie s'entremêlent pour interpréter les phénomènes – physiques, biologiques… –, au point que ces théories seraient difficilement qualifiées de « scientifiques » aujourd'hui. De même, l'étude de l'économie, de l'histoire ou encore de la société reste embryonnaire, abondamment nourrie de préjugés et de croyances non vérifiées. Quel est donc l'intérêt de se plonger dans la philosophie antique aujourd'hui, si ce n'est par coquetterie intellectuelle ? Pourquoi conserve-t-elle tant de crédit aux yeux des universitaires et scientifiques, comme auprès d'un grand public avide de sagesse ?

Éternels problèmes

Une première explication revient à distinguer les réponses et les questions. Même lorsque les premières paraissent poussiéreuses, les secondes semblent impérissables : qu'est-ce que le monde ? Quelle est la vraie nature des choses, au-delà de la première impression que nous en avons ? Les mots, que nous utilisons pour les décrire, reflètent-ils bien la réalité ? Comment distinguer le vrai du faux, le réel de l'illusoire… ? Comme l'expose Aristote dans la *Métaphysique*, la philosophie antique est d'abord une remise en question des évidences, un art de s'étonner devant ce qui n'étonnait plus personne. Des sages comme Pythagore, Thalès et Démocrite doutaient ainsi de leurs observations et croyances ; ils proposaient même de faire primer des raisonnements plus abstraits sur celles-ci : certaines choses ne se voient pas mais doivent logiquement exister, comme le vide, l'infini ou encore les atomes. Cette façon de penser a mécaniquement donné un statut particulier au langage, seul à même de saisir ces réalités invisibles. En même temps, comme les mots sont aussi une source d'illusions et de chimères, il a été nécessaire d'imaginer des règles du discours vrai : ne pas se contredire, admettre les conséquences et les présupposés de ce qu'on pense… La naissance de la philosophie a ainsi encouragé un essor de la logique, mais aussi des mathématiques et de la géométrie.

De manière générale, les anciens Grecs ouvrent trois chantiers de recherche qui nous accompagnent encore : la physique (qu'est-ce que X ?), la logique (dans quelles conditions peut-on dire que X = X ?) et l'éthique (que faire de X, comment vivre avec ?). Ces questions sont notamment systématisées par Platon, faisant dire au philosophe Alfred North Whitehead, dans *Procès et réalité* (1929), que toute la tradition philosophique occidentale se résume, au fond, à *« une série de notes de bas de page à Platon »*. Au-delà de notre sphère culturelle, renchérit Karl Jaspers dans *Origine et sens de l'histoire* (1949), ces interrogations

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

semblent apparaître un peu partout dans le monde durant le premier millénaire avant notre ère. En témoignent l'émergence du bouddhisme, de l'hindouisme, du zoroastrisme, etc. L'Antiquité représenterait ainsi une *« période axiale »*, établissant *« les fondements spirituels de l'humanité »*, écrit-il : *« La nouveauté de cette époque, c'est que partout l'homme prend conscience de l'être dans sa totalité, de lui-même et de ses limites. Il fait l'expérience du monde redoutable et de sa propre impuissance. Il pose des questions essentielles et décisives et, devant l'abîme ouvert, il aspire à sa libération et à son salut* (…). *C'est en ces temps que furent élaborées les catégories fondamentales selon lesquelles nous pensons encore aujourd'hui. »*

Comprendre pour agir

Au-delà des modes de pensée, il y a les modes de vie. Pour un physicien, cela n'aurait pas beaucoup de sens d'être galiléen aujourd'hui, le progrès scientifique ayant promu de nouveaux paradigmes. *Idem* pour les biologistes, les ingénieurs, etc. En revanche, on peut décider de vivre en platonicien au 21e siècle. On peut appliquer au jour le jour les préceptes des stoïciens, des épicuriens, des sceptiques ou encore des cyniques… Comment expliquer cette différence ? Tout simplement par le fait qu'aux yeux des Anciens, les enjeux éthiques primaient sur les idées abstraites. *« Les philosophes de l'Antiquité grecque et romaine n'étaient pas avant toute chose des faiseurs de livres*, résume l'historien de la philosophie Pierre Hadot dans *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* (1995). *En écrivant, ils travaillent en fait à changer leur regard sur le monde, sur eux-mêmes et sur leurs sentiments, afin de modifier leur propre existence.* (…) *Même les spéculations les plus abstraites (en physique, en métaphysique, en astronomie) étaient destinées à comprendre pour mieux agir, et non pas à connaître pour connaître. »*

On peut par exemple juger que l'atomisme des épicuriens est invalidé par les derniers travaux en mécanique quantique. Néanmoins, la conception de la vie qui accompagne cette théorie fait encore sens : un humain ne serait qu'un agglomérat d'atomes, fruit du hasard dans un univers infini, ne bénéficiant d'aucun privilège ou statut particulier… L'épicurisme inscrit sa physique dans une critique plus générale de la vanité, de l'égocentrisme et des désirs irrationnels, que ses adeptes s'efforçaient de mettre en pratique. Dans l'Antiquité, plus généralement, adhérer à une école philosophique était un peu comme rejoindre un ordre monastique *(encadré p. 29)*. On acceptait de vivre en communauté, sous l'égide de maîtres à penser et en se soumettant à leur ascèse. La philosophie n'était pas tant dans le ciel des idées que dans ces relations d'éducation, d'amitié, d'amour… Même Platon, dont l'œuvre écrite est l'une des plus importantes qui nous sont parvenues, explique dans la *Lettre VII* que ses textes ne donnent qu'une ver- ▶

Universal History Archive/UIG/Getty

Platon et ses disciples dans les jardins de l'Académie à Athènes.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Platon totalitaire ?

Des universitaires accusent les textes antiques de légitimer des stéréotypes racistes, esclavagistes, misogynes… Et insistent pour qu'ils soient étudiés avec plus de recul critique.

Spécialiste d'histoire romaine à l'université de Princeton (États-Unis), Dan-el Padilla Peralta a suscité un débat explosif en proposant de désacraliser les classiques de l'Antiquité – et non de les détruire, comme le suggère une fausse citation qui lui est attribuée par ses détracteurs… Vieux de plusieurs millénaires, ancrés dans une culture violente, intolérante et inégalitaire, ils serviraient trop souvent de caution à un suprémacisme blanc et patriarcal. De fait, en lisant par exemple l'intégralité des dialogues de Platon, sans se limiter aux quelques passages consacrés comme le mythe de la caverne, il y a de quoi tiquer : vue d'aujourd'hui, cette œuvre paraît légitimer le totalitarisme, la censure, des stéréotypes racistes ou encore misogynes… *«Le programme politique de Platon est parfaitement totalitaire»*, dénonçait d'ailleurs le philosophe Karl Popper, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, dans *La société ouverte et ses ennemis* (1945). Historiquement et encore aujourd'hui, des mouvements fascistes et nazis ont loué la philosophie antique comme un âge d'or de la pensée… et y ont de fait trouvé de quoi conforter leur idéologie.

North Wind Pictures Archives/Alamy

Une famille grecque et ses esclaves, gravure sur bois, 19e siècle.

L'esclave, un outil dont il faut prendre soin

Certes, au prix de distorsions parfois. Pendant la crise sanitaire, un visuel partagé des milliers de fois sur Internet attribue à Aristote une fausse citation : *«Jamais l'esclavage n'est aussi bien réussi que quand l'esclave est persuadé que c'est pour son bien.»* En réalité, comme l'a vérifié l'AFP, cette phrase n'apparaît pas dans l'œuvre du philosophe et irait plutôt à l'encontre de sa pensée. Dans l'Antiquité grecque, l'esclavage est un statut social qui ne permet pas aux premiers concernés d'approuver ou de désapprouver leur sort ; il n'y a donc pas à les persuader. Pour autant, aux yeux d'Aristote, un esclave reste un outil dont il faut prendre soin ; son affranchissement est certes possible voire souhaitable, mais ne s'impose pas à l'évidence… Bref, il n'y a pas non plus de quoi faire du philosophe un chantre de l'égalité et de l'humanisme. Le contexte politique permet d'éclairer ou de relativiser ce genre de positions ; mais cela montre aussi que tous leurs textes ne vieillissent pas aussi bien que ceux sélectionnés pour l'épreuve du baccalauréat.

Lectures militantes ?

Faut-il dès lors supprimer ou du moins amender l'enseignement des classiques ? Le débat est récurrent depuis les années 1980 notamment. Les travaux de personnalités comme Martin Bernal (*Black Athena*, 1987) ou Martha Nussbaum (*Cultivating Humanity*, 1997) ont remis en question la centralité de l'Antiquité gréco-romaine dans les humanités, ainsi que la façon dont elle était présentée. D'autres chercheurs et essayistes leur ont reproché d'être eux-mêmes militants, de promouvoir uniquement les aspects qui seraient en phase avec les valeurs d'aujourd'hui, au risque de verser dans des anachronismes, d'occulter des parts importantes de l'histoire et de la culture occidentale. Au-delà des polémiques, les discussions ont permis d'ouvrir l'étude de l'Antiquité aux apports non occidentaux, notamment africains, et de remettre en question les grilles de lecture d'inspiration chrétienne et plus particulièrement thomiste – héritées du philosophe Thomas d'Aquin –, surreprésentées jusque-là. Au final, l'idée reste simplement d'aborder l'Antiquité avec plus de recul critique, sans sacralisation ni diabolisation. ■ F.T.

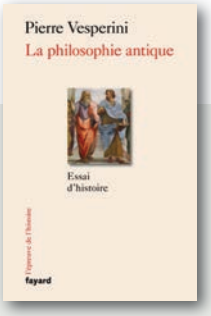
sion appauvrie de sa philosophie : *« Sur ce qui fait l'objet de ses préoccupations,* relève P. Hadot, *il n'a jamais rédigé aucun ouvrage écrit et* (il) *n'y en aura jamais, car il s'agit d'un savoir qui ne peut absolument pas être formulé comme les autres savoirs, mais qui jaillit dans l'âme, lorsqu'on a eu une longue familiarité avec l'activité en quoi il consiste et que l'on y a consacré sa vie. »*

Exercices spirituels

D'après le philosophe Jean-François Baladué (1), les Anciens faisaient une hiérarchie entre les discours intérieurs, oraux et écrits, considérant que seuls les deux premiers étaient propres à une âme en quête d'elle-même, du vrai, du beau ou encore du bien. Les textes qui nous sont parvenus n'avaient à leurs yeux qu'une fonction de mémorisation et de transmission ; on pourrait presque dire que ce sont de simples notes, des pense-bêtes synthétisant la démarche d'investigation et le résultat obtenu. La véritable philosophie, à l'inverse, serait toujours un « *bios philosophikos* », une « vie philosophique », incluant ce que P. Hadot appelle des « exercices spirituels » : méditation, dialogue, contemplation… Autant de pratiques pour se transformer et vivre en accord avec ses idées. Ces pratiques consistent par exemple à éveiller la partie raisonnable de son âme, avec Platon ; à remettre de l'ordre dans nos désirs pour atteindre « la guérison de l'âme » dans le jardin d'Épicure ; à se dépouiller de nos biens et de toute certitude, comme le sceptique Pyrrhon d'Élise ; ou encore à vivre comme un « chien », dormant au coin de la rue et à l'abri d'un tonneau, pour ne dépendre que de soi, à l'image du cynique Diogène de Sinope.

La validité d'une philosophie n'était donc pas tant établie à l'aune de sa popularité, de son crédit aux yeux d'une communauté de pairs, ou encore de son pouvoir explicatif… Mais au regard de la vie menée par un sage qui la faisait sienne. Cette conception a elle aussi l'avantage de bien vieillir : même lorsqu'on est en désaccord avec l'éthique de vie de tel ou tel ancien courant philosophique, on admet généralement qu'il faille vivre en accord avec ses idéaux, et que cela ne soit pas toujours facile ni même possible. Un travail sur soi, difficile, exigeant, parfois contraire à notre intérêt immédiat ou aux injonctions de notre environnement, apparaît toujours comme nécessaire pour mettre en cohérence la pensée et les actes. En nous incitant à le faire, sans nous donner de réponses toutes faites, la philosophie antique reste un éternel recommencement. ■

(1) Voir l'entretien avec Jean-François Baladué, « La philosophie antique supposait une conversion », *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, n° 43, juin-juillet-août 2016.



De l'ésotérisme à la philosophie

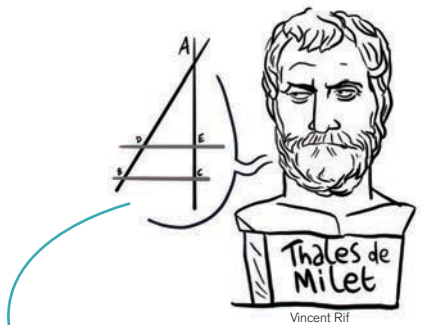
Le rationalisme des Anciens relèverait largement d'une fable. Telle est en résumé la thèse iconoclaste défendue par Pierre Vesperini dans *La Philosophie antique* (Fayard, 2019). Il serait en effet inexact de présenter ces philosophes comme des hérauts de la raison, critiquant les récits mythologiques pour y opposer une vision plus scientifique des choses. Cette idéalisation des textes antiques aurait été le fait de penseurs allemands de la fin du 18e siècle, Hegel en tête. Lorsque l'on se penche sans œillères sur les textes, force est de constater que les premiers sages – Thalès, Pythagore… – s'inscrivaient dans une filiation ésotérique, mystico-religieuse, pouvant faire penser au chamanisme et à la voyance. Même dans les périodes ultérieures, dans l'école d'Épicure par exemple, il reste surprenant de voir à quel point ce philosophe s'est placé au centre d'un culte dédié à sa personne, se portant à l'égal d'un dieu, comme le souligne P. Vesperini. Par ailleurs, la philosophie apparaît certes comme une école de vie en Grèce, mais le plus souvent réservée à une élite amatrice de distractions et de joutes verbales. Les Anciens adoraient les défis et la compétition, notamment entre différentes écoles. Plus que le seul amour de la sagesse et de la vérité, c'est aussi ce qui explique l'essor, à cette époque, de la rhétorique, de la dialectique, de la sophistique et de la logique. Chez les Romains également, l'éthique et la politique reprennent le dessus, mais toute réflexion métaphysique est largement reléguée dans les limbes. Les questions éternelles, jugées insolubles, sont davantage vues comme une coquetterie ou une perte de temps. Cette appréhension, si elle peut être jugée peu romantique, a cependant eu l'avantage d'accélérer la séparation entre religion et philosophie. ■ F.T.

Universal History Archive/Getty

Prêtresse faisant des offrandes. -1550/-1500. Fresque de The West House, Santorin, Grèce.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Portraits de sages



Vincent Rif

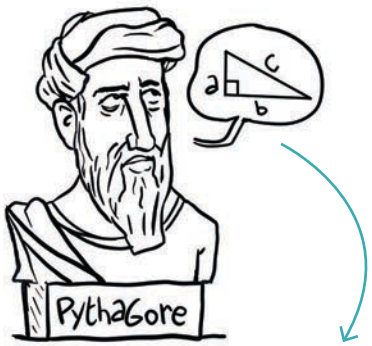
Thalès de Milet

Derrière le nom d'un théorème du triangle se cache celui d'un savant doublé d'un homme d'État. Celui qui fut dépeint par Platon dans le *Théétète* comme un malhabile, tombant dans un puits tandis qu'il contemplait les astres, n'est en fait pas si inapte à composer avec la réalité. Bien que moquées, ses connaissances en astronomie seront mises en pratique dans la cité de Milet dont il est originaire. Grâce à ses observations, Thalès (v. -620/v. -545) prévoit en effet une excellente récolte d'olives dont il tire profit auprès de ses concitoyens. La philosophie peut dès lors être synonyme de richesse, non plus seulement de futilité et de pauvreté.
Le travail de rationalisation mené par Thalès s'inscrit également dans son rôle de conseiller politique. C'est grâce à lui qu'en -550, lors de la guerre opposant les Perses aux Mèdes, la ville de Milet refuse une alliance qui lui aurait porté préjudice. Ainsi, pour la première fois dans le monde grec, la sagesse humaine, et non les dieux de l'Olympe, vient expliquer et s'emparer de l'organisation des phénomènes.

Maud M'Bondjo
Professeure de philosophie
au lycée Suger de Saint-Denis
(Seine-Saint-Denis).

Pythagore

Plus célèbre pour son théorème de géométrie que pour la paternité du mot « philosophie », Pythagore (v. -580/v. -495) n'en reste pas moins un sincère amoureux de la sagesse. Probablement influencé par la religion orphique, il enseigne que l'âme est immortelle. Or, si la vie perpétuelle de l'âme est possible, sa transmigration l'est tout autant. Adepte de la métempsychose, Pythagore soutient qu'après la mort, une âme peut passer dans un autre corps, que celui-ci soit humain, animal ou végétal.



Vincent Rif

Cette croyance ferait de lui le premier philosophe végétarien, car manger de la chair revient potentiellement à manger un être humain. Pythagore fait dès lors preuve de compassion envers les animaux. Il aurait sermonné un homme qui maltraitait son chien en affirmant avoir reconnu l'âme de son ami réincarnée dans cet animal. De même, suivre un régime alimentaire carné souille tout autant le corps que l'esprit. C'est pourquoi Pythagore préconise une discipline stricte et complète incluant des pratiques ascétiques et des rituels de purification qui ne sacrifient pas d'animaux. Pour lui, la nature nous offre par la terre de nombreux mets délicieux. Ainsi, la grandeur et la sagesse de l'être humain ne se logent pas dans une bestialité carnivore, mais dans un respect harmonieux de la nature et du vivant.

Vincent Rif

Gorgias

Gorgias (v. -480/v. -375) est un maître sicilien de la rhétorique. Il apparaît notamment dans un dialogue de Platon qui porte son nom. Son arrivée à Athènes en - 427 procède d'une mission diplomatique qui illustre nettement le pouvoir du langage sur les esprits : grâce au génie oratoire de Gorgias, les Athéniens seront convaincus de porter secours à sa ville natale de Léontium, alors menacée par Syracuse.

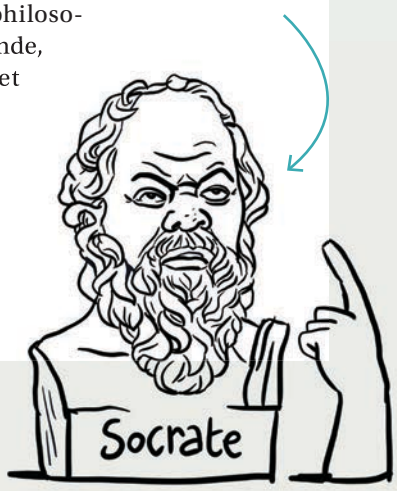
La philosophie des « sophistes », comme les condisciples de Gorgias se proclament, fascine de plus en plus largement. Versé dans l'expression verbale de la pensée (*logos*) et l'action réalisée au moment opportun (*kairos*), Gorgias fait ensuite fortune en traversant la Grèce de part en part. Bien qu'il se rattache à la tradition des Éléates, l'école ontologique de Parménide, Gorgias se fait rémunérer comme orateur et comme enseignant de rhétorique.

Son succès, assorti de son goût du pouvoir et de l'argent, révèle l'importance et la considération accordées à la pensée sophiste dans la vie publique. La sagesse incarnée par Gorgias joue notamment du fait que le discours représente une véritable drogue pour l'âme. Conscient que la magie du langage a la capacité de calmer, de charmer, de terroriser ou encore d'ensorceler, c'est jusqu'à plus de 100 ans que Gorgias tire matériellement profit de la force politique de la parole.

Socrate

Maître de « la maïeutique », « l'art de faire accoucher » les esprits, Socrate (v. -470/-399) n'a jamais cessé de tourner chaque homme vers sa vérité spirituelle et, par le dialogue, de rendre son âme aussi bonne que possible. C'est à 63 ans que Socrate rencontre Platon, alors âgé de 20 ans. Il lui enseigne la philosophie pendant huit ans avant d'être accusé de corrompre la jeunesse puis condamné à mort. Ainsi, celui qui deviendra le personnage central des dialogues de Platon témoigne du souci de la conscience s'interrogeant sur elle-même et du projet de conduire tout interlocuteur vers l'âme et l'esprit. Mais comment en vient-on à connaître les choses ?

C'est d'abord en prenant conscience de son ignorance que Socrate s'engage dans le processus maïeutique. Cette méthode d'enseignement, dérivée de l'orphisme, postule l'immortalité de l'âme et l'existence du monde des idées. Ainsi, toute âme est enceinte des idées qu'elle a pu contempler au ciel. Devant ensuite boire les eaux du Léthé, le fleuve de l'oubli, l'âme devient amnésique. C'est son incarnation sur Terre qui suscite son désir d'accoucher des connaissances provenant du monde céleste. De cette manière, le questionnement par Socrate d'une personne et la gratuité de cet échange (contrairement aux sophistes) permettent à l'âme d'exprimer ce qu'elle a su mais dont elle ne se souvenait plus. Ainsi, Socrate ne cesse sa vie durant de philosopher. Lorsqu'il vient au monde, tout être humain a en effet besoin de tuteurs pour grandir et se développer pleinement. Socrate semble en cela avoir spontanément suivi les pas de ses parents : une sage-femme et un sculpteur.



Vincent Rif

Vincent Rif

Épicure

Épicure (-341/-270), auquel est attachée l'image d'un homme qui ne songe qu'à s'adonner aux plaisirs de la chair, prône en réalité une philosophie de l'autosuffisance que la discipline du sage vient mettre en pratique.

Selon Épicure, le plaisir est une jouissance agréable et stable. Il convient donc d'établir une classification des désirs pour parvenir à un plaisir serein. Or, la dépendance à des plaisirs temporaires nous prive du véritable plaisir. Comment satisfaire par exemple le plaisir du ventre ? Manger de la viande est en cela un luxe, autrement dit, un désir naturel et non nécessaire, qui détourne les êtres humains d'une vie meilleure. Ainsi, Épicure aurait été végétarien. Du plaisir authentique, constant et mesuré se dessine une sagesse austère dans laquelle la satisfaction de tout désir n'est pas souhaitable. La tempérance diététique serait donc l'un des moyens permettant d'accéder à l'ataraxie, cette absence de trouble physique ou psychique. Cependant, le Jardin, la communauté philosophique qu'Épicure fonda en -306, ne prôna jamais l'interdiction de manger de la viande, permettant ainsi à cette école d'inclure le plus grand nombre de membres qu'ils soient hommes, femmes ou encore esclaves. Au-delà du choix ou du refus d'une alimentation carnée, avoir le ventre plein, et plus globalement, mettre fin au manque, est, pour Épicure, l'expérience du plaisir suprême.

Diogène de Sinope

Une jarre, une lanterne et un bâton. Voilà ce dont Diogène (-413/-327), à l'instar de tout être humain, a besoin : un lieu de vie, un point de repère et une arme. C'est initialement en voyant un jeune garçon boire l'eau d'une fontaine dans le creux de sa main que Diogène réalise l'inutilité de son écuelle : ce que la nature nous a donné suffit amplement. Il s'exile à Athènes, où il harangue ses contemporains et les appelle à se libérer des désirs artificiels.

S'inspirer de l'animal et se libérer du superflu : voilà en résumé la philosophie incarnée par Diogène au cours d'une vie de mendicité. Le mouvement des cyniques, fondé par Antisthène (-444/-365), poursuit en effet le bonheur individuel à partir de la dénonciation des mœurs de la société. La figure du chien (*kuôn*), injure que Diogène se serait réappropriée, vise à bousculer les comportements traditionnels. Diogène mène alors une vie marginale proche de celle d'un chien errant. Ce modèle radical qui refuse, avec provocation, les restrictions et les distinctions sociales a pour but de nous alerter sur les illusions auxquelles nous croyons. Pour le dénoncer, Diogène aurait notamment entaillé une pièce de monnaie en circulation à Sinope – un procédé visant à signaler une contrefaçon. Ce geste tend en effet à nous montrer que ce que nous tenons pour vrai est à repenser. Dès lors, seule l'ascèse conduit à se désengager des liens aliénants. Le personnage de Diogène, en plus d'être le représentant le plus célèbre de l'école cynique, illustre ainsi une sagesse paradoxale à travers laquelle coexistent attitude critique et idéal éthique.

Vincent Rif

Pendant ce temps en Chine…

Confucius (-551/-479) et Yan Hui (-521/-481). Confucius (nom latinisé au 16e siècle par les jésuites de Kong fuzi ou maître Kong) naît dans une période instable politiquement où le pouvoir central commence à se désagréger au profit des vassalités. Conscient du chaos qui pourrait en découler, il s'évertue pendant de nombreuses années à en alerter les différents princes et à leur proposer ses services de conseiller. Sans succès, sa parole sera cependant appliquée par de nombreux disciples à qui il enseigne la sagesse de la Voie (*dao*) des rois fondateurs qui gouvernaient par la vertu. Le plus célèbre et le plus exceptionnel de ses disciples, Yan Hui, meurt prématurément, plongeant ainsi Confucius dans une profonde tristesse. Loué par ce dernier, Yan Hui sera ensuite nommé maître Yan par l'orthodoxie confucéenne. Yan Hui incarne en effet l'idéal pratique de ce que chacun se doit d'être, aussi bien parmi ses semblables qu'au sein du monde. Il se contente notamment du minimum pour vivre sans que cela altère sa joie. Yan Hui loge dans une sombre ruelle, ne recherche ni honneurs ni richesses et se

Vincent Rif

Cicéron

Éloquence, exigence et honnêteté sont les trois qualités qui caractérisent la sagesse que Cicéron (-106/-43) s'est efforcé de personnifier. Davantage reconnue pour ses compétences politiques, la pensée de Cicéron n'en est pas moins nourrie d'une solide culture des philosophies platonicienne et stoïcienne. Au-delà d'une transmission de la sagesse grecque, Cicéron lui insuffle un autre mode d'expression à travers la langue latine. Il aspire au bien tout en développant une philosophie du pouvoir.

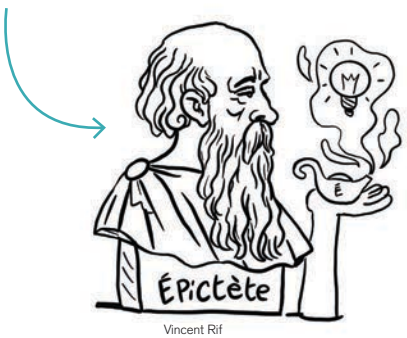
Cicéron débute sa vie professionnelle en tant qu'avocat, ce qui lui permet d'acquérir une certaine notoriété. Puis, c'est à l'âge de 30 ans, en -75, qu'il se lance dans un projet de restauration morale et politique de la Rome antique. Ses différentes fonctions au sein de la magistrature le conduisent alors à devenir un membre du Sénat où se trouvent les hommes les plus puissants et riches de l'État. Toutefois, en -58, Cicéron est exilé de Rome pendant un an à la suite de son choix d'exécuter sans jugement les fomenteurs d'un coup d'État.

Dans un souci aussi bien politique qu'esthétique, Cicéron poursuit son perfectionnement de l'art oratoire. L'orateur idéal se doit en effet de souligner la nature claire et intelligible de la réalité en énonçant des vérités qui, bien que banales, sont susceptibles de nous déranger. Pour cela, Cicéron rédige par exemple en -47 un traité de rhétorique sur les six paradoxes établis par les stoïciens. Il met ainsi en lumière la figure du bon citoyen qui s'emploie à cultiver la sagesse philosophique ainsi que la vertu morale. Cette étude critique s'adresse en filigrane à Clodius, l'homme politique responsable de son exil. Les discours de Cicéron seront également la cause de son assassinat en -43 car ils attaquent l'association de trois hommes (*triumvirat*) pour s'emparer du pouvoir en dehors des institutions de la République romaine.

Épictète

Épictète (50/125 ou 130) naît vers 50 de notre ère en Phrygie, dans l'actuelle Turquie. Toute sa vie, il aura cherché à montrer que tout homme peut atteindre la liberté et le bonheur, à condition de ne se soucier que des choses qui dépendent de lui. Esclave d'un maître cruel (Épictète vient du grec *épiktékos* signifiant esclave, serviteur), il se montre capable de supporter la douleur. Un jour que son maître s'amusait à lui tordre sa jambe malade, il l'aurait simplement prévenu : *« Elle va casser. »* Lorsque ce fut fait, au lieu de hurler de douleur, Épictète se contenta de dire : « *Je t'avais prévenu* ».

Lorsqu'il fut affranchi, Épictète s'employa à enseigner la doctrine stoïcienne à Rome. Cette sagesse vise la liberté, et passe par la maîtrise des représentations, pensées et opinions. En toute situation, nous avons le pouvoir d'agir sur ces leviers, *« qui dépendent de nous »*. Tout comme Épictète n'a pas supplié son maître d'arrêter de le torturer, il faut s'efforcer de se libérer par la pensée des circonstances extérieures. La souffrance fait mal mais elle n'est au final qu'une réaction psychique à ce qui nous arrive. Dès lors, cultiver notre propre maîtrise concourt à maintenir notre volonté en harmonie avec la nature. Toutefois, l'apprentissage d'une telle conduite requiert du temps, elle s'acquiert étape par étape. Épictète refuse en effet que bon nombre d'hommes qui viennent le consulter le pressent pour obtenir des conseils. La sagesse qu'il enseigne nécessite d'abord de prendre le temps d'étudier le monde qui nous entoure avant de se consacrer à soi et de parvenir à bien conduire sa vie.



Vincent Rif

satisfait de sa condition. La vertu à laquelle se consacre Yan Hui sans faillir est celle d'humanité (*ren*). Celle-ci s'ancre dans l'apprentissage du bien qu'un homme peut faire à un autre homme afin de percevoir la grandeur et de délaisser la petitesse en dehors de toute considération matérielle. Ainsi, Yan Hui pouvait passer plusieurs mois sans déroger à la vertu d'humanité. Dans le prolongement de la figure de Confucius, celle de Yan Hui permet d'incarner le caractère perfectible de l'espèce humaine. S'y atteler est le travail de toute une vie. ■ **M.M'B.**

Les avatars du « *Connais-toi toi-même* »

Cette maxime est l'une des plus célèbres de l'Antiquité, mais sa signification originelle n'a rien à voir avec l'interprétation psychologique actuelle. Entretien avec Fulcran Teisserenc.

Quelles sont les origines de cette maxime ?

Probablement gravée aux alentours du début du 6e siècle avant notre ère, cette formule était inscrite sur le fronton du temple de Delphes, consacré au culte d'Apollon. Aristote fait allusion à un groupe de sages qui aurait pu en être l'auteur. Elle fait partie des textes à caractère religieux et culturel présentés sur le marbre de cet édifice qui attirait de nombreux Grecs venus de partout consulter la Pythie pour deviner l'avenir. À l'époque de la Grèce archaïque, la signification du « *Connais-toi toi-même* » n'était pas psychologique. Il ne s'agissait pas de se livrer à une introspection pour examiner quels étaient nos sentiments, nos émotions, nos dispositions internes, nos croyances… Elle invitait chacun à identifier sa condition, sa place dans le monde, entre les bêtes et les dieux. Le but était de préciser pour soi-même à quoi le destin nous portait, afin de ne pas chercher à sortir de ce rôle que les dieux ou la nature avaient fixé pour nous. C'est donc un conseil qui invite à prendre la mesure de ce que nous sommes et de nous y tenir.

DR

FULCRAN TEISSERENC

Agrégé et docteur en philosophie, il est l'auteur de *Langage et image dans l'œuvre de Platon* (Vrin, 2010) et de *Le Sophiste de Platon* (Puf, 2012).

Cela fait-il écho à la dénonciation de l'excès chez les anciens Grecs ?

On trouve en effet sur le temple de Delphes une autre formule très célèbre de l'Antiquité, « *Rien de trop* » ou « *Pas d'excès* », emblématique de la sagesse grecque archaïque. Rappelons que chez les Grecs, les êtres humains sont désignés par le terme « mortels ». Dans son sens originel, le « *Connais-toi toi-même* » consiste donc en l'acceptation de sa propre mortalité pour ne pas céder aux vaines chimères de l'immortalité et sombrer dans la démesure. Bref, il s'agit avant tout de ne pas tenter d'empiéter sur le domaine des dieux ou d'arrêter la flèche du destin en basculant dans un désir d'immortalité déplacé par rapport à ce que nous sommes.

Comment la philosophie présocratique s'en est-elle emparée ?

Héraclite emploie une formule qui reprend cette sentence en modifiant son sens, puisqu'elle invite désormais à l'introspection. « *Je me suis cherché moi-même* », écrit-il par exemple dans le fragment 101. Ce qui ne veut pas dire qu'il s'est trouvé ! Bien que notre âme ne soit pas aussi obscure que la nature qui « aime à se cacher », nous découvrons en nous des signes équivoques dont la signification est impossible à circonscrire. « *Tu ne trouverais pas les limites de l'âme, même parcourant toutes les routes, tant elle tient un discours profond* », ajoute-t-il dans le fragment 48. Cette idée renverse la signification de la maxime de Delphes qui appelle au contraire à connaître ses propres limites. Selon Héraclite, quand on plonge en soi-même, on ne trouve aucune limite !

Quelle interprétation a-t-elle ensuite été retenue et popularisée par Socrate ?

C'est pour lui l'opération liminaire à toute entreprise visant à se corriger, se perfectionner, se rendre meilleur. L'idée fondamentale de la morale socratique est qu'une âme mise dans le meilleur état qui soit est une âme bonne, qui agit bien. Il convient donc de mettre les désirs, les appétits à leur juste place, afin qu'ils n'excèdent pas leurs bornes naturelles. Ce qui nous rend injuste – le désir d'avoir plus que les autres qu'on appelle la « *pleonexia* » – a été éliminé de l'âme dans son

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

bon état. Prendre soin de soi exige donc de devenir maître de soi, pour atteindre la perfection de notre nature. Ce qui peut aboutir à des mesures de privation particulièrement douloureuses, tournées contre soi-même.

L'enquête sur soi exige-t-elle de se soumettre à des exercices pratiques ?

Le Socrate que nous livrent les dialogues de Platon propose une pratique discursive : l'échange d'arguments. Autrement dit, la connaissance issue de l'enquête par laquelle l'individu s'efforce de connaître ses vertus et l'ordre qui le constitue s'établit dans le dialogue avec les autres et avec soi-même, le fait de poser des questions et d'examiner les réponses, parfois pour les réfuter… La connaissance de soi est toujours médiée par l'autre, comme l'indiquent Platon et Aristote. Dans l'*Alcibiade majeur*, le premier explique que l'âme ne peut s'apercevoir elle-même qu'à la condition de regarder son reflet dans la pupille d'une autre âme. Et le second dira dans l'*Éthique à Nicomaque* qu'on a besoin d'amis pour se connaître soi-même. L'accès à soi n'est donc pas immédiat, il présuppose non seulement l'échange dialectique mais une forme de médiation.

On peut presque y lire un écho à la psychanalyse…

Il existe des correspondances entre la structure de l'âme chez Platon et celle de la psyché établie par Freud. La tripartition platonicienne de l'âme – les appétits, le cœur, la raison – ressemble à certains égards aux trois instances psychiques freudiennes que sont le ça, le moi et le surmoi. Dans la théorie de Platon, on ne retrouve pas la thèse du refoulement, d'une censure qu'il faudrait lever pour découvrir les profondeurs de l'âme. Encore que dans *La République*, il explique comment lorsque nous rêvons viennent se manifester des pensées ou des désirs qui n'apparaissent jamais à l'état de veille. Les exemples qu'il prend sont très freudiens : il parle notamment de l'inceste. Platon écrit ainsi que pendant le sommeil, il nous arrive de coucher avec notre mère et de tuer notre père ! Et il souligne que c'est parce que nous n'avons pas su mettre suffisamment d'ordre dans notre âme, la discipliner comme il convenait, que ces désirs profitent de l'endormissement de notre raison pour occuper toute la place. La postérité psychologique du « *Connais-toi toi-même* » est donc plus à rechercher du côté de Freud que du développement personnel. ■

Propos recueillis par Marion Rousset

Et aujourd'hui ?

Chacun cherche son soi

Et si la connaissance de soi était un jeu ? Telle est la proposition de Marianne Chaillan dans *Pensez-vous vraiment ce que vous croyez penser ?* (Équateurs, 2018), une enquête philosophique dont vous êtes le héros. Comme dans les livres éponymes, qui ne se lisent pas d'un seul trait, les lecteurs sont renvoyés à un chapitre ou à un autre en fonction de leurs réponses à des énigmes. Ce sont des dilemmes moraux, par exemple : trouvez-vous condamnable de ne pas travailler quand on a du talent ; ou chacun n'est-il pas, après tout, libre de faire ce qu'il veut s'il ne nuit à personne ? En fonction de leurs réponses, les lecteurs apprennent à se situer dans de grands courants philosophiques… mais s'enfoncent aussi dans des contradictions ! À l'image de Socrate face à ses interlocuteurs, M. Chaillan fait ainsi prendre conscience de la difficulté à assumer toutes les conséquences d'un système moral, si juste puisse-t-il sembler par ailleurs. Le moi apparaît dès lors comme une entité complexe, moins stable et unifiée qu'on l'imagine spontanément. Dans un ouvrage philosophique plus radical, *Pour en finir avec soi-même* (Puf, 2021), l'essayiste Laurent de Sutter propose même d'en finir avec toute quête de soi. Celle-ci serait forcément illusoire, dans le sens où ce qui agit ne serait jamais un moi par nature rebelle à toute tentative de définition et, en définitive, peu utile à l'épanouissement. *« Ce que nous désirons,* résume L. de Sutter, *c'est disparaître, nous évanouir, nous dissoudre dans les flux de la vie pour en expérimenter les virages, au lieu de tenter de nous dresser au milieu d'elle, comme un rocher inaltérable qui y mirerait son reflet de manière narcissique. »* ■ Fabien Trécourt

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Il est où, le bonheur ?

Le bonheur ne dépend pas seulement de ce que nous vivons. Il peut se travailler, chacun à son niveau, par une discipline philosophique.

Hélène Soumet

Professeure certifiée de philosophie, autrice de *Platon à la plage. L'invention de la philosophie dans un transat* (Dunod, 2020) et de *Épicure à la plage. Le plaisir dans un transat* (Dunod, 2021).

En Occident, l'aspiration au bonheur renvoie à l'idée d'un état bienheureux irrémédiablement perdu, le paradis terrestre, l'Éden ou encore l'âge d'or décrit par Hésiode dans *Les Travaux et les Jours*. Le bonheur est associé à la nostalgie d'un monde disparu, où régnaient la paix et l'harmonie. Fragile et éphémère, il échapperait à la plupart des mortels, condamnés le plus souvent à l'insatisfaction ou aux tourments. Aussi aléatoire qu'un jeu de hasard, le bonheur ne dépendrait donc pas de nous, mais plutôt des circonstances. En français d'ailleurs, ce mot signifie étymologiquement bonne « chance » (« heur »).

En grec ancien, le terme renvoie également à l'idée de chance, de fortune, de destin voulu par les dieux : il est une traduction de « *eudémonia* », le préfixe « *eu* » signifiant bon et « *daïmon* » désignant un ange gardien, un esprit protecteur. Il ne resterait donc aux humains qu'à espérer que les cieux leur soient à nouveau favorables, et que les dieux écoutent leurs supplications. Cette quête serait-elle illusoire ?

Vie de « tonneau percé »

Pour la plupart des philosophes grecs, il existe en tous cas un « bonheur illusoire » : celui que procurent les biens qui flattent notre amour-propre, notre vanité. Ainsi l'ambition, la recherche de la gloire, l'ivresse du pouvoir, l'attrait des richesses, la satisfaction de tous nos désirs, la vie de débauche et de plaisirs fugaces, comme celle dont s'enorgueillît Calliclès dans le *Gorgias* de Platon, ne comblent pas, selon Platon, notre aspiration au bonheur. Contrairement aux apparences, estime le philosophe, la marque d'une vie de plaisirs serait en définitive l'incomplétude et la déception. Nul n'envie la vie de « tonneau percé » propre au débauché ; nul ne souhaite la vie sinistre du tyran, tout-puissant certes, mais impuissant à maîtriser ses désirs qui sont des caprices : il craint toujours pour sa vie, n'aime personne, plongé dans une solitude effroyable, coupé de la communauté des hommes. Platon et Aristote, tout comme les cyniques, les stoïciens et les épicuriens partagent ce point de vue sur le bonheur : ces vies d'esclaves feraient le malheur des hommes.

Faudrait-il donc renoncer aux plaisirs, se vouer à une existence austère et solitaire, tout en espérant bénéficier d'un destin favorable ? Pas nécessairement… De manière générale, dans le monde antique, les penseurs distinguaient trois formes de vie, privilégiant respectivement les corps, les sentiments et enfin l'âme. Pour les philosophes Platon et Aristote, chacun peut privilégier cette troisième voie pour construire un bonheur juste et authentique. Les deux penseurs proposent en effet des méthodes pour échapper à la tyrannie du désir comme à celle de la chance et du hasard. Pour eux, le bonheur est à rechercher dans ce qui fait le propre de l'humanité, à savoir sa vie spirituelle. Chaque être aurait en effet un rôle à jouer au sein de la nature, et l'homme serait doté d'une spécificité unique : la pensée qui le caractérise en propre. Pour Platon et Aristote, c'est donc en accomplissant ce caractère unique, en pensant, que l'homme se réaliserait pleinement et connaîtrait la joie tant désirée.

Désir de sagesse

Chez Platon, cet accomplissement passe par le dialogue avec autrui et celui, silencieux, de l'âme avec elle-même. Pour ce philosophe en effet, la méthode dialectique de Socrate, la réflexion, l'argumentation et la volonté de vérité nous rapprochent de l'intelligible, c'est-à-dire de la beauté, de la vérité et du bien, seules véritables sources de bonheur à ses yeux. Se remémorer ces idées, dont Platon dit que nous les avons contemplées avant notre réincarnation, accorderait un plaisir ineffable, un épanouissement de notre nature qui retrouve enfin son point d'ancrage, son essence véritable d'être pensant. Le bonheur serait donc une conséquence naturelle de l'intelligence en acte. Retrouver son essence spirituelle révélerait l'homme à lui-même. De ce point de vue, il ne s'oppose donc pas aux doux plaisirs de la vie. Le philosophe contemplatif ne se prive de rien, car la

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Justin Paget/Getty

plus profonde joie, joie quasi céleste, réside dans la contemplation des idées. Nul plaisir terrestre ne saurait l'égaler. Hélas, seuls quelques privilégiés, dotés d'un « naturel philosophe », selon Platon, pourraient voguer vers ces hautes sphères.

Aristote, disciple de Platon à l'origine, reprend dans un même esprit la dénonciation de la vie bestiale, de ceux qui se consacrent aux plaisirs du corps, et de la vie superficielle de ceux qui sacrifient tout à la gloire. Il critique également ceux qu'il appelle les « négociants », leur reprochant de confondre les moyens et les fins. Pour lui, la vie du sage contemplatif conduit naturellement à privilégier des activités ayant leur fin en elles-mêmes : le loisir, *otium*. Pour prendre un exemple concret : travailler peut rendre heureux si l'on aime ce que l'on fait, mais pas si l'on travaille uniquement pour gagner de l'argent… C'est dans cette pratique du loisir que réside le bonheur, selon Aristote. À la différence de Platon, son idéal de sagesse ne se réduit pas à la contemplation. Puisque le bien est ce qui est bon pour l'homme, pratiquer la vertu est ce qui rend heureux. Dans l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote affirme ainsi que *« le bonheur est la chose la plus désirable de toutes »*.

« Si le monde apparaissait pour la première fois aux mortels… que pourrait-on concevoir de plus merveilleux que ce spectacle ? »
Lucrèce

Détachement

Cette conception change à l'époque hellénistique, à partir du 4e siècle avant notre ère. Les esprits se troublent. La monarchie macédonienne remplace la fière démocratie, et exclut les citoyens du pouvoir. Les philosophies de Platon et Aristote laissent place aux doctrines qui enseignent comment moins souffrir, comme les écoles stoïcienne, épicurienne ou encore cynique. Le philosophe cynique Diogène de Sinope notamment, en se détachant de toutes les formes de bien matériel, de confort et de possession, rompt ainsi avec les règles et les codes de la vie en société. Il arbore une inégalable liberté, seul bonheur possible à ses yeux. Aucune doctrine ne se radicalisa aussi durement. Les hippies sont de timides enfants de chœur à côté de ceux qui déambulaient en haillons dans Athènes, superbement méprisants pour les esclaves du pouvoir, pour les lèche-bottes de toutes sortes. Lors de la rencontre d'Alexandre le Grand et de Diogène le cynique, l'empereur aurait affirmé : *« Si je n'étais pas Alexandre, c'est Diogène que je voudrais être. »* Même si le pouvoir accordait une souveraine liberté à l'empereur, la liberté de Diogène lui semblait encore plus grande et même sans limites. Trop radical, ce refus de toute dépendance et de l'ordre social, seul garant d'une vie digne et heureuse aux yeux des cyniques, est cependant appelé à rester étranger à la plupart des hommes.

Stoïciens et épicuriens ont conservé ce refus de dépendre de l'extériorité, mais il se déploie chez eux de manière plus ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

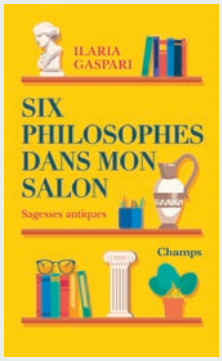
nuancée. Le *Manuel* d'Épictète commence ainsi : *« Il y a des choses qui dépendent de moi, il y en a qui ne dépendent pas de moi. »* Ainsi le stoïcisme exige de se détacher de ce qui ne dépend pas de nous, à savoir : l'opinion des autres, la fortune, les passions ou encore notre rôle social… Tout ce qui fait notre vie doit nous devenir étranger et nous laisser de marbre. L'indifférence totale, l'ataraxie ou absence de troubles, maintient l'esprit hors d'atteinte du malheur, comme une citadelle imprenable. Le stoïcisme enseigne à ne pas voguer tel un fétu de paille sur les flots, tantôt au creux de la vague tantôt au sommet. Se réapproprier sa liberté intérieure constitue ainsi l'essentiel du stoïcisme. Le bonheur du sage réside alors dans le consentement au destin voulu par la raison universelle (*« amor fati »*). Leurs détracteurs dénoncent cependant là une sérénité vide, ou impossible à mettre réellement en pratique.

Carpe diem

L'ataraxie, ou sérénité du sage, exempte de passions conditionne également le bonheur chez Épicure. Nul autre que lui n'a autant cherché les chemins de la félicité, rejetant les théories philosophiques incapables à ses yeux de réellement conduire l'homme au bonheur. Pour lui, suivant en cela la doctrine atomiste de Démocrite, l'homme est un miraculeux assemblage d'atomes, perdu dans les mondes infinis. Tout est matière, il n'y a pas de nature humaine à réaliser. Dans notre vie si brève, il n'y a pas un instant à perdre pour être heureux. Le bonheur, accessible à tous, réside dans la vie simple, la connaissance de la nature, la contemplation du monde, dans la conscience aiguë que chaque pensée, chaque sensation doit illuminer nos cœurs de gratitude envers le hasard qui combina si bien les atomes qui nous composent. Chaque instant vécu intensément revêt un parfum d'éternité.

Les philosophies antiques, spiritualistes ou matérialistes, se rejoignent ainsi sur l'importance de la liberté, une pensée libre pour Platon, la liberté du bien-agir chez Aristote, une liberté intérieure pour le stoïcien, une liberté illimitée pour le cynique, la sérénité et le détachement du sage épicurien qui vit sans crainte. Cette liberté se déploie dans un présent qu'il faut saisir avant qu'il s'échappe. *« Lorsqu'on attend de vivre, la vie passe »*, écrit Sénèque le stoïcien. Le *carpe diem* du poète Horace n'incite pas à la débauche mais invite à goûter le moindre plaisir, à contempler la nature avec un regard émerveillé. *« Si le monde apparaissait pour la première fois aux mortels… que pourrait-on concevoir de plus merveilleux que ce spectacle ? »*, renchérit Lucrèce (*De Natura* II, 1034). Diogène Laërce, parlant d'Épicure, ajoutait : *« Sa doctrine avait le charme et la douceur des sirènes. »* Ainsi, toutes les écoles antiques ont dessiné la figure inspirante du sage, détaché du fardeau des vanités, heureux de penser, de vivre intensément chaque instant en le partageant avec ses amis. Qui ne voudrait goûter à cette félicité ? ■

Elle a testé pour vous…



Vivre en accord avec les préceptes de six grandes écoles antiques : c'est le programme que s'est fixé Ilaria Gaspari, docteure en philosophie et romancière. Un déménagement l'a convaincue de ne plus se contenter d'étudier les textes *« en véritable thanatophile ! »*, *« comme une science morte »*, mais de mettre concrètement en pratique les idées des stoïciens, des cyniques ou encore des épicuriens… L'expérience dure six semaines, une par école philosophique ; elle est relatée dans *Six philosophes dans mon salon* (Flammarion, 2021), petit ouvrage aussi amusant qu'instructif. Si l'on redécouvre quelques leçons bien connues, comme le détachement vis-à-vis des biens matériels et éphémères, ou la distinction stoïcienne entre ce qui dépend de soi et ce qui n'en dépend pas, I. Gaspari n'hésite pas à mettre aussi en scène ses doutes et incompréhensions. Que faut-il comprendre, par exemple, quand Pythagore prescrit de ne pas ramasser ce qui est tombé ? Pourquoi ses disciples, outre qu'ils étaient végétariens, s'interdisaient-ils de manger des fèves ou… de franchir des poutres ? Au fil de ses réflexions, l'autrice tente d'actualiser ces éthiques venues de si loin qu'elles ne se prêtent à aucune interprétation évidente. Elle propose même, ici et là, des grilles de lectures originales, par exemple lorsqu'elle relit les sceptiques Éléates : d'après un paradoxe de Zénon d'Élée, une flèche doit parcourir la moitié du chemin qui la sépare d'une cible avant de l'atteindre ; mais si on répète cette opération à l'infini, la distance restante peut toujours être à nouveau divisée en deux, auquel cas une flèche ne pourrait – mathématiquement du moins – jamais atteindre sa cible… Des logiciens se sont arraché les cheveux sur ce problème. Mais si l'on en fait une lecture éthique, suggère l'autrice, cette expérience de pensée pourrait tout simplement illustrer l'importance de préférer le voyage à la destination. ■ **Fabien Trécourt**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Marco Bottigelli/Getty

Sommes-nous libres si tout est déterminé ?

Des philosophes croyaient en l'existence d'un destin, sans forcément juger que ce pourrait être un obstacle. Pour les stoïciens, l'accepter était même nécessaire pour être libre.

Olivier D'Jeranian

Professeur de philosophie au lycée et chargé de cours à l'université. Il est notamment l'auteur d'une nouvelle traduction du *Manuel* d'Épictète (Flammarion, 2020).

Dans quelle mesure sommes-nous responsables de nos actes ? Peut-on s'émanciper de notre destin ? Ce type d'interrogation apparaît principalement dans le cadre de la philosophie dite hellénistique, à partir du 4e siècle avant notre ère, dont les écoles les plus connues sont le stoïcisme, l'épicurisme ou encore le scepticisme. Pour cause, beaucoup de ces penseurs postaristotéliciens défendaient une conception matérialiste de la physique : la formation du monde, la croissance comme la disparition des êtres s'expliquaient exclusivement par l'action de la matière, des corps et des atomes les uns sur les autres, action elle-même déterminée par des mouvements antérieurs… Dès lors, la question de la liberté engageait celle de sa compatibilité avec le déterminisme : sommes-nous libres et responsables si des causes physiques, matérielles et indépendantes de notre volonté déterminent tout ou partie de nos actions ?

Les jeux sont faits…

Épicure a plutôt tendance à relativiser cette idée. Pour lui, l'ordre causal n'est pas aussi strict, car il est soumis à une « déviation » (*clinamen*), laissant aux humains une marge de manœuvre. Les stoïciens, en revanche, contestent l'existence d'un tel mouvement, sans cause et hasardeux. Pour eux, tout est régi par un unique principe actif, un souffle parcourant la matière ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Et aujourd'hui ?

L'éternel retour du destin

La statue de la Liberté emportée par une inondation géante.

icrosemann/Getty

Lorsque nous lisons un livre d'histoire, les événements semblent enchaînés les uns aux autres suivant la loi de cause à effet. Vu d'aujourd'hui, en outre, le passé ne peut être modifié ; les choses ne peuvent plus s'être déroulées autrement et peuvent ainsi apparaître comme inéluctables. Mais si nous tournons à présent notre regard vers l'avenir, nous avons l'intuition que différentes voies sont possibles, en fonction des actions et décisions de chacun. Le futur est le royaume des possibles. Mais comment un même évènement peut-il apparaître, selon la position que nous occupons dans le temps, comme tantôt nécessaire et tantôt possible ? Le problème dit des « futurs contingents » apparaît pour la première fois dans le traité *De l'interprétation* d'Aristote et répond aux arguments redoutables qui démontrent logiquement l'inéluctabilité du futur. Il combine trois niveaux de réflexion : métaphysique, sur la nature du temps, logique, sur celle de la nécessité, éthique, sur l'existence. Tout au long de l'histoire, cette interrogation a suscité de nombreuses controverses sur la compatibilité du destin et de la responsabilité, et, dans un cadre théologique, sur la conciliation de la prescience divine et du libre arbitre. À partir de l'époque moderne cependant, elle ne suscite guère plus que l'intérêt des seuls logiciens. Ce sont les philosophes anglo-saxons du 20e siècle, Peter van Inwagen en tête, qui la remettent au goût du jour. Dans un article intitulé « Fatalism », publié en 1962, Richard Taylor a proposé un nouvel argument fataliste auquel ont cherché à répondre les défenseurs de la liberté inconditionnelle.

Le renouveau de cette antique controverse offre aujourd'hui des pistes de réflexions aux éthiciens, aux futurologues et collapsologues. Résonnant comme un bruit de fond dans les débats actuels sur la crise économique, écologique et sanitaire, l'inévitabilité du destin pourrait faire son retour sur la scène philosophique et alimenter les réflexions sur le « catastrophisme éclairé » de Jean-Pierre Dupuy et le « principe responsabilité » de Hans Jonas. ■ **O.D.**

▶ et enchaînant logiquement les évènements les uns aux autres, selon une inflexible nécessité. Cette « chaîne des êtres » ou « connexion de toutes les causes » finit par former un destin : le futur est inéluctable. Pour autant, s'ils défendent l'existence d'un tel déterminisme, les stoïciens le jugent conciliable avec la liberté. Chrysippe de Soles, troisième directeur de l'école stoïcienne, a ainsi dépassé l'antinomie de la liberté et de la nécessité en distinguant deux types de causes. Il y aurait d'un côté celles dites « principales et parfaites », qui déterminent pleinement leurs effets, et de l'autre celles dites « auxiliaires et prochaines », qui concourent à produire leurs effets sans les déterminer. Le destin est de celles-ci. Concrètement, un destin inaltérable s'imposerait certes aux individus, mais ces derniers pourraient y réagir différemment. De même qu'une impulsion externe ferait qu'un cylindre roulerait en ligne droite, ou qu'une toupie suivrait une trajectoire en zigzag, un sage répondrait vertueusement et sereinement aux provocations du destin, là où l'insensé aurait une réaction vicieuse le menant à sa perte. Bien qu'ils soient soumis aux mêmes événements, leurs réactions diffèrent et dépendent d'eux, au moins en partie.

Seul le sage est libre

Chrysippe espérait montrer par là qu'une certaine liberté est compatible avec le déterminisme. Cette stratégie avait néanmoins l'inconvénient d'échanger un déterminisme pour un autre. En effet, si nos actions dépendent de nous, ne faudrait-il pas encore chercher une cause, un déterminisme, dans notre « milieu » sociologique, notre constitution, ou encore, dans d'éventuels facteurs héréditaires ? C'est en réponse à ce problème qu'Épictète, stoïcien de l'époque impériale, a proposé une nouvelle distinction, entre les choses qui dépendent de nous et celles qui n'en dépendent pas. Concrètement, la plupart des événements sont indépendants de notre seule volonté : le temps qu'il fera demain, le succès de nos projets ou encore les comportements d'autrui… Trop de variables entrent en ligne de compte. En revanche, nous aurions toujours la possi-

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

bilité de croire ou de ne pas croire quelque chose, de céder à une émotion ou de nous y refuser, de nourrir des rêves impossibles ou d'accepter le réel pour ce qu'il est, etc. Pour Épictète, autrement dit, nous sommes absolument libres parce que nous disposons d'une faculté de choix (*prohairésis*) invincible au dieu lui-même comme au destin. Épictète reprenait ainsi le paradoxe stoïcien selon lequel un esclave pourrait être plus libre que son maître, ou un maître plus servile que son esclave, en fonction de l'usage de ce don divin que chacun ferait de sa *prohairésis*. En définitive, seul le sage est libre, parce qu'il n'est pas gouverné par ses passions, tandis que les insensés vivent dans une servitude dont ils demeurent responsables, ne faisant pas l'effort de s'y soustraire.

Plus précisément, les stoïciens estiment que les passions ne sont pas issues d'une quelconque partie irrationnelle de l'âme, qui contraindrait notre volonté, mais naissent de ce que nous choisissons de désirer, de croire et de penser. Ainsi, nos troubles comme notre servitude ne seraient-ils imputables qu'à nous-mêmes: chaque fois que nous prenons le parti de devenir riche, en bonne santé et d'avoir bonne réputation, fuyons l'opprobre, la maladie ou encore la mort, et pensons plus généralement avoir un pouvoir réel sur ce genre d'événements, alors nous devenons nos propres tyrans, faisant dépendre notre liberté comme notre bonheur du cours des choses. À l'inverse, si l'homme véritablement libre est celui dont les désirs ne sont jamais entravés, il suffit de ne pas désirer l'impossible pour le devenir. De même, si le sage stoïcien est celui qu'aucune aversion ne contraint, n'inhibe ou ne décourage, c'est dans la mesure où il a choisi d'accepter le cours des choses, quel qu'en soit le résultat. Semblable à un chien attaché à un char, l'homme suivra le destin, qu'il le veuille ou non, de sorte que sa liberté ne se définit pas virtuellement par l'existence de possibilités alternatives à son action, mais par l'accord ou le désaccord de sa volonté au destin.

Ignorer ce qui adviendra n'empêche pas le sage d'être optimiste.

Parier avec optimisme

Le stoïcien accepte donc l'adversité du destin. Il n'est pas résigné pour autant, car il peut désormais faire des épreuves traversées autant de « matières à l'usage » pour mettre sa sagesse en pratique et s'efforcer de vivre en accord avec la nature. Concrètement, le fait d'ignorer ce qui adviendra n'empêche pas le sage d'être optimiste et de choisir des actions dites « préférables ». S'il est malade par exemple, il ne dépend certes pas de lui de guérir; et il serait à ses yeux insensé de faire de la santé une condition du bonheur. Pour autant, celle-ci reste préférable à la maladie dans les cas où on ne sacrifie pas sa dignité pour sauver son corps, justifiant qu'un sage consulte un médecin. Le stoïcisme ne se réduit pas à une résignation, car l'inéluctable n'est jamais sûr avant d'être advenu *(encadré p. 40)*. Il reste vrai, en revanche, que s'il savait son heure venue, le sage accepterait de se laisser emporter et se jetterait même avec ardeur dans la mort, tout comme, disait Chrysippe, le pied d'un homme accepterait de plonger dans la boue s'il avait l'intelligence de comprendre son rôle et sa situation dans l'ordre du monde. ■

Les stoïciens, stars de la pandémie

Au Royaume-Uni, des éditeurs ont assisté à une flambée de leurs classiques: le *Manuel* de Marc-Aurèle, les *Entretiens* d'Épictète, les *Lettres à Lucilius* de Sénèque… Tous ont connu de meilleures ventes que d'habitude lorsque le pays était en pleine crise du covid. Selon le quotidien britannique *The Guardian*, la maison d'édition Penguin Random House a par exemple vendu 28% d'exemplaires de plus du *Manuel* de Marc-Aurèle sur le premier trimestre 2020, que durant la même période l'année précédente. Sur l'ensemble de l'année, le *Times* estime même que les ventes – physiques et numériques – auraient triplé, tandis qu'il se serait vendu sept fois plus de *Lettres* de Sénèque qu'en temps normal. D'autres médias consacrés à cette sagesse – articles de vulgarisation, *interviews*, *podcasts*… – auraient également bénéficié d'un succès d'audience inédit. À l'heure où une pandémie et ses conséquences – les restrictions sanitaires, le confinement… – se sont imposées comme une fatalité au plus grand nombre, obligeant tout un chacun à accepter la situation sans avoir les moyens de la combattre à son niveau, cette philosophie a en effet pu apparaître comme un cadre idéal et un refuge. De manière générale, les stoïciens ont souvent suscité un engouement plus important que d'autres philosophes ces dernières années: l'idée que le bonheur, la liberté et la connaissance sont à la portée de tout un chacun, ici et maintenant, pourvu que l'on exerce sa volonté et que l'on travaille sur soi, s'accorde bien avec les préceptes contemporains du développement personnel et du bien-être. ■

Fabien Trécourt

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Georg Pauli (1855-1935), Les Bains romains *(1882).*

Hulton Fine Arts Collection/Heritage/Getty

Éloge du temps libre

Faut-il associer le temps libre au vice de la paresse et de l'oisiveté, ou aux vertus de l'ascétisme et de la créativité ? Ce clivage opposa les Grecs et les Romains.

Jean-Miguel Pire

Chercheur à l'École pratique des hautes études, notamment auteur de *Otium. Art, éducation, démocratie* (Actes Sud, 2020).

La pandémie nous a permis d'éprouver une relation différente avec le temps libre. Outre le simple divertissement, certains ont mis cette période à profit pour ralentir le rythme, mieux écouter, contempler, étudier, réfléchir. Dans l'Antiquité, loin d'être accessoire ou frivole, le loisir – « *skhôlè* » en grec, « *otium* » en latin – est parfois considéré comme une priorité. Pour les Grecs, la *skhôlè* est même le moment le plus noble dont puisse disposer un individu libre. La fréquentation des arts, du théâtre, des jeux, du gymnase, des banquets, mais aussi la pratique des affaires publiques, entrent dans la définition du loisir, pour autant que ces activités soient menées librement et de façon désintéressée. Il importe qu'elles contiennent leur propre fin pour pouvoir élever moralement ceux qui s'y dédient mais aussi, par leur exemple, contribuer au perfectionnement de la cité. La survie du mot « *skhôlè* » dans le terme « école » continuera de manifester les liens entre cette ambition existentielle et le lieu dévolu à la transmission.

Loisir studieux

Au sommet de ce loisir dominent les activités purement spéculatives. La philoso-

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

phie, c'est-à-dire l'amour et la quête de sagesse, est jugée la plus noble, car elle permet à l'individu d'accomplir sa vocation en tant qu'être humain : à savoir donner du sens et des valeurs à l'existence. Les individus libres sont appelés à rechercher par eux-mêmes la sagesse et les règles de la « vie bonne ». C'est aussi ce qui les distingue de la vie animale : l'origine sémantique de « *skhôlè* » renvoie à l'« arrêt », au répit, à la suspension du temps, mais aussi à la lenteur, au calme, à la tranquillité. C'est dans cette trêve du mouvement vital – auquel les animaux restent généralement soumis – que les humains peuvent accomplir des tâches qui marquent la dignité de l'existence. Ce temps libre n'a donc rien d'un délassement, mais relève d'une ascèse. C'est pourquoi la *skhôlè* est jugée bien supérieure au travail laborieux comme à tout ce qui relève des obligations matérielles – comme en témoigne la désignation de celui-ci par le terme « *askhôlia* ». Le « a » privatif marque que le travail se caractérise d'abord dans son essence par la privation de la *skhôlè*. Ainsi, se soustraire à cette quête existentielle pour se contenter de satisfaire des besoins immédiats mène à ce qui constitue le plus grand malheur possible pour les Grecs : « l'*hubris* » ou la « démesure », l'absence de toute modération et la fuite effrénée dans l'orgueil.

Socrate peut être considéré comme l'inventeur de la *skhôlè*. Pour lui, seule l'existence vouée à la pensée peut mener à la vertu car il n'est nulle vérité, nul savoir, nulle valeur qui ne soit l'ouvrage de la conscience. Les principes de la société n'étant que les fruits des cogitations humaines, chaque individu doit pouvoir les comprendre et les critiquer en raison. L'injonction socratique à prendre « souci de soi » est ainsi une invitation, non à jouir de soi, mais à se construire, dans l'exigence de l'ascèse, un for intérieur et un libre arbitre qui conditionnent l'usage de cette subjectivité critique. Plus tard, dans *Phèdre*, Platon théorise la tension du couple antagonique *skhôlè*/*askhôlia* et confirme combien la vie vouée à la connaissance représente un idéal existentiel insurpassable. Mais son pessimisme lui fait juger cette voie accessible seulement à la minorité capable de s'engager dans l'ascèse requise. Telle n'est pas la position d'Aristote pour qui tous les citoyens y sont éligibles. Il voit ici même une condition pour que la cité s'épanouisse dans la justice et le bien commun. La *skhôlè* est ensuite au cœur du cheminement que proposent les différentes « écoles » inspirées des grands courants philosophiques, en particulier le stoïcisme et l'épicurisme. Tous valorisent l'exemple du sage qui consacre entièrement son être à la quête du sens, des valeurs, et mène une existence respectueuse des principes qu'il professe. Bien davantage que le discours théorique auquel elle est assimilée plus tard, la philosophie des premiers âges constitue un mode de vie, une *skhôlè* concrètement vécue. Dans la Grèce antique, le goût pour la philosophie se répand d'ailleurs dans l'ensemble des couches de la population. Même des esclaves peuvent fréquenter les écoles de pensée.

L'injonction socratique à prendre « souci de soi » est ainsi une invitation à se construire un for intérieur.

Renversement chez les Romains

Aux antipodes de cet esprit, les Romains ont d'abord tenu le loisir, « *otium* » dans leur langue, en grande suspicion. Très soucieux de rentabiliser l'usage du temps, méfiants pour l'inertie, ils ne goûtent guère la pure spéculation intellectuelle. Pour eux, le sens et les valeurs du monde se manifestent surtout pour eux dans la puissance exercée sur le réel. Le loisir est ce qui reste quand sont remplies les obligations dont chacun est comptable. Dans le passage de la *skhôlè* à l'*otium* se joue ainsi la dévalorisation progressive du loisir comme disposition désirable. Associé à la paresse et plus guère à une ascèse, le loisir commence sa longue carrière de complicité avec les vices de l'oisiveté. Un cap majeur est franchi dans la détermination du grand partage entre ce qui relèvera du productif et de l'improductif. À Rome, c'est le *negotium* – littéralement, ce qui « nie » l'*otium* – qui est valorisé et se justifie de lui-même. Au contraire de la *skhôlè*, ce sont donc les activités excluant l'*otium* qui viennent en premier dans la reconnaissance sociale. Nonobstant cet opprobre pour l'oisiveté, le pouvoir impérial trouve utile de divertir la population en lui fournissant de nombreux loisirs : les théâtres, les cirques, les bains prennent une part croissante dans la vie des Romains et leur évitent de trop songer aux libertés confisquées. Outre ce pur divertissement, un loisir cultivé est rendu accessible au plus grand nombre avec le développement de nombreuses bibliothèques. Mais l'*otium studiosum* – le loisir studieux, le plus proche de la *skhôlè* – demeure plutôt l'apanage des classes cultivées.

La vogue des grands philosophes grecs suscite cependant un puissant attrait chez les intellectuels romains. Cela tient notamment au contexte politique : à Rome, comme auparavant en Grèce, les périodes marquées par l'affaiblissement des libertés politiques conduisent les citoyens à se concentrer sur la liberté intérieure, jugée seule susceptible d'échapper à toute aliénation. La *skhôlè* et l'*otium studiosum* ne manquent alors pas d'apparaître comme un moyen de résistance, une imprenable « citadelle intérieure ». À Rome, les deux grands propagateurs romains du goût pour le loisir studieux, Cicéron et Sénèque, théorisent ainsi sa nécessité alors que l'un et l'autre sont écartés des affaires publiques. Dans les contraintes de leur retraite imposée, ils établissent les bases d'une redécouverte de l'ancienne *skhôlè* et de sa puissance existentielle. L'exemple des empereurs philosophes, Hadrien et Marc Aurèle, achève de confirmer la résonance politique d'un *otium studiosum* qui fait du ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Et aujourd'hui ?

S'occuper de soi, un enjeu politique

Doit-on limiter la portée du « loisir studieux » au motif qu'il serait issu d'une société reposant sur l'esclavage ? Pour Michel Foucault, la vertu politique, du souci de soi est incontestable. *« C'est peut-être une tâche urgente, fondamentale, politiquement indispensable, que de constituer une éthique du soi, s'il est vrai après tout qu'il n'y a pas d'autre point, premier et ultime, de résistance au pouvoir politique que dans le rapport de soi à soi. »* Mais qu'en est-il dans les sociétés contemporaines, dominées par l'impératif de productivité ? Dans les jeunes générations, certains veulent se réapproprier le temps long en refusant des emplois chronophages. Des profils hautement diplômés choisissent des voies frugales et denses, où le temps pour soi est beaucoup moins compté. Dernièrement, la pandémie a également accru le désir de jouir d'espaces francs de tout négoce, de moments authentiques où il soit possible de penser sans escompter. Une envie égoïste de prendre du temps pour soi ne suffit pas à expliquer cette évolution. La nécessité de réfléchir aux incohérences de la société s'impose peu à peu aux plus indifférents. L'essor de catastrophes environnementales, climatiques et aujourd'hui sanitaires est de plus en plus expliqué par le règne exclusif des intérêts. Dans ce contexte, la redécouverte de l'*otium* studieux et de sa fécondité peut faire figure de manifeste. Comme l'affirme à nouveau M. Foucault, *« si je me suis intéressé à l'Antiquité, c'est que, pour toute une série de raisons, l'idée d'une morale comme obéissance à un code de règles est en train, maintenant, de disparaître, a déjà disparu. Et à cette absence de morale répond, doit répondre une recherche qui est celle d'une esthétique de l'existence. »* Une « esthétique », c'est-à-dire la faculté de faire de sa vie une œuvre, autrement dit, une source de sens pour soi-même et pour autrui. L'État de droit pourrait ainsi ménager à chacun un accès à l'*otium*, c'est-à-dire, au fond, à la possibilité d'exprimer ce que peut être une vie humainement vécue. ■ J.-M.P.

Johner Images/Getty

▶ gouvernement de soi orienté vers la sagesse, la condition du gouvernement d'autrui fondé sur la justice.

Dévalorisé… jusqu'à nouvel ordre

Cette conception du loisir studieux sera par la suite mise à mal par les religions monothéistes et, en particulier, le christianisme. Outre la part rituelle et la sacralité caractérisant toutes les religions, l'Église s'approprie les attributs de la philosophie en se présentant comme un mode de vie. Parant son *logos* d'une qualité divine, elle substitue à la quête de sagesse un ensemble de certitudes dogmatiques réglant bientôt tous les aspects de l'existence des croyants. Rétrogradée au rang de « servante » de la théologie, la philosophie se voit réduite à un catalogue de notions disponibles pour la pensée religieuse. L'individu doit ainsi renoncer à se constituer en protagoniste de la quête morale. Il lui faut adhérer en bloc à un discours que l'effroi d'une vie *post mortem* calamiteuse rend plus convaincant que le libre examen socratique. Dès lors, fût-il studieux ou non, le loisir se voit dévalorisé comme un temps perdu pour la foi ou le travail.

Ainsi s'achève abruptement le moment gréco-romain durant lequel la pensée spéculative a été considérée comme la source principale de la sagesse et du sens. La *skhôlè* offrait à chaque individu libre le loisir nécessaire pour accomplir une vocation considérée comme essentielle de la condition humaine. Depuis, le goût de l'*otium* studieux ne s'est jamais perdu et il fait retour régulièrement dans la longue histoire de la liberté humaine. Redécouvert par la Renaissance, valorisé par les Lumières, il demeure le nom de code intemporel de l'émancipation. Toutefois, sa fécondité est aujourd'hui entravée par le marché et la façon dont ses critères de rentabilité, d'utilité matérielle, de rapidité, occupent le paysage mental de notre société. L'autre nom du marché, le négoce, vient littéralement nous rappeler son hostilité à tout *otium* et combien, loin du désintéressement, il doit métamorphoser le loisir en « temps de cerveau disponible ». ■

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Musée des Beaux-Arts de Lyon/Incamerastock/Alamy

Eugène Delacroix (1798-1863), **Les Derniers Mots de l'empereur Marc Aurèle,** ***huile sur toile (1844).***

Comment s'engager dans la vie de la cité ?

De 161 à 180, le stoïcien Marc Aurèle a régné sur un très vaste empire, imposant en Occident le modèle du « philosophe empereur ». Mais la philosophie et l'action politique font-elles si bon ménage ?

Véronique Boudon-Millon

Directrice de recherche au CNRS, spécialiste de l'Antiquité et de la médecine grecque, elle a notamment publié *Marc Aurèle* (Puf, 2020)

En 161, quand Marc Aurèle parvient à la tête de l'Empire romain, après son adoption par Antonin le Pieux, il a 40 ans. Il a donc eu tout le temps de se préparer à l'exercice d'un pouvoir qu'il partage au début avec Lucius Vérus, plus doué pour l'action que pour la spéculation philosophique. L'attelage ainsi formé était censé réaliser l'équilibre parfait entre un empereur à la réputation d'intellectuel et son coempereur. Et de fait, tandis que Marc Aurèle resté à Rome s'emploie à administrer l'Empire, L. Vérus se charge de mener en Orient les guerres nécessaires à la sécurité de ses frontières. La mort prématurée de L. Vérus en 169 brise ce bel équilibre ; elle contraint Marc Aurèle, désormais seul à la tête de l'Empire, à agir sur tous les fronts. Et il n'aura pas trop de toute sa philosophie pour relever ce nouveau défi.

Si Marc Aurèle n'est pas né philosophe, il témoigne très tôt d'un fort attachement à la philosophie. Un de ses maîtres, Rusticus, eut en particulier sur lui une influence déterminante en le détachant de la rhétorique qu'un autre de ses professeurs, l'orateur Fronton, avait commencé de lui enseigner. Et même si Marc Aurèle reste profondément attaché à Fronton, avec qui, une fois devenu empereur, il continue d'échanger une abondante correspondance, lui confiant ses doutes et ses interrogations, très vite, c'est l'amour de la philosophie qui l'emporte.

Le jeune homme, tout entier à sa nouvelle passion, décide même de dormir à même le sol enroulé d'un simple manteau ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Quatre façons d'être philosophe en politique

Entre politiques et philosophes, les idées virent souvent à l'amour passion : les intellectuels veulent faire bouger les choses, mais déplorent les compromissions ; les élus louent leurs analyses, tout en les accusant de ne pas assez se mouiller les mains… Certaines personnalités cultivent cependant une double casquette, correspondant à trois grandes figures dans la littérature philosophique :

▪ **Le « philosophe roi »**, imaginé par Platon dans *La République*. L'une de ses principales caractéristiques est qu'il ne veut pas le pouvoir mais se retrouve contraint de l'exercer ; son désintéressement et son amour de la sagesse le conduiraient à faire bon usage de son statut de gouvernant. Ce portrait peut faire écho à celui de Montaigne : entre 1581 et 1585, ce philosophe est élu par deux fois maire de Bordeaux contre sa volonté. Dans ses *Essais*, il rapporte avertir les jurats (qui l'ont désigné unanimement) de « *ses piètres qualités politiques* », se décrivant comme « sans ambition, sans mémoire, sans vigilance, sans vigueur ». « *Le maire et Montaigne ont toujours été deux, d'une séparation bien claire* », conclut-il.

▪ **Le conseiller du *Prince*,** incarnée par Machiavel dans l'essai éponyme. C'est l'intellectuel de l'ombre, celui qu'on associerait aujourd'hui aux cabinets noirs et des notes de synthèse. Soucieux d'efficacité et de réalisme, plus que de morale, il suggère des voies à suivre par-delà le bien et le mal. L'essentiel à ses yeux est de conserver le pouvoir pour l'exercer, plutôt que de le perdre en restant fidèle à un idéal.

▪ **Le révolutionnaire,** résumé par Karl Marx dans sa onzième « Thèse sur Feuerbach » (1845) : « *Les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde, ce qui importe, c'est de le transformer* ». Marx disait deux choses : il reprochait aux universitaires de se restreindre à une vision abstraite de l'humanité, au lieu d'examiner concrètement les conditions d'existences des individus – ce que fera plus tard la sociologie notamment ; d'autre part il encourageait un passage à l'action politique. De fait, des personnalités historiques ont été philosophes avant de faire de la politique, comme Jean Jaurès ou Alexis de Tocqueville.

▪ **Aujourd'hui encore,** les échanges se poursuivent entre philosophes et politiques. On peut évoquer Luc Ferry, spécialiste de Kant, ou Vincent Peillon, ayant abondamment travaillé sur Merleau-Ponty, tous deux devenus ministres de l'Éducation sous différents gouvernements. Le président Emmanuel Macron se réclame régulièrement de Paul Ricœur, tandis que le *leader* de la France insoumise, Jean-Luc Mélenchon, consulte abondamment des philosophes comme Chantal Mouffe, et que François-Xavier Bellamy défend un rationalisme conservateur. ■

Fabien Trécourt

pour mieux adopter le genre de vie des philosophes. Sa mère, aussi cultivée qu'aimante, doit intervenir pour modérer ces excès, sans pour autant cesser d'encourager les progrès de son fils qui passe désormais presque tout son temps à étudier les grands philosophes : Platon, Aristote, et surtout Épictète, un ancien esclave décrit par ses disciples comme insensible à la douleur et qui prônait le contrôle des passions et la maîtrise de soi.

Pour Platon déjà, dans *La République*, il ne peut y avoir de bonheur pour la cité qu'à la condition que le philosophe devienne roi ou le roi philosophe. À l'époque romaine, au sein d'un empire désormais mondialisé, la complexité et l'importance des affaires ont fini de convaincre les esprits qu'on ne s'improvise pas politique et que l'exercice du pouvoir requiert une forme de connaissance universelle et au-delà du bien absolu. Certains commencent cependant à douter : est-ce bien raisonnable qu'un futur empereur connaisse tant de philosophie ? Et est-ce bien la meilleure éducation pour le futur maître du monde ? Doutes d'autant plus légitimes que le stoïcisme embrassé par Marc Aurèle prône avant tout la perfection humaine, sans s'embarrasser du politique qui, pour le sage stoïcien, importe peu. L'existence se divise en effet entre ce qui dépend de nous, notre perfection individuelle, et ce qui ne dépend pas de nous, notre condition quelle qu'elle soit, y compris servile, et il est donc inutile de lutter contre un ordre dont il convient au contraire de s'accommoder. Ce détachement et en même temps cet acquiescement à l'ordre des choses ne risquaient-ils pas d'être dangereux pratiqués par un empereur philosophe ?

L'exercice du pouvoir

Devenu empereur, Marc Aurèle mène une vie austère faite de repas frugaux. Travailleur acharné, il passe ses journées à réformer l'Empire et une partie de ses nuits à lire, étudier et surtout à rédiger en grec ses pensées pour lui-même. Soucieux des droits des plus humbles, femmes et esclaves, il accomplit une importante œuvre de législateur. Il rend lui-même la justice dans les procès en appel, travaille longuement ses dossiers, s'efforce de prononcer des peines justes mais aussi clémentes. Il organise l'état civil, modifie le régime des tutelles pour éviter aux mineurs d'être dépouillés de leur héritage par des tuteurs indélicats et améliore la condition des esclaves en facilitant leur affranchissement. Garant de la moralité, il ordonne la fermeture des bains mixtes pour mettre un frein à la corruption des mœurs.

Malgré ses nombreuses obligations, il n'oublie jamais de veiller sur sa famille, de prendre des nouvelles de ses anciens maîtres et de reconnaître sa dette envers eux. Cependant, cet empereur qui ne goûte ni les fêtes ni les jeux du cirque, qui détourne les yeux au premier sang versé

Ce document est la propriété exclusive de GRA.

et qui fait placer des matelas sous le fil des funambules est parfois accusé de faire preuve d'une faiblesse coupable, y compris au sein de sa propre famille, où ses adversaires lui reprochent de fermer les yeux sur les adultères supposés de son épouse, Faustine, qui lui donnera pourtant treize enfants : sept garçons et six filles.

Le tournant de la guerre

La disparition de L. Vérus, en contraignant Marc Aurèle à endosser le rôle de chef de guerre va radicalement changer la donne. Face aux troupes barbares qui menacent les frontières, Marc Aurèle est désormais contraint de passer la majeure partie de son temps sur les rives du Danube où il vit sous la tente et partage la dure vie de ses soldats.

Alors que les difficultés s'accumulent et qu'une terrible épidémie ravage l'Empire, en bon stoïcien, Marc Aurèle aborde les épreuves avec une grande fermeté d'âme, sans se rebeller contre un ordre des choses qu'il ne lui appartient pas de changer. Parfois cependant, devant l'amoncellement des morts, ses certitudes vacillent et le philosophe cultivé voit sa raison ébranlée par les promesses de tel ou tel mage, devin ou charlatan. Tel cet Alexandre d'Abonotique qui avait promis la victoire si l'empereur faisait jeter des lions dans le Danube en offrande au dieu du fleuve : reçues à coups de triques par l'armée ennemie massée sur la rive opposée, les pauvres bêtes furent massacrées et l'armée romaine lourdement battue.

Dans ce climat délétère où les difficultés économiques succèdent aux catastrophes naturelles et sanitaires, les premiers chrétiens deviennent de faciles boucs émissaires. Marc Aurèle ne peut tolérer plus longtemps ces adeptes d'une nouvelle religion qui refusent d'adorer d'autres dieux que le leur et en particulier de rendre un culte à l'empereur : le martyre de Blandine à Lyon en 177 marquera d'une tache indélébile le règne d'un empereur pourtant réputé tolérant.

Un fardeau

Avec l'accession de Marc Aurèle à l'Empire, Ernest Renan pensait que *« l'idéal de Platon était réalisé »* : celui d'un « philosophe roi », dont la posture philosophique permet un usage raisonnable et désintéressé du pouvoir. Mais en réalité, pour Marc Aurèle, l'exercice du pouvoir fut davantage un fardeau que l'occasion de mettre en application ses principes philosophiques ! L'aveuglement dont il fit preuve en désignant comme successeur son propre fils, le bien mal nommé Commode, dont le règne fut marqué par une succession de déportations et de persécutions, n'en est qu'un exemple. Le philosophe ne revêt donc pas si facilement le costume de gouvernant. Et si l'histoire des relations entre philosophie et politique, dès l'Antiquité, apparaît le plus souvent comme une suite de rendez-vous manqués, c'est sans doute parce que la cité idéale n'est pas de ce monde. ■

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Qu'est-ce qu'un véritable ami ?

Beaucoup de philosophes de l'Antiquité défendent une conception étonnamment utilitaire de l'amitié, tout en faisant de celle-ci une voie d'accès à la sagesse.

Benjamin Durteste
Doctorant en philosophie à L'Institut catholique de Paris, il prépare une thèse sur l'acceptation du réel chez Hegel et Nietzsche.

Nous cherchons à avoir des amis parce que ces derniers nous sont utiles, peuvent nous aider ou nous soutenir. Cette conception utilitaire de l'amitié, si elle paraît étonnante aujourd'hui, est défendue par beaucoup de philosophes dans l'Antiquité. C'est par exemple ce qu'affirme explicitement Épicure dans ses *Sentences vaticanes* : savoir que l'on peut compter sur quelqu'un serait avant tout une forme de garantie de stabilité et de sécurité ; elle serait ainsi un ingrédient essentiel pour atteindre « l'ataraxie », « l'absence de troubles de l'âme » ou plus généralement le bonheur recherché par les philosophes épicuriens. De même, Socrate dans le *Lysis* de Platon, voit à la racine de toute amitié le constat d'une insuffisance personnelle : comme nous ne pouvons pas être bons dans tous les domaines – qu'il s'agisse du bricolage, de la cuisine ou même de la sagesse… –, nous ressentirions le besoin de nous entourer de ceux dont on peut tirer un savoir. À sa suite, Aristote considère que deux des motifs principaux d'une amitié sont la quête de plaisir et l'intérêt, tout en précisant que pour pouvoir parler d'amitié, il faut que ces avantages soient réciproques.

Relation vertueuse

Cependant, même si l'amitié est envisagée comme une relation intéressée à l'origine, beaucoup considèrent aussi qu'elle ne s'y réduit pas. Dans la neuvième de ses *Lettres à Lucilius*, le philosophe stoïcien Sénèque démontre par exemple qu'une telle relation ne pourrait pas perdurer bien longtemps : si la seule quête du profit motive notre ami, alors il nous délaissera dès qu'il verra ailleurs l'occasion d'un autre gain potentiel. Dans le même esprit, Aristote estime qu'une amitié véritable et authentique finit par s'accompagner de « vertu ». Or cette notion est incompatible avec une relation qui serait de pur intérêt : être vertueux, pour Aristote, c'est notamment apprendre à apprécier une chose pour elle-même et non pour le profit ou l'avantage que l'on pourrait en tirer. La dimension utilitaire à l'origine de l'amitié finirait donc par disparaître au profit d'une telle relation vertueuse, deux véritables amis voulant le bien de l'autre plus que leur intérêt propre.

Épicure, pour qui l'amitié prend sa source auprès de l'utilité et vise le bonheur, concède à son tour qu'elle finit par épouser les contours de la vertu : notre bonheur implique celui de notre ami, afin qu'il le reste, et c'est pourquoi, lorsqu'il a de la peine, nous devons prendre soin de lui et non nous lamenter sur son sort, afin de lui permettre de retrouver la sérénité. De même chez Platon, si un ami représentait initialement l'occasion pour quelqu'un d'acquérir petit à petit de nouvelles connaissances, le savoir ultime que recherche le philosophe reste celui des idées (du bien, de la justice, etc.). Or cette enquête intellectuelle implique en définitive une pratique vertueuse : chez Platon, c'est le dialogue qu'entretiennent deux amis, progressant le long de la hiérarchie du savoir, finissant par les conduire à vouloir l'idée du bien et donc à l'exercer.

Sage et sans ami

Néanmoins, les Anciens adoptent pour eux-mêmes une attitude ambivalente à l'égard de l'amitié. D'un côté, les différentes écoles philosophiques, et notamment celles qui furent fondées aux alentours du 3e siècle avant notre ère, comme l'épicurisme et le stoïcisme, valorisaient un idéal de sagesse comprenant l'indépendance et l'autonomie pour caractéristiques principales. Concrètement, le sage ne ferait dépendre son bonheur que de lui-même. Mais dès lors, a-t-il encore besoin d'amis ? Dans le *Lysis* de Platon, Socrate affirmait déjà que le sage ne saurait en avoir : l'amitié se fondant à l'origine sur le désir d'un savoir que l'on ne possède pas, celui qui dispose du savoir le plus désirable (la sagesse) et qui ne dépend de personne, n'en aurait donc pas besoin. De même, deux sages ne pourraient pas être amis puisque, ne manquant de rien, ils n'auraient rien à s'apporter.

D'un autre côté, beaucoup de philosophes soulignent en même temps le caractère indispensable de l'amitié pour les êtres humains. Comment expliquer

Museum of Fine Arts/Wikicommons

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Winslow Homer (1836-1910), Garçons dans un pâturage *(1874).*

cette ambivalence ? Toujours chez Platon par exemple, cela tient tout simplement au fait que nous ne sommes pas des sages. Même le philosophe, « l'ami de la sagesse », celui qui tend vers elle ou s'y efforce plus que tout autre, est incomplet de ce point de vue. La compagnie d'un ami lui reste donc nécessaire, afin qu'ils puissent tous deux cheminer ensemble vers le bien, l'objet suprême du désir pour Platon. Pour Aristote également, le sage est, de tous les êtres, celui qui se rapproche le plus du divin, lequel est autosuffisant. Mais n'étant pas un sage – Aristote insiste sur la dimension de finitude attachée à l'homme –, le philosophe reste dès lors soumis à ce besoin proprement humain que constituent les relations sociales, et donc à l'amitié.

Penchant naturel

Dans un autre registre, Sénèque admet pour sa part, dans ses *Lettres à Lucilius*, que le sage pourrait prétendre au titre d'ami véritable. En effet, si une amitié authentique est désintéressée, seul le sage, qui ne manque de rien et ne désire donc rien, pourrait donc l'exercer pleinement. Mais dans ce cas, pourquoi chercherait-il à se faire des amis ? Non pas pour être heureux, estime Sénèque ; il n'a besoin que de lui-même pour cela. Mais simplement pour vivre, à la manière dont, nous dit Sénèque, on a besoin de ses yeux pour mener sa vie quotidienne. Or nos yeux ne sont que des outils et le sage, qui trouve le bonheur dans sa seule sérénité intérieure, ne se dira pas malheureux parce qu'il a perdu ses outils. De même, le sage mène sa vie en compagnie de ses amis, mais il ne fait pas reposer son bonheur sur eux. Ce qui le pousse vers les autres, ce n'est donc pas l'intérêt (il n'en a pas besoin), mais un instinct naturel. Sénèque rejoint ainsi Aristote pour affirmer la sociabilité intrinsèque de l'homme. Qu'il ait ou non atteint la sagesse, l'homme semble ainsi naturellement porté vers l'amitié. ■

Et aujourd'hui ?

Ce que le covid fait à l'amitié

La crise sanitaire et les mesures de confinement ont confirmé l'importance des liens sociaux et amicaux informels, Les rendez-vous en « visio » et les échanges de messages ne remplacent pas le fait de se retrouver pour discuter de tout et de rien, de se donner rendez-vous sans savoir ce que l'on fera, etc. D'après une vaste enquête sur « La vie en confinement » (Vico), menée en avril et mai 2020 par douze chercheuses et chercheurs de plusieurs laboratoires du CNRS, les amitiés qui ont le mieux résisté à la crise sont les plus anciennes, mais aussi celles qui sont parvenues à entretenir cette dimension informelle. Plus généralement, la crise du covid semble confirmer deux des principales intuitions des anciens : les amitiés sont utiles et nécessaires, dans la mesure par exemple où leur absence accroît notre vulnérabilité et notamment le risque de troubles psychosociaux. En même temps, cultiver des liens de façon trop pragmatique – par intérêt, mais aussi par le biais de réseaux sociaux et de messageries, pouvant rendre les échanges plus rigides et formels… – ne serait pas non plus satisfaisant. Les humains auraient fondamentalement besoin de liens souples et néanmoins solides, qu'ils cultivent à travers leurs amitiés. ■

Fabien Trécourt

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Gustav Klimt (1862-1918), La Vie et la Mort *(1910).*

Musée Leopold, Vienne/Wikicommons

Comment affronter la mort ?

La mettre à distance, l'oublier ou au contraire la regarder en face… Petit panorama des attitudes prônées face à l'inéluctable.

Maël Goarzin

Spécialiste du mode de vie néo-platonicien et du stoïcisme, il a participé à *La philosophie, un art de vivre* (ss. la direction de J.-F. Buisson, ed. Cabecita, 2021).

La peur de la mort est aussi ancienne que l'humanité. Dès l'Antiquité, les philosophes ont forgé différents arguments pour y faire face. Socrate et Platon ont postulé l'immortalité de l'âme, tandis qu'Épicure ou Sénèque ont insisté sur l'irrationalité de cette peur par exemple. Paradoxalement, l'exercice philosophique qui consiste à visualiser le caractère éphémère de la vie humaine et l'inéluctabilité de la mort les conduit ainsi à l'affronter sereinement, mais aussi à mieux vivre l'instant présent. Plus précisément, la conscience de la finitude humaine incite à choisir avec soin ses occupations : *« Ne sais-tu pas que maladie et mort doivent nous saisir au milieu de quelque occupation ? Elles saisissent le laboureur dans son labour, le matelot dans sa navigation. Et toi, dans quelle occupation veux-tu être saisi ? »* (Épictète, *Entretiens*, III, 5, 5-6). Accepter l'inévitable pour mieux vivre le moment présent : telle est la leçon principale de la philosophie antique.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

• Espérer avec Socrate

Le récit par Platon des dernières heures de Socrate, condamné par les Athéniens à boire la ciguë, décrit l'attitude exemplaire du philosophe face à la mort. Si l'âme est immortelle, et si ce qui nous définit par-dessus tout est notre âme et non notre corps, comme le soutient Socrate, pourquoi craindre la mort ? Définie comme la séparation de l'âme et du corps, la mort réalise ce que le philosophe s'efforce de faire de son vivant : détacher l'âme des peines et des plaisirs sensibles pour atteindre l'indépendance de la pensée et rendre possible la connaissance de ce qui est. *« Si tout cela est vrai, il y a grand espoir, pour qui est arrivé là où je me rends maintenant, d'acquérir en suffisance, et là-bas plus que partout ailleurs, ce qui a été pour nous le but d'un si grand effort tout au long de notre vie passée. Aussi ce voyage, celui qui à présent m'est prescrit, s'accompagne-t-il d'une noble espérance »* (*Phédon*, 67b). Le mode de vie socratique consiste en effet à séparer l'âme du corps par l'exercice de la pensée, préparation quotidienne à la mort physique et au détachement de l'âme de son enveloppe corporelle. À travers cet exercice, la philosophie socratique apparaît ainsi comme une véritable préparation à la mort. C'est dans cette perspective que l'on peut comprendre la tranquillité et même la joie de Socrate au moment de mourir, attitude qui contraste avec la tristesse et les lamentations de ses compagnons, qui l'exhortent à s'évader de prison.

• Se raisonner avec Épicure

Socrate fait donc appel à la métaphysique en insistant sur l'immortalité de l'âme. Cette attitude le préserve. Elle l'aide à atteindre de son vivant l'ataraxie, cette absence de trouble qui permet de garder une attitude sereine face à la vie. Épicure, quant à lui, veut convaincre que la crainte de la mort est irrationnelle. En effet, la connaissance de la nature de l'âme et du corps, d'une part, et la description physique du processus de décomposition, d'autre part, permettent de se libérer de la peur de mourir : si l'âme et le corps, tous deux composés d'atomes, se désagrègent au moment de la mort, faisant ainsi disparaître toute sensibilité, *« la mort n'a aucun rapport avec nous ; car ce qui est dissous est insensible, et ce qui est insensible n'a aucun rapport avec nous »* (*Maximes capitales*, II). Plus encore, si tout bien et tout mal résident dans la sensation et que la mort est privation de sensation, alors la mort n'est ni un bien ni un mal, et n'est donc pas à craindre : *« La mort n'est donc rien pour nous ; tant que nous sommes là nous-mêmes, la mort n'y est pas, et, quand la mort est là, nous n'y sommes plus »* (*Lettre à Ménécée*, 125). La connaissance de la nature humaine permet ainsi au philosophe d'échapper aux troubles de l'âme et *« jouir du caractère mortel de la vie, puisqu'elle ne lui impose pas un temps inaccessible, mais au contraire retire le désir de l'immortalité »* (*Lettre à Ménécée*, 124).

• S'exercer avec Sénèque

L'attitude de Sénèque est assez proche de celle d'Épicure. Selon le stoïcien, il ne faut pas nier la mort, mais en apprivoiser l'idée, car elle nous guette tous dès lors que nous sommes vivants. Dans cette perspective, il est possible de muscler son âme par la pratique philosophique, comme on muscle son corps par l'exercice physique. La mort de Sénèque montre ainsi une nouvelle fois l'attitude exemplaire du philosophe au moment de mourir. Condamné par Néron, dont il a été le précepteur, le stoïcien accepte l'ordre de l'empereur et s'ouvre les veines. Fidèle aux préceptes qu'il a enseignés au cours de sa vie, il accepte la mort et se concentre sur l'essentiel, à savoir son attitude face à la mort : *« Quel que soit l'instant où tu finis, si tu finis comme il convient, elle est complète »* (*Lettres à Lucilius*, 77, 4). Le récit de sa mort, rapporté par l'historien Tacite, confirme en effet l'équanimité de Sénèque face aux douleurs et son courage face à la mort (*Annales*, XV, 63-64) : *« C'est n'avoir nul sens de l'égalité que de se plaindre d'un accident qui frappe l'un maintenant mais est réservé à tous »* (*Lettres à Lucilius*, 99, 6). Et cette leçon vaut pour la mort d'un autre comme pour sa propre mort. En effet, *« se plaindre qu'un homme soit mort, c'est se plaindre qu'il ait été un homme »* (*Lettres à Lucilius*, 99, 8). Sénèque invite ainsi Lucilius à accepter la mort comme un événement nécessaire : *« Refuser de mourir, c'est ne pas avoir accepté de vivre. Nous avons reçu la vie à charge de mourir ; la mort est le terme où l'on va. En avoir peur est donc une folie »* (*Lettres à Lucilius*, 30, 10).

• Se détacher avec Épictète

Afin de vivre sereinement avec la conscience de sa propre mortalité et celle de son entourage, le philosophe stoïcien Épictète fait appel, quant à lui, à la célèbre distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous (*Manuel*, 1, 1). Selon lui, dépendent de nous nos jugements, nos désirs et aversions, et notre impulsion à agir ou à ne pas agir. Par opposition, ne dépendent pas de nous la santé physique, la richesse et la réputation, c'est-à-dire tout ce qui est extérieur à l'âme. Ce qui importe vraiment, pour Épictète, ce sont donc notre attitude face aux événements que le destin nous impose, nos jugements sur les choses extérieures et notre impulsion à agir en fonction de nos devoirs. Tout le reste est, d'un point de vue moral, indifférent. La maladie et la mort, dans ce cadre, font partie des événements extérieurs qui ne dépendent pas de nous et qu'il convient d'accepter, par un exercice de détachement des choses indifférentes : *« Si tu veux que tes enfants et ta femme et tes amis restent en vie, tu es un sot ; car tu veux que ce qui ne dépend pas de toi dépende de toi et que les choses qui te sont étrangères soient tiennes »* (*Manuel*, 14, 1). Le philosophe stoïcien accepte ainsi la mort (celle des autres, mais aussi la sienne) comme un événement inéluctable dont on ne peut choisir ni le jour ni l'heure : *« Souviens-toi que tu es un acteur qui joue un rôle dans une pièce qui est telle que la veut le poète dramatique. Un rôle bref, s'il veut que ton rôle soit bref, long, s'il veut qu'il soit long »* (*Manuel*, 17). La métaphore théâtrale distingue d'une part le ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

rôle que nous jouons au cours de notre vie, celui d'un être mortel, et d'autre part notre manière d'incarner ce rôle. Or, c'est bien la manière de jouer le rôle que le destin nous a attribué qui dépend de nous, et non le lieu de notre mort, que nous ne choisissons pas.

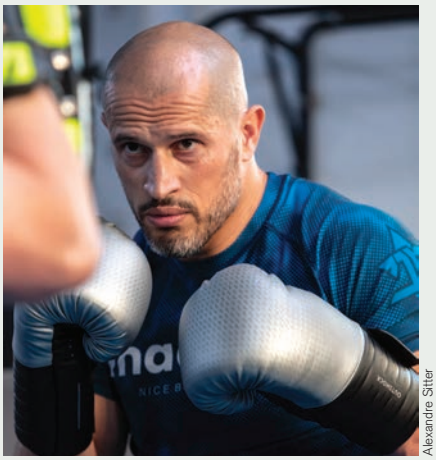
• Méditer avec Marc Aurèle

Comme Épicure avant lui, Marc Aurèle fait appel à la définition physique de la mort pour se défaire des craintes qu'elle suscite. Pour les stoïciens, en effet, la mort n'est pas un mal et la peur qu'elle provoque n'a donc pas lieu d'être. Ainsi, la mort *«n'est rien que la dissolution des éléments dont tout être vivant se compose ; mais s'il n'y a rien de redoutable pour les éléments à se transformer continuellement, pourquoi craindrait-on le changement et la dissolution totale ? Car c'est conforme à la nature ; or nul mal n'est conforme à la nature»* (*Pensées*, II, 17). Comme les stoïciens ne cessent de le rappeler, ce ne sont pas les faits qui nous troublent, mais notre opinion les concernant (*Pensées*, VII, 14 ; Épictète, *Manuel*, 5). Afin d'éradiquer le trouble suscité par notre opinion sur la mort, ces philosophes proposent donc de changer nos représentations en envisageant la mort comme un événement naturel qu'il convient d'accepter : *«Et mourir, qu'est-ce ? Si l'on voit la chose toute seule, si, par l'abstraction de la pensée, on en sépare tout ce qu'on imagine en elle, on ne verra dans la mort rien de plus qu'un effet de la nature»* (*Pensées*, II, 12). La définition physique de la mort, que l'empereur romain côtoie quotidiennement sur les champs de bataille et dans sa vie privée (seuls cinq de ses treize enfants ont atteint l'âge adulte) lui permet ainsi de l'accepter comme un événement naturel, dont la négation entraîne nécessairement le trouble. Ses méditations répétées sur la mort le conduisent à l'assentiment au destin, c'est-à-dire à l'acceptation de l'ordre rationnel de l'univers dans lequel toute vie humaine prend place. ■

Et aujourd'hui ?

Sur le ring avec Épicure

Gregory Bouchelaghem (GregMMA sur YouTube) est un ancien champion d'arts martiaux mixtes (MMA), sport de combat mélangeant toutes les formes de boxe, de lutte, et autorisant même de frapper un adversaire au sol. Mais cette armoire à glace est aussi un passionné de philosophie. Vers l'âge de 28 ans, une rupture amoureuse le pousse à écouter une conférence d'André Comte-Sponville sur ce thème. Cette discipline qu'il croyait *«élitiste et pompeuse»* l'aide à mettre des mots sur ce qu'il ressent et de l'ordre dans ses idées. G. Bouchelaghem consulte d'autres conférences, des ouvrages de vulgarisation, comme ceux de Michel Onfray. Il se découvre une passion pour les Anciens et notamment les thèses de Pierre Hadot. L'idée que la philosophie soit un art de vivre, plus qu'un ensemble de théories, fait même écho à sa pratique sportive. *«Dans les arts martiaux, on adore débattre de l'efficacité d'une technique. Mais ça n'a pas de sens si vous n'essayez jamais en combat réel.»* De même que les Anciens entendaient mettre toute sagesse en pratique, G. Bouchelaghem participe à des compétitions pour mettre sa conception du combat à l'épreuve, mettant en péril son intégrité physique… même sa vie d'une certaine manière. *«À très haut niveau,* assure-t-il, *on monte sur le ring avec l'intention de tuer face à quelqu'un qui n'en pense pas moins. On frappe pour détruire.»* C'est bien évidemment un état d'esprit et non un réel «projet de meurtre», les compétitions étant par ailleurs très encadrées. Mais cette violence fait partie du jeu. Pour G. Bouchelaghem, la peur de la mort précédait ainsi presque chaque combat professionnel. Mais elle disparaissait aussi dès les premiers échanges de coups. *«Au cœur de l'action, seul l'instant présent existe. Il n'y a plus d'appréhension, plus de regrets. On se sent profondément vivant parce qu'on est à côté de la mort, on n'y pense même plus !»* Cette expérience donne à ses yeux raison au philosophe Épicure : nul n'étant contemporain de sa propre mort, elle n'est rien pour ceux qui vivent dans le réel, ici et maintenant. Autrement dit, non seulement la mort n'est pas à craindre, mais elle ne peut pas l'être lorsqu'on a appris à se sentir profondément vivant et connecté à la réalité. *«Ce sont des moments très contemplatifs, mais aussi fantastiques : c'est retrouver l'état dans lequel on a été depuis toujours sans le savoir.»* ■



Alexandre Sitter

Grégory Bouchelaghem, champion de MMA et passionné de philosophie.

Fabien Trécourt

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Buyenlarge/Getty

L'art de la consolation

Sénèque, Cicéron, Boèce étaient des maîtres de consolation, un genre littéraire à part entière. Notre époque endeuillée les redécouvre.

HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

Un enfant pleure dans la rue. Il a perdu sa peluche et semble inconsolable. Sa mère cherche à capter son attention. Elle s'agenouille devant lui, lui prend les mains, raconte l'histoire d'un doudou parti en voyage. Une aventure propre à faire rêver et rire entre les larmes. Elle lui montre un autre jouet, une moto garée par là, qui retiendra peut-être l'intérêt de l'enfant, le détournant de son chagrin. Peut-être feindra-t-elle de chercher le disparu, l'appelant à voix haute, jouant de sa disparition. Elle séchera les yeux de son fils pour lui permettre de voir plus loin, ou entreprendra une activité avec lui pour le remettre dans l'élan de la vie. Qu'est-ce donc que cette pratique, à la fois si délicate et si puissante, de la consolation ? Comment trouver les bons mots, les bons gestes face à celle ou celui que le malheur vient frapper ?

La philosophie a longtemps porté haut son expertise sur cette question. De Platon à Augustin, en passant par Sénèque, Cicéron ou encore Boèce, ces penseurs considéraient que la connaissance avait le pouvoir sinon de rendre heureux, du moins d'apporter un peu de baume face aux âpretés de l'existence. Se référant à ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

un ordre métaphysique jugé plus stable que le monde des vivants, des textes entiers se sont donné pour rôle d'apaiser les humains, le plus célèbre étant sans doute *La Consolation* de Boèce, où la déesse Philosophia vient parler à un homme injustement condamné à mort.

Rationalisme ou insensibilité ?

Or ce savoir s'est progressivement perdu. À partir de Descartes, la philosophie, s'imprégnant du modèle des sciences, a troqué son souci de consolation contre l'exigence de connaissance lucide et rationnelle. *« Ni rire, ni pleurer, ni haïr,* prétendait Spinoza*, seulement connaître. »* Nous sommes encore dans ce paradigme, estime le philosophe Michael Fœssel, qui considère qu'il est temps d'amender un peu ce rationalisme moderne (*Le Temps de la consolation*, 2017). Car le malheur rentre mal dans des cases trop rationnelles. Le désir de maîtrise se paie parfois d'une insensibilité aux peines d'autrui. Et la volonté de comprendre se heurte à la déraison des blessés.

Relisant les philosophes antiques, quelques penseurs contemporains *(p. 55)* s'attachent ainsi à redonner une dignité à la consolation, cette notion désormais abandonnée aux religions et à la psychologie. Car le besoin de réconfort mérite qu'on s'y arrête collectivement. Il est consubstantiel à l'humanité ; et il se manifeste à tous les niveaux de la vie sociale. Au quotidien, face aux tristesses ordinaires. Plus exceptionnellement, quand une catastrophe vient nous frapper au cœur de la cité. Il relève de l'intime, lorsque nous sommes confrontés au malheur d'un ami. Mais il nous rappelle aussi nos appartenances sociales et politiques, lorsque nous voyons sombrer nos espérances collectives. Dans tous les cas, c'est la perte, plus que la souffrance, qui génère le besoin de consolation : perte d'un être cher, perte d'un amour, perte de la santé, perte d'un idéal politique… Partout, l'enjeu est le même : quelle place faire au manque quand nous devons continuer à vivre ?

Un droit aux larmes

Partant de l'idée que nous ne savons plus bien faire, M. Fœssel plonge dans les textes de Sénèque, de Boèce, Cicéron ou Augustin pour en extraire une « grammaire de la consolation ». Qu'il s'agisse d'un deuil, d'un chagrin d'amour ou d'un échec professionnel, il montre combien toute perte confronte le sujet à une part d'irrationnel et d'ambivalence. L'endeuillé s'adresse au défunt comme s'il était vivant ; l'éconduit passe par toute la gamme des sentiments. La perte incite à faire des ponts entre des choses que la raison sépare : entre les vivants et les morts, la présence et l'absence, le réel et l'imaginé, l'amour et l'indifférence, l'échec et la réussite, la fureur et la mélancolie… C'est dans ces brèches qu'agit la consolation. Par facilité, le mauvais consolateur a tendance à minimiser la perte (*« ce n'est pas grave »*, *« ce n'est rien »*, *« une de perdue, dix de retrouvées »*). Le bon consolateur, au contraire, commencera par reconnaître à l'autre un droit aux larmes. Son talent est d'aider l'autre à *« voir autrement que selon sa douleur »*. Ce n'est jamais joué d'avance. Un tel geste exige une forme d'humilité, témoin d'émotion partagée, en même temps qu'un brin d'autorité. Du tact.

Le temps y joue son rôle ; le consolateur ne doit venir ni trop tôt ni trop tard. Le rappel du souvenir – du défunt par exemple – est un passage obligé, qui permet de donner une place au manque. La posture du corps, la tonalité de la voix comptent aussi : le consolateur *« parle à quelqu'un »* bien davantage qu'il *« parle de quelque chose »*. Du point de vue rhétorique enfin, la consolation puise abondamment dans les figures de style. Tout est bon pour stimuler l'imaginaire du malheureux. La métaphore y est reine : elle refaçonne l'expérience. Ainsi, Sénèque invite Lucilius à considérer la vieillesse comme le *« soir de la vie »*, Boèce compare la vie à un *« voyage »*. Et à la mère qui pleure son enfant, Sénèque propose une étrange comptabilité : *« Mets-toi à compter ses qualités, non ses années : tu verras qu'il a vécu assez longtemps. »* Reste enfin le geste et le toucher, aux effets si puissants quand les mots viennent à manquer. Une main réconfortante, une épaule où pleurer, une oreille, une présence muette et attentive valent parfois de longs discours.

Douce ivresse

Il n'existe pas de formule toute faite pour une consolation réussie, c'est-à-dire de formule qui vaudrait pour tous. Mais la philosophie antique offre de puissantes ressources à quiconque risque un jour de se trouver dans la position du consolateur. C'est-à-dire nous tous : le soignant, l'ami, la mère, le fils, l'enseignant, le témoin, le passant, le citoyen… Elle n'enjoint pas au bonheur, ni même au sursaut après l'épreuve. Elle dessine plutôt un rôle d'intermédiaire : consoler, c'est à la fois considérer l'absolue singularité du malheureux, tout en la raccordant à la condition humaine. Vincent Delecroix a une jolie formule dans son ouvrage, *Consolation philosophique* (2020) : *« Ta peine n'a rien à voir avec celle des autres, mais en même temps tu es tout homme, et ce que tu souffres, n'importe qui l'endure aussi. »* Notre époque a d'autant plus besoin de ces pratiques d'intermédiation qu'elle est hantée par les figures du déclin et de la perte (des idéaux perdus, des trente glorieuses, de l'État providence, de la santé…). La consolation ne suffit pas à faire une politique, mais elle représente une posture sans équivalent pour relier les humains entre eux et écarter les démons de la haine, du mépris et de la mélancolie réactionnaire.

Ne pas nier nos pertes, mais y ajouter le supplément qui permettra de rouvrir l'avenir : voilà au fond le génie de la consolation. Une image résume bien cette idée : *« consoler son café »* signifie y ajouter de l'alcool. Ce geste, qui servait initialement à masquer l'amertume du café, finit par le transformer en un breuvage nouveau. Il n'est pas insensé d'en espérer de la douceur, voire un peu d'ivresse. ■

Cet article est une version remaniée d'un article paru dans *Sciences Humaines*, n° 278, février 2016.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

De Sénèque à aujourd'hui, **des techniques immuables**

Des attentats terroristes à la pandémie de covid-19, la dernière décennie a vu ressurgir l'ombre de la mort dans nos sociétés. Plusieurs livres s'en sont fait l'écho et ont remis à l'honneur la thématique la consolation. De la posture aux mots utilisés, ils révèlent une grande permanence des attitudes consolatrices depuis l'Antiquité.

OneLineStock.com/Adobe

1- Au commencement est le geste

Dès l'Antiquité, les philosophes accordent de l'importance au corps, au geste et au regard. Dans sa *Consolation*, Boèce met en scène son dialogue imaginaire avec Philosophia, une déesse païenne venue apaiser ses tourments face à sa mort prochaine. Le premier acte de Philosophia n'est pas de gloser… mais de sécher les larmes du condamné avec les plis de son vêtement. Offrir une épaule à l'affligé, lui tendre un mouchoir, lui proposer ses bras (sans les lui imposer non plus), se mettre à son niveau pour le regarder, fût-ce en s'agenouillant s'il est un enfant. Une lettre peut aussi constituer cette présence. Le texte adéquat sera celui qui dira l'attention à la douleur (*«je suis là»*), sans chercher à la nier (*«ce n'est pas si grave…»*).

2- La rhétorique de la métaphore

Face au deuil, la métaphore va permettre de reconfigurer l'expérience. On parlera de la mort comme d'un voyage ou d'un envol, de la mémoire du défunt comme d'*«un livre de souvenir que personne ne pourra dérober»*… Le but n'est pas d'édulcorer, mais de *«modifier les coordonnées de la perception»*, note Michael Fœssel. Quand la douleur est plus vaste que soi, qu'elle déborde, un récit imagé permet de la circonscrire. La rabbin Delphine Horvilleur perçoit son rôle comme celui d'une traductrice :

OneLineStock.com/Adobe

«Accompagner les endeuillés, non pas pour leur apprendre quelque chose qu'ils ne savaient déjà, mais pour leur traduire ce qu'ils vous ont dit, afin qu'ils puissent l'entendre à leur tour.»

3- Les vertus la transcendance

Autre invariant de la consolation : orienter le regard du malheureux vers ce qu'il y a de permanent par-delà les aléas de l'existence ; la vie qui continue, l'existence d'un Dieu, l'œuvre du défunt… Cette pratique permet aussi d'inscrire la perte dans quelque chose de plus grand que l'individu. La lecture de philosophie ou de littérature comme la fréquentation d'œuvres d'art peuvent aussi jouer ce rôle. Les œuvres aident à inscrire la douleur singulière de la perte dans une expérience humaine universelle. Elles amènent aussi de l'intelligence et de la beauté quand la vie semble dévastée. Et laissent entrevoir un recommencement possible.

OneLineStock.com/Adobe

4- Relier aux vivants

Anne-Dauphine Julliand a perdu ses deux filles. *«D'une "leucodystrophie métachromatique". Un nom barbare pour une maladie rare, qui détruit tout sur son passage»*, témoigne-t-elle dans *Consolation* (2020). Thaïs est morte en 2007 à l'âge de 3 ans, sa petite sœur Azylis en 2017, à l'âge de 11 ans. La souffrance coupe du monde. Non seulement beaucoup s'éloignent, par maladresse ou superstition, mais l'endeuillé/e/ fait l'expérience d'un isolement radical, car sa souffrance est incommunicable. Le sociologue Georg Simmel définit la consolation comme *«ce vécu remarquable qui laisse subsister la souffrance, mais qui supprime pour ainsi dire la souffrance de la souffrance»*. Cette «souffrance de la souffrance», c'est le sentiment de solitude intense auquel confronte le deuil. Une douleur sociale s'ajoute à la douleur intime. *«Je souffre toujours, mais j'ai eu la chance d'être consolée»*, analyse A.-D. Julliand. Sa souffrance demeure, mais elle est aujourd'hui reconnue par autrui. Ce qui signifie que de nouvelles rencontres sont possibles. ■ H.L.

OneLineStock.com/Adobe

À lire

- Michael Fœssel, *Le Temps de la consolation du philosophe* (Seuil, 2015).
- Vincent Delecroix, *Consolation philosophique* (Rivages, 2020).
- Anne-Dauphine Julliand, *Consolation* (Les Arènes, 2020).
- Delphine Horvilleur, *Vivre avec les morts* (Grasset, 2021).

hannatverdokhlib/iStock

Art-thérapie : pourquoi créer fait du bien

Historiquement ancrée dans la psychiatrie, l'art-thérapie a sensiblement élargi son rayon d'intervention. Il est notamment mobilisé du côté des Ehpad, ou des établissements sociaux.

Marc Olano
Journaliste scientifique.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

« *Du stade gestatif jusqu'en fin de vie, les arts peuvent avoir une influence positive sur la santé* », estime l'OMS (1). Enfants, adolescents et adultes suivis en psychiatrie, personnes âgées en perte d'autonomie, malades en soins palliatifs, personnes alcooliques ou toxicomanes, victimes d'un traumatisme, détenus, réfugiés, SDF, collégiens et lycéens…, la liste des personnes susceptibles de bénéficier de l'art-thérapie s'allonge d'année en année. *« Il y a un véritable engouement pour cette profession ce dernier temps,* témoigne Hélène Béreaud-Gonzales, secrétaire générale du Syndicat français des art-thérapeutes (Sfat). *Peut-être y a-t-il eu un effet covid. Cette période a pu amener certaines personnes à se recentrer sur elles-mêmes et à faire naître de nouvelles vocations. »*

De l'intérêt esthétique aux vertus thérapeutiques

Historiquement, les bienfaits de l'art sur le mental sont rapportés depuis fort longtemps. Dans l'Ancien Testament déjà, il est question du jeune David envoyé jouer de la harpe au roi Saül pour chasser ses idées noires. Aristote, quant à lui, note les effets bénéfiques des tragédies grecques sur le public. Elles provoqueraient une amplification et une libération émotionnelles salutaires qu'il appelle catharsis (purification des passions). À la fin du 19e siècle, la psychiatrie va commencer à s'intéresser aux productions artistiques des patients hospitalisés. En 1905, Auguste Marie organise à Paris la première exposition d'œuvres asilaires. Il crée le « petit musée de la folie » à l'hôpital de Villejuif. D'autres médecins suivront, à l'image de Charles Ladame à Genève et Hans Prinzhorn à Heidelberg. Par la suite, l'hôpital Sainte-Anne à Paris va se doter d'une collection de plus en plus importante d'œuvres artistiques réalisées par des malades. Avec son label « Musée de France » reçu en 2016, elle sert encore aujourd'hui de référence dans le domaine. L'intérêt des psychiatres se concentre dans un premier temps sur le contenu des œuvres. Ils les analysent dans une visée interprétative pour affiner leur diagnostic et évaluer les troubles. Mais très vite, ils s'aperçoivent aussi des effets apaisants de la pratique artistique sur les troubles des patients. C'est la naissance de l'art-thérapie. Les premiers ateliers se mettent en place en Angleterre et aux États-Unis dans les années 1945-1950. Petit à petit, les pratiques s'ouvrent à d'autres activités : musique, théâtre, danse, écriture… Au-delà du simple mieux-être que peuvent procurer ces arts, les thérapeutes s'intéressent plus spécifiquement au cadre qui permettrait d'amplifier ces effets.

◆

Dans l'Ancien Testament, déjà, le jeune David est envoyé jouer de la harpe au roi Saül pour chasser ses idées noires.

◆

L'approche psychothérapeutique

En France, les premières écoles d'art-thérapie s'appuient sur la psychanalyse pour laquelle la pratique artistique permettrait un accès à l'inconscient, au même titre que le rêve par exemple. La souffrance psychique, des pensées enfouies et réprimées ne pouvant être verbalisées pourraient ainsi prendre forme à travers l'art. Dans cette optique, l'art-thérapie est une forme de psychothérapie qui s'appuie sur ce médiateur en particulier. C'est un espace *« dans lequel le patient va pouvoir nouer ou renouer avec sa créativité personnelle »*, écrit la psychiatre Anne-Marie Dubois. Ce concept de créativité personnelle fait référence aux travaux du psychanalyste britannique Donald Winnicott. Il prend racine dans l'aptitude du petit enfant à jouer. Le jeu, comme la création, se situerait selon D. Winnicott, dans une aire dite « intermédiaire », entre la réalité psychique (interne) et la réalité objective (extérieure). *« L'utilisation de cette aire conditionne pour Winnicott notre aptitude à jouir de la vie »*, écrit A.-M. Dubois (2). Un autre psychanalyste qui s'est beaucoup intéressé aux processus créatifs est le Suisse Carl Gustav Jung. Lorsqu'il est en proie à des difficultés lui-même, il dit trouver refuge dans le dessin, la peinture ou la sculpture. Il encourage ses patients à faire de même. *« Il souligne l'importance de donner forme à l'invisible qui nous habite »*, écrit l'art-thérapeute canadienne Anne-Marie Lévesque (3). Pour C. Jung, l'art est une voie possible vers la découverte de ce qu'il appelle le « soi », son identité profonde. En France, des écoles d'art-thérapie comme l'Inecat ou Profac se réfèrent aux concepts psychanalytiques. Mais d'autres courants, comme la Gestalt-thérapie, ont aussi investi ces médiations. Ces thérapeutes entendent favoriser l'ajustement créateur chez leurs clients, soit leur faculté à s'adapter à la nouveauté et à surmonter les revers en étant inventif. Les Gestalt-thérapeutes laissent beaucoup de place à l'improvisation et à l'expérimentation. Ils peuvent encourager leurs clients à mettre en scène, sur papier ou en mouvement, ce qui le tourmente, dans l'optique de transformer ces éléments intouchables et toxiques en matériaux concrets et manipulables.

L'art-thérapie « moderne »

Parallèlement à ces écoles dites « traditionnelles », dans les années 1970 apparaît le courant d'art-thérapie dit « moderne ». Cette approche dépasse la simple utilisation de l'art dans un cadre psychothérapeutique. Elle s'appuie sur l'esthétique des productions artistiques pour valoriser la personne et renforcer ses potentialités. L'Afratapem (Association française de recherches et applications des techniques artistiques en pédagogie et médecine) se ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Toutes les formations ne se valent pas !

Le titre n'étant pas homologué, n'importe qui peut se déclarer art-thérapeute sans forcément disposer des compétences nécessaires pour exercer ce métier. *« Nous voyons apparaître des organismes qui proposent de former des art-thérapeutes en ligne en seulement quelques jours. C'est une évolution inquiétante susceptible de menacer la crédibilité de notre profession auprès des institutions »*, alerte Hélène Béreaud-Gonzales, secrétaire générale du Syndicat français des art-thérapeutes (Sfat). Pour bénéficier d'une formation de qualité (ou s'assurer de la qualification d'un praticien), il faut se référer au répertoire national des certifications professionnelles (RNCP) qui labellise les écoles remplissant un certain nombre de critères, tels que ceux recommandés par le Sfat.

Prérequis :
- une formation artistique ou bien une pratique solide d'au moins 5 ans ;
- un diplôme ou certificat de niveau bac + 2 minimum ;
- l'engagement dans une démarche de connaissance de soi ;

Cursus de formation :
- un enseignement d'au moins 700 heures (dont un minimum de 500 heures de stages)
- réparties sur deux années
- débouchant sur un diplôme ou certificat de niveau 6 (bac + 4) au minimum. ■ **M.O.**

Source : www.ffat-federation.org/

réclame notamment de cette approche en France. Elle regroupe trois écoles rattachées à des universités de médecine (Tours, Grenoble et Lille) et tend à se démarquer de l'approche analytique. *« Nous nous intéressons à la partie saine de la personne, à ses capacités préservées, plutôt qu'à sa pathologie. Nous ne sommes pas dans l'interprétation, mais plutôt dans l'observation »*, évoque Fabrice Chardon, directeur d'enseignement et de recherche à l'Afratapem. Au-delà des accents de psychologie positive qu'on peut lire entre ces lignes, l'art-thérapie moderne s'appuie sur la phénoménologie, un courant philosophique apparu à la fin du 19e siècle. Il s'intéresse au sens que l'on attribue à nos expériences. *« Il s'agit de se focaliser plutôt sur l'expérience sensorielle du patient, sur sa capacité d'actualisation de soi et sur son aptitude à faire un retour sur lui avec justesse et authenticité. Cette méthode, plutôt que de s'appuyer sur le passé pour le reconstruire, vise le futur, le développement, le progrès, la croissance ou l'utilisation du potentiel humain dans le présent »*, écrit l'art-thérapeute Claire Plaisant (4). Avec son rattachement aux facultés de médecine, l'Afratapem a notamment développé les applications dans le domaine médical où l'art-thérapie est reconnue depuis 2004 comme faisant partie des « soins de support » et de la « médecine complémentaire ». Elle a ainsi fait son entrée dans les services de cancérologie, de neurologie, des soins palliatifs ou encore au sein des programmes d'éducation thérapeutique pour les maladies chroniques. Il y a aussi de plus en plus de professeurs qui viennent se former dans cette école, notamment pour une utilisation de l'art-thérapie auprès de collégiens. Même les consultants en entreprise s'y mettent.

Malaxer, caresser, lisser…

Au-delà des références théoriques, l'art-thérapie se décline au pluriel, selon des spécialités. Les principales sont les arts plastiques et graphiques (peinture, modelage, collage, dessin, calligraphie…), la musique, les arts corporels (théâtre, danse) et l'écriture. Chaque médiation a ses intérêts propres et vise des publics en particulier. Le prérequis indispensable pour toutes est évidemment un certain intérêt pour l'art en question. On ne proposera pas en premier une médiation théâtre à une personne présentant une phobie sociale, ni la peinture à quelqu'un qui n'a aucune compétence pour cette pratique. L'esthétique des œuvres a son importance, car elle sert à renforcer la confiance en soi. En détail, la peinture et le dessin sont des indications possibles pour les addictions *(encadré p. 59)*, mais également les dépressions, les personnes âgées en perte d'autonomie *(encadré p. 61)*, les personnes victimes de violences, en situation de deuil ou souffrant d'une maladie physique. Le modelage apporte une dimension supplémentaire. On ajoute le volume, mais également des sensations au niveau du toucher, de l'ouïe ou de l'odorat, à travers le fait de malaxer, caresser, lisser, rouler… *« Toutes ces actions favorisent l'expression de tensions corporelles et un certain relâchement émotionnel »*, écrit A.-M. Dubois. Le modelage est aussi bien utilisé en psychothérapie, qu'en psychopédagogie ou encore en ehpad.
La musicothérapie se décline principalement sur deux versants : la forme réceptive (l'écoute) et active (percussions corporelles, voix, instruments…). La première s'adresse surtout aux personnes particulièrement inhibées au niveau de l'expression émotionnelle. Cela peut être le cas dans les troubles des conduites alimentaires, les problématiques addictives ou l'alexithymie (trouble de la lecture émotionnelle). *« La possibilité d'être progressivement envahi, dans un cadre sécurisant et structuré, par des sons, des mélodies, des vibrations constitue un premier rapprochement avec soi-même »*, publie A.-M. Dubois. L'autre versant, la musicothérapie active, s'adresse plus particulièrement aux personnes avec des troubles de la communication verbale (déficiences, phobie sociale, maladies psychiatriques).

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Le théâtre, au contraire, exige de bonnes facultés de verbalisation. Il permet un travail de mise en scène à travers un personnage fictif et des scénarios improvisés. Il peut être libérateur de tensions et participer à restaurer la confiance en soi. Dans la même veine, la danse-thérapie a pour but la mise en scène d'un vécu douloureux à travers l'expression corporelle. Elle s'appuie plus particulièrement sur des courants de danse contemporains laissant davantage de place à l'improvisation que la danse classique. La danse-thérapie peut être indiquée pour des personnes anxieuses, en difficulté pour verbaliser leurs émotions ou en recherche de contrôle (troubles du comportement alimentaire par exemple). Les mouvements spontanés viennent alors prendre la place des mots restés en suspens.

Les ateliers d'écriture *(encadré p. 60)* sont souvent proposés à des personnes ayant vécu un traumatisme (victimes de violences physiques ou morales, d'accidents, d'attentats, de catastrophes naturelles) ou tout autre évènement de vie douloureux (séparation, deuil…).

Développer la recherche

Les art-thérapeutes souffrent encore d'un manque de reconnaissance en France. Si en Angleterre par exemple, ils bénéficient d'un statut officiel depuis 1997, ce n'est pas le cas dans l'Hexagone. Il n'y a pas de grille salariale prévue. Selon les établissements, ils peuvent être assimilés à des cadres, des ergothérapeutes ou bien des techniciens, ce qui donne de gros écarts de salaires. À cela s'ajoute une relative précarité d'emploi. L'embauche sur des temps partiels et des contrats précaires à renouveler chaque année est monnaie courante. Les anciennes générations disposaient souvent d'un premier métier dans le social (éducateurs spécialisés, animateurs…) ou le paramédical (infirmiers, psychologues, orthophonistes, psychomotriciens…). Les nouvelles ont tendance à se diriger directement vers l'art-thérapie. Au niveau universitaire, il existe un seul master en art-thérapie ▶

Benjavisa/Getty

Des couleurs contre l'alcoolisme

L'artiste peintre et art-thérapeute Lucie Ludwiczak a travaillé auprès de personnes toxicomanes et alcooliques. Son point de départ : la problématique du *craving*, ou l'envie irrépressible de consommer le produit recherché. *« Je me suis intéressée à cet instant très bref qui fait basculer la personne alcoolique. Cette seconde où elle tend la main pour attraper le troisième verre, où elle passe d'une consommation conviviale à autre chose. La pulsion de consommer est toujours liée à une émotion forte, qui peut être positive ou négative ; on boit pour prolonger un moment de bonheur, ou bien pour oublier. Je suis partie de l'hypothèse qu'une personne qui saurait mieux reconnaître et maîtriser ses émotions à cet instant précis serait mieux à même d'appréhender ce besoin compulsif »*, explique l'art-thérapeute. Pour cela, elle propose à ses patients d'utiliser des couleurs qui vont matérialiser ce qui se passe dans leur tête à ce moment précis. Au bout de plusieurs séances, elle leur demande de réaliser un tableau en deux parties : d'un côté la « dépendance », de l'autre la « liberté ». À chaque fin de séance, elle les invite à associer les couleurs utilisées à des mots exprimant des émotions, des sensations, des humeurs ou bien des tempéraments. Pour contrer la face sombre, elle peut proposer différentes stratégies : recouvrir la partie « dépendance » par d'autres couleurs, remplacer les couleurs évoquant la haine ou la colère par des couleurs ressenties comme apaisantes. *« Tout le monde peut s'exprimer avec des couleurs. C'est plus facile que des mots »*, affirme l'art-thérapeute. Si l'objectif affiché est de procurer un moment de plaisir et de partage autour d'une activité valorisante, en filigrane se tisse un travail en profondeur sur ce qui se passe dans le cerveau au moment de craquer. Pour L. Ludwiczak, c'est la clé. En relativisant la portée des émotions qui l'envahissent à ce moment-là, la personne sortira fortifiée dans sa lutte pour l'abstinence. ■ **M.O.**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Assouplir la pensée par l'écrit

Spécialiste du psychotraumatisme, Nayla Chidiac anime des ateliers d'écriture thérapeutique. Les participants y trouvent des ressources pour dépasser le trauma et reprendre le fil de leur histoire.

Nayla Chidiac, docteure en psychopathologie clinique et auteure d'*Ateliers d'écriture thérapeutique* (2013), anime des ateliers d'écriture depuis une vingtaine d'années, plus particulièrement auprès de personnes ayant vécu un traumatisme psychologique. *«À chaque atelier, je propose une consigne précise, une forme d'écriture particulière et un thème nouveau. Cela peut être : "Racontez-moi un cauchemar réel ou fictif en cinq lignes avec trois fins différentes." Ou bien : "Écrivez-moi un dialogue entre une Kalachnikov et une crème caramel"»*, illustre N. Chidiac. Pour la thérapeute, la notion de cadre est très importante. Dans ses ateliers en individuel ou en groupe, elle s'appuie sur un certain nombre de contraintes, notamment un temps d'écriture de 45 minutes maximum et le fait de ne pas connaître la consigne à l'avance. Il faut donc se laisser aller. *«C'est comme dans un rêve. Souvent les gens me disent après coup qu'ils ne pensaient pas écrire cela.»*

> *« Écrivez-moi un dialogue entre une Kalachnikov et une crème caramel »*

Mais pourquoi est-ce particulièrement indiqué dans le psychotrauma ? *«Le trauma, c'est avant tout une fracture de l'espace et du temps. C'est la rencontre avec le réel de la mort. L'écriture va permettre de trouver du sens au non-sens, de tisser cette fracture spatio-temporelle du trauma»*, explique N. Chidiac. Mais se décharger à travers l'écrit ne suffit pas pour arriver à un réel mieux-être.

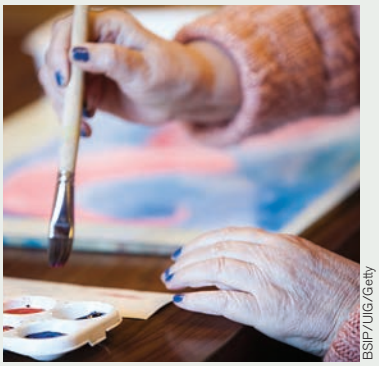
La dernière étape du processus qu'elle vise est le dépassement du trauma par l'élaboration d'une narration nouvelle. *«C'est la faculté d'écrire sur son trauma, mais aussi sur autre chose. Ce n'est plus le trauma qui s'impose à la personne. C'est elle qui dirige. C'est que j'appelle la transformation.»* Dans son livre, N. Chidiac cite des études américaines et néerlandaises qui ont montré l'impact positif de cette médiation au-delà du simple effet cathartique immédiat (décharge émotionnelle). Ces auteurs ont notamment constaté moins d'inhibition, moins de conduites d'évitement et une meilleure communication chez les personnes traumatisées. Au-delà, cette pratique pourrait aussi permettre de retrouver une certaine flexibilité cognitive. *«J'ai pu observer un assouplissement psychique chez mes patients, comme si l'écriture permettait de penser autrement en mettant à distance la douleur»*, conclut la thérapeute. ■ **M.O.**

proposé par l'université Paris-V. Au-delà, un certain nombre d'universités proposent des cycles courts, des diplômes universitaires (DU), qui peuvent parfois constituer un complément de formation après l'obtention d'une certification dans une école. Mais pour renforcer la crédibilité de cette discipline, les organismes représentatifs entendent développer la recherche. En 2019, l'OMS a publié une synthèse de plus de 900 études montrant les effets bénéfiques de l'art-thérapie sur la santé (5). Ces études s'appuient sur des indicateurs multiples : estime de soi, anxiété, plaisir à créer, humeur, souplesse psychique, douleur ressentie, mémoire, motricité, concentration ou bien des marqueurs neurologiques (neuro-imagerie fonctionnelle, taux hormonaux…). Des chercheurs d'une unité de soins palliatifs lyonnaise (6) ont par exemple montré que des séances d'art-thérapie permettaient d'améliorer la disponibilité relationnelle et de diminuer la sensation de douleur chez des patients en phase terminale de cancer. Une étude américaine (7) postule que l'utilisation des arts plastiques permettrait de réduire le niveau de cortisol (hormone de stress) chez des adultes en bonne santé. Mais en France, nous sommes en retard. *« Sur les 900 études citées par l'OMS, seule une quinzaine provient de la France »*, regrette F. Chardon. Si personne ne peut nier les vertus thérapeutiques d'une activité artistique, encore faut-il pouvoir définir dans quelles situations, pour quels types de pratiques et à partir de quels leviers l'art opère ? En quoi les progrès constatés sont-ils attribuables à la pratique artistique et non à la relation établie avec le thérapeute (peu importe le médiateur utilisé) ? Est-ce l'art qui soigne, le thérapeute et son regard bienveillant ou bien le groupe pour les ateliers collectifs ? Des questions qui restent en suspens… ■

(1) **OMS-Europe,** « Pouvez-vous améliorer votre santé et votre bien-être en dansant ? Pour la première fois, l'OMS étudie le lien entre les arts et la santé ».
(2) **Anne-Marie Dubois,** *Art-thérapie. Principes, méthodes et outils pratiques*, 2e éd., Elsevier Masson, 2017.
(3) **Anne-Marie Lévesque,** *in* Johanne Hamel et Jocelyne Labrèche, *Art-thérapie. Mettre des mots sur les maux et des couleurs sur les douleurs*, Larousse, 2019.
(4) **Claire Plaisant,** *in* Johanne Hamel et Jocelyne Labrèche, *op. cit.*
(5) **Daisy Fancourt et Saiorse Finn,** « What is the evidence on the role of the arts in improving health and well-being ? A scoping review », *Health Evidence Network Synthesis Report*, n° 67, 2019.
(6) **Cédric Lefèvre *et al.*,** « Art therapy and social function in palliative care patients. A mixed-method pilot study », *Supportive & Palliative Care*, février 2020.
(7) **Girija Kaimal *et al.*,** « Reduction of cortisol levels and participants' responses following art making », *Art therapy*, vol. XXXIII, n° 2, avril 2016.

Des ateliers en maison de retraite

L'art-thérapeute Valérie Landrault a travaillé durant une dizaine d'années en Ehpad auprès de personnes âgées atteintes de pathologies neurodégénératives (Alzheimer, Parkinson, démences…). L'objectif de ses interventions était de conserver au maximum l'autonomie des personnes et d'empêcher la maladie de progresser trop vite. *« Je mets l'art au service de la personne. Une musique peut donner envie de chanter, de taper dans les mains. L'esthétique d'une création en art visuel permet de s'épanouir, de prendre du plaisir. Stimuler la personne intellectuellement va ralentir son déclin cognitif »*, illustre V. Landrault. Au niveau de la musique, elle utilise le chant, des instruments et percussions ou bien l'écoute musicale. Pour ce qui est des arts plastiques, elle peut proposer la peinture, le modelage ou le collage. Pour l'art-thérapeute, ce qui explique avant tout les effets bénéfiques de l'art sur la personne est la réduction de l'anxiété. *« En participant aux ateliers, elles oublient qu'elles ne peuvent plus faire certaines choses et se surprennent elles-mêmes. Il m'arrive de faire chanter des personnes atteintes de la maladie de Parkinson qui ont perdu l'usage de la parole. Elles ressentent encore le passage de l'air dans la gorge et peuvent sortir des sons. Le fait d'être dans une dynamique esthétique les amène à se surpasser »*, souligne l'art-thérapeute. Les ateliers de chants collectifs aussi sont très prisés par les résidents en Ehpad, car ils ravivent des émotions souvent fortes. En général les personnes âgées se souviennent encore très bien des mélodies et paroles chantées dans leur jeunesse, mêmes quand leur mémoire commence à faire défaut. *« Ce qui m'attire avant tout dans ce métier est la rencontre avec l'autre. Il y a très peu de techniques paramédicales qui permettent d'être aussi proche de la personne »*, conclut V. Landrault. ■ **M.O.**


BSIP/UIG/Getty

Séance d'art-thérapie dans un centre psychiatrique de Haute-Savoie.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Des livres pour l'été

huePhotography/Getty

Que feront les vacanciers et vacancières cet été ? Parions qu'enfin libres, ils et elles commenceront par s'offrir un grand bol d'air marin, de longues promenades et des dîners en bonne compagnie. Mais aux dernières nouvelles, les deux tiers d'entre eux ne partent pas sans un livre dans leur sac. Le livre de plage doit être un plaisir et une découverte pour l'esprit. Ceux que nous avons choisis invitent à plonger loin dans l'histoire, à changer de continent, à voir derrière les apparences, à sortir de soi-même ou à y regarder de plus près.

Quand les femmes riaient sous cape

LE RIRE DES FEMMES
Une histoire de pouvoir
Sabine Melchior-Bonnet
Puf, 2021, 404 p., 22 €.

Ce n'est que dans le dernier quart du 20e siècle que la gent féminine a acquis le droit de rire et de faire rire, avec des humoristes comme Florence Foresti ou Muriel Robin.

Auparavant, le rire des femmes a toujours été pour le moins contenu. Pour les nobles dames du 16e siècle, tout juste était toléré un léger sourire façon Joconde. Les salons littéraires au 17e siècle ont ouvert une petite brèche : les femmes rient entre elles, persiflent et raillent, se moquent des hommes et critiquent les normes sociales. Le rire donne du pouvoir aux femmes. Des écrivaines émergent comme Madame de Villedieu, qui font rire en utilisant l'ironie, la satire et en parodiant les codes d'écriture masculins tel le roman chevaleresque. Clap de fin ! La pensée des Lumières encourage les discussions très sérieuses dont les femmes sont exclues. Dans leurs écrits, le mélodrame romantique prend le dessus (George Sand…). Seules les prostituées dans les cabarets rient encore… Après les années noires des guerres mondiales, place à la gaieté. Des écrivaines comme Colette, Marguerite Duras et Nathalie Sarraute s'autorisent de nouvelles formes de rire libre et fraternel, qui émancipe des sentiments négatifs comme la culpabilité et redonne du sens à la vie. Échappatoire à la condition féminine, le rire la subvertit-il pour autant ? Pas toujours, tant certaines formes d'humour comme la scatologie, le blasphème et la caricature restent difficilement accordées aux femmes. C'est peut-être là une limite de la portée émancipatrice du rire féminin que retrace avec brio ce livre résolument inscrit dans l'histoire des sensibilités. ■

Maud Navarre

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Des rebelles et des brebis

LE PEUPLE DU LARZAC
Philippe Artières
La Découverte, 2021, 304 p., 21 €.

Certains se souviendront : durant dix ans, le nom de ce plateau aveyronnais fut celui d'une cause qui mobilisa presque tout ce que la France comptait de sympathisants pacifistes, antinucléaires, écologistes et alternatifs. Fugace notoriété ? Pas tout à fait, car, selon Philippe Artières, le Larzac est depuis longtemps un lieu plongé dans l'histoire. Dès le Néolithique, il est défriché et anthropisé, avant la Brie et la Beauce. Peu après la conquête romaine, c'est un des centres de la production de poterie en Europe. Mille ans plus tard, il accueille le puissant ordre des Templiers, qui met bon ordre à l'élevage de la brebis laitière, à laquelle les caves de Roquefort tendent les bras. En 1550, le monopole est accordé, début de la carrière du fromage qui sera le plus exporté au monde dès 1890. Les brebis broutent alors sous l'œil de notoires intrus, les jeunes de la colonie pénitentiaire du Luc, puis les poilus des 15e et 16e corps d'armée, dont le camp est installé en 1899. Cette emprise militaire annonce la suite : en 1939, le camp accueille des Espagnols volontaires étrangers en 1945, des prisonniers allemands dénazifiables, en 1960, des détenus algériens, puis des harkis après 1962, jusqu'à ce qu'en 1970, l'armée projette de multiplier par cinq sa surface. C'est le début de la révolte des éleveurs, qui, soutenus par le philosophe Lanza del Vasto, font serment de ne pas céder leurs terres. Leur lutte, que P. Artières narre en détail, durera jusqu'en 1981. En 1973, cent mille personnes se rassemblent sur le plateau, puis les éleveurs lancent un raid de tracteurs sur Paris. Si François Mitterrand met fin à la révolte en renonçant au projet, la lutte du Larzac n'en reste pas moins le creuset d'un syndicalisme paysan radical, de l'altermondialisme et d'autres zad. Ce qui valait bien qu'on la replace dans l'histoire longue de ce plateau pas si désolé que cela. ■

Nicolas Journet

Histoire d'un sport de rois

SURF
Histoire d'une conquête
Jérémy Lemarié
Arkhê, 2021, 240 p., 12,50 €.

Une décennie a suffi, celle des années 1960, pour faire du surf une des plus éminentes manifestations de la culture *cool*. Mais avant cette démocratisation, ingrédient du *soft power* américain, le surf a une autre histoire, celle des Hawaïens qui, comme d'autres, firent connaissance à leurs dépens avec l'expansion occidentale.

L'histoire longue du surf rapportée par Jeremy Lemarié est celle d'un passage du sacré au profane, et de l'aristocratique au populaire. À Hawaï, avant que les navigateurs anglais y accostent, le surf est une activité royale protocolaire. La planche est taillée dans un arbre soigneusement choisi et rituellement abattu. Les plages où surfent le roi et sa cour sont taboues, réservées à eux seuls. Et lorsque les Européens découvrent les natifs glissant sur les vagues, ils sont ébahis par leur aisance, alors qu'eux-mêmes, pour la plupart, ne savent pas nager. À mesure qu'Hawaï est colonisé, le mode de vie des habitants s'en trouve bouleversé, ne serait-ce que par le choc viral qui, ici comme ailleurs, décime la population. S'y ajoute l'imposition du calvinisme et de l'ascétisme qui va avec. Le développement du tourisme au début du 20e siècle et la poussée démographique californienne voient se développer une jeunesse sportive, bronzée et souriante. Après la Seconde Guerre mondiale, le succès populaire du surf est accompagné par la musique, entre autres celle des Beach Boys, qui pourtant ne pratiquent pas ce sport. Toute mode s'accompagnant de différenciation, le surf se partage désormais entre différentes familles, *kooks*, *hodads* ou *hardcore*, en fonction de leur degré de maîtrise et leur style de pratique. On est alors bien loin des usages royaux des Hawaïens : l'histoire du surf, telle que la rapporte J. Lemarié, est surtout celle d'un monde disparu. ■

Thierry Jobard

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

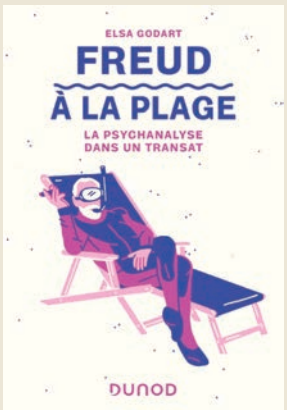
Frantz Fanon, une vie en BD

FRANTZ FANON
Frédéric Ciriez et Romain Lamy
La Découverte, 2020, 232 p., 28 €.

Rome, août 1961 : quelques mois avant sa mort, Frantz Fanon rencontre Jean-Paul Sartre, accompagné de Simone de Beauvoir et de Claude Lanzmann. Le psychiatre martiniquais et le philosophe existentialiste se connaissent déjà de loin, à travers leurs œuvres respectives. Par le biais de son éditeur, Fanon a d'ailleurs demandé à Sartre de préfacer *Les Damnés de la terre*. Mais le temps de la véritable rencontre sera celui de ces trois jours passés dans la ville éternelle. L'écrivain Frédéric Ciriez et l'illustrateur Romain Lamy livrent leur interprétation de ce moment, entre dialogues de haute volée et rappels de la vie engagée du penseur antillais. Au fil des pages, on retrouve tour à tour le Fanon jeune soldat confronté au mépris de l'état-major français envers les contingents coloniaux, puis l'étudiant en médecine influencé par l'inventeur de la psychothérapie institutionnelle François Tosquelles, et surtout le Fanon psychiatre en poste à l'hôpital de Blida, en Algérie, où il prend fait et cause pour la lutte indépendantiste algérienne. Cette biographie dessinée ne fait pas l'impasse sur les débats qui ont opposé Sartre à Fanon à propos de la «négritude»: «temps faible» d'une progression vers une société sans races pour le premier, ou bien moteur de la «conscience noire», comme le pensait le second. Soixante ans après la mort de Fanon, cet imposant roman graphique constitue un vibrant hommage autant qu'une belle introduction à sa pensée. ■

Justine Canonne

Psychanalyse et crustacés



FREUD À LA PLAGE
La psychanalyse dans un transat
Elsa Godart
Dunod, 2021, 192 p., 15,90 €.

Après Karl Marx, Platon et Winston Churchill, c'est au tour de Sigmund Freud de passer sous le parasol de la collection «Plage» de Dunod. Pas question ici de jargon d'initié, mais plutôt d'une plongée dans la vie du fondateur de la psychanalyse. L'ouvrage s'adresse avant tout à ceux qui voudraient découvrir la discipline et, pourquoi pas, profiter de leurs vacances pour se livrer à un peu d'introspection. Le lecteur y découvrira les concepts classiques de la psychanalyse : inconscient, transfert, refoulement, complexe d'Œdipe, le ça, le moi et le surmoi… Les analyses canoniques des patients de Freud y ont aussi leur place, de Dora à l'homme aux rats en passant par le petit Hans. En outre, le livre est ponctué d'éléments biographiques distrayants, donnant du rythme au récit chronologique d'Elsa Godart. On apprendra ainsi comment Freud a rencontré sa femme, comment une histoire de trahison l'a éloigné de son ami Wilhelm Fliess, ou encore comment Sabina Spielrein, l'une des premières psychanalystes, s'est retrouvée au cœur d'une dispute entre le médecin viennois et son grand rival, Carl Jung. L'auteure évoque également les controverses soulevées par l'œuvre de Freud, aussi bien à son époque qu'à la nôtre. Cela dit, la philosophe prend clairement parti : Freud est son maître à penser, comme elle l'explique dans une brève conclusion autobiographique. Le livre n'en demeure pas moins une plaisante introduction à la psychanalyse, que le lecteur pourra conjuguer, au retour de la plage, avec *A Dangerous Method* (2011), film non moins plaisant de David Cronenberg sur le triangle Spielrein, Jung et Freud. ■

Hugo Albandea

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Portraits de démocratures

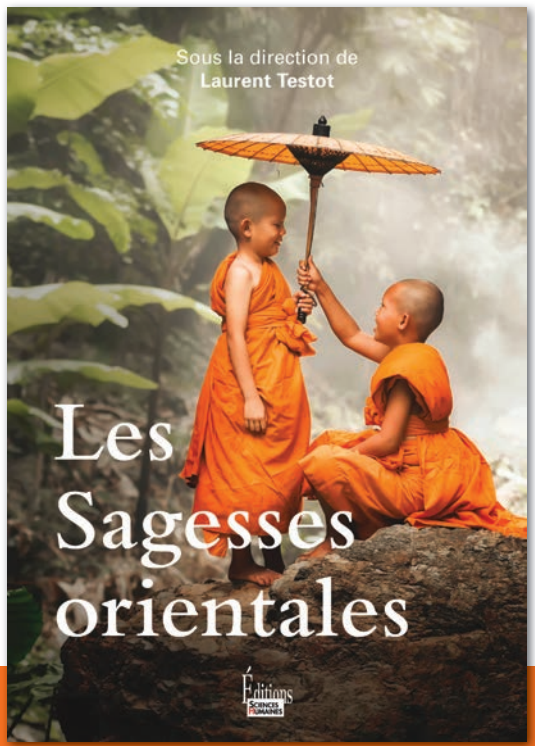
L'ANTI-DÉMOCRATIE AU XXIe SIÈCLE
Iran, Russie, Turquie
Hamit Bozarslan
CNRS, 2021, 280 p., 22 €.

Historien et sociologue du politique, Hamit Bozarslan développe dans cet essai une approche critique de trois modèles de régimes *a priori* distincts : l'Iran des ayatollahs, la Russie poutinienne et la Turquie d'Erdogan. Derrière ces démocraties de façade se cachent des régimes autoritaires et liberticides. Tous trois pratiquent le culte du chef infaillible investi d'une mission historique, porteur d'un nouveau récit national chargé d'effacer les expériences d'occidentalisation des siècles passés. Ils exercent une combinaison de coercition étatique et de violence politique et sociale, conçue comme une revanche contre les humiliations infligées par *«l'Occident impérialiste et corrupteur»*. L'auteur note également le recours à la religion (orthodoxie, islam sunnite ou chiite), ainsi que l'organisation d'un État parallèle (*«État profond»* dans le cas turc) fondé sur les liens personnels entre élites politiques, forces de sécurité, réseaux criminels et mafieux. Enfin, les trois régimes travaillent à se construire un ennemi à la fois extérieur, l'Occident honni, et intérieur, les intellectuels et opposants démocrates, les minorités, etc. Au détour des pages, H. Bozarslan dénonce la lâcheté et l'incohérence des dirigeants occidentaux qui s'accommodent de ces régimes comme le firent les démocraties entre les deux guerres mondiales. Cependant, contrairement aux forces de l'Axe, ces antidémocraties sont militairement faibles. Leur survie est suspendue à l'usure et à la fatigue des sociétés asservies par leur joug. Ce qui conduit l'auteur à un constat raisonnablement optimiste, tenant compte du fait que ces régimes n'ont pas de vision et sont lancés dans une fuite en avant à la fois économique, politique et morale. ■

Tigrane Yégavian

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

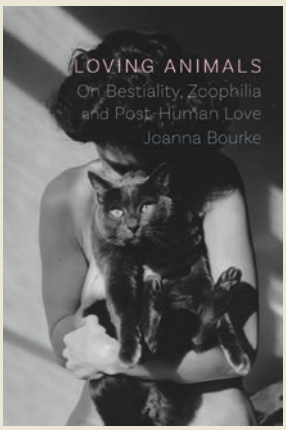
Les religions, en Orient comme ailleurs, sont faites de tolérance et de violence; d'art et de négation; de philosophie et d'idolâtrie...



En librairie ou sur commande
Éditions.scienceshumaines.com
Par téléphone au **03 86 72 07 00**

ISBN : 978-2-36106-620-8
272 pages - 24 €

Jeux interdits ?



LOVING ANIMALS
On bestiality, zoophilia and post-human love
Joanna Bourke
Reaktion, 2020, 184 p., 21,99 €.

En 2005, aux États-Unis, un homme voulut avoir un rapport sexuel avec un étalon, dans le rôle que l'on dit « passif ». Mal lui en prit car, en raison des mensurations avantageuses de l'animal, l'homme en mourut. Cette mésaventure souleva une certaine indignation dans la région. La stupéfaction fut d'autant plus grande qu'on se rendit compte que ce genre de relations sexuelles n'avait rien d'illégal. La loi réprimait bien la maltraitance animale, mais en l'occurrence l'animal n'avait pas été maltraité. Des politiciens s'activèrent donc pour légiférer contre ce genre de pratiques. Leur démarche se heurta toutefois à un problème imprévu, car il fallait pouvoir distinguer ces relations des pratiques d'insémination artificielle courantes dans l'élevage, qui pénètrent dans les parties intimes des femelles. Bien sûr, le motif n'est pas le même, mais pour le prendre en compte il fallait que la loi puisse condamner spécifiquement la recherche du plaisir sexuel avec l'animal.

Cette affaire est le point de départ de l'étude de l'historienne Joanna Bourke sur ce qu'il était d'usage d'appeler autrefois bestialité, et aujourd'hui zoophilie. Un des premiers problèmes qu'elle soulève est celui du caractère à la fois fascinant et tabou de la chose. La bestialité est très souvent présente dans les mythologies, dans l'art et dans la littérature. Mais le moindre soupçon de passage à l'acte suscite une forte indignation. L'auteure fait remarquer que les animaux de compagnie ont envahi la sphère de l'intime : ils dorment souvent dans le lit de leur compagnon humain, ils sont l'objet de tendres caresses, ils se laissent embrasser et sont autorisés à lécher leurs maîtres. Toutefois, ces attouchements sont censés ne pas s'étendre aux organes sexuels. Il y aurait donc ainsi des caresses autorisées et des caresses interdites. D'où l'embarras que causent les chiens et des chiennes en chaleur qui se frottent aux jambes des convives.

L'animal est-il consentant ?

Certes, l'auteure n'oublie pas que la plupart des actes de zoophilie relèvent de la maltraitance animale et peuvent donc être condamnés en tant que tels. Mais, au fil des cas, des analyses et des témoignages, son enquête soulève des questions délicates. Par exemple, pourquoi des relations sexuelles entre un humain et un animal devraient-elles être proscrites si l'un et l'autre y trouvent du plaisir ? Peut-on estimer qu'un animal est consentant à une relation sexuelle avec un humain, voire qu'il puisse l'y inciter ? Y aurait-il des crimes sexuels sans victime ? Le côté choquant ou répugnant d'une activité sexuelle est-il suffisant pour la condamner légalement ? Enfin, l'attirance envers les animaux devrait-elle être reconnue comme une orientation sexuelle comme une autre ? Sur ces questions scabreuses, l'auteure ne prend pas de position tranchée, mais a le courage de nous inciter à nous interroger de manière large sur notre rapport à la morale, à la sexualité et aux animaux. ■

Thomas Lepeltier

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Ces voix qui sifflent dans nos têtes

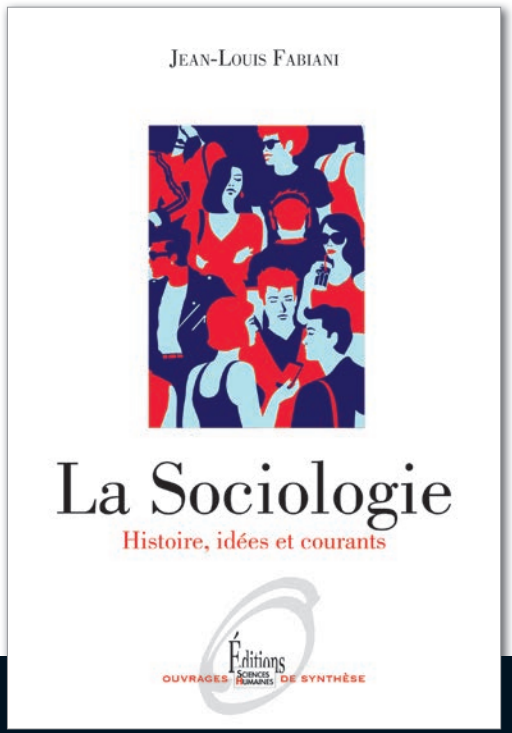
LE DIALOGUE INTÉRIEUR
Qui parle en nous ?
Charles Fernyhough
Albin Michel, 2021, 384 p., 24 €.

Nous passons environ un quart de notre temps à penser, à dialoguer silencieusement avec nous-mêmes, ou encore à écouter des voix qui parlent en nous. Mais quelles sont-elles et que peut-on en dire d'un point de vue scientifique ? Pas grand-chose au premier abord. Si l'on y voit qu'un décalque de la parole, il paraît difficile d'étudier sérieusement une dimension aussi intérieure et subjective du langage. Mais il y a d'autres réponses possibles, que développe le psychologue Charles Fernyhough dans ce livre. La question est même passionnante, tant elle en soulève mille autres. Pourquoi avons-nous le sentiment de penser dix fois plus vite que nous parlons, et cette impression est-elle fondée ? Avons-nous le même accent dans notre tête qu'à l'oral ? Différentes voix peuvent-elles jouer différentes fonctions, ou même correspondre à des traits de personnalité sans que cela relève d'une pathologie ? L'auteur, directeur du projet de recherches multidisciplinaire « Hearing the voice », à l'université de Durham (Royaume-Uni), fait un point actualisé sur les études en cours. On apprend par exemple, que les sportifs professionnels ont une tendance plus marquée à se coacher et à s'engueuler eux-mêmes. Également spécialiste du développement de l'enfant, C. Fernyhough s'intéresse plus longuement au rôle des voix intérieures en situation d'apprentissage, ou lorsque l'on tente de résoudre un problème. À la croisée de la psychologie, de la philosophie et des sciences du langage, un ouvrage à méditer tout l'été. ■

Fabien Trécourt

NOUVEAUTÉ

Un livre d'initiation à la sociologie et au métier de sociologue.



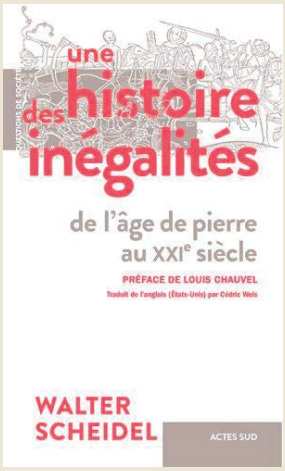
Retrouvez tous nos ouvrages en scannant ce QRcode

En librairie ou sur commande
Éditions.scienceshumaines.com
Par téléphone au 03 86 72 07 00

ISBN : 978-2-36106-669-7
224 pages - 22,00 €

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Les vertus des catastrophes



UNE HISTOIRE DES INÉGALITÉS
De l'âge de pierre au XXIe siècle
Walter Scheidel
Actes Sud, 2021, 764 p., 28 €.

Mettre fin aux inégalités est une obsession contemporaine qui fait couler des fleuves d'encre. Pourtant, à en croire l'historien Walter Scheidel, la réponse est à portée de main et tient en un mot : la catastrophe. Selon lui, les seules forces à même d'abolir les inégalités sont celles qui détruisent les richesses des sociétés : les guerres totales, les effondrements étatiques, les révolutions et les pandémies. Hors de ces *« quatre cavaliers du nivellement »*, incarnation séculière des cavaliers de l'apocalypse, point d'égalité.

W. Scheidel n'est pas un révolutionnaire millénariste, mais un spécialiste reconnu de la Rome antique. Son histoire globale des inégalités amalgame tous les indices disponibles (la taille des maisons romaines, les chroniques chinoises, jusqu'au dymorphisme sexuel chez nos ancêtres hominidés…) pour extrapoler un indice universel des inégalités (le coefficient de Gini). Sur cette base, il entend démontrer que si les inégalités s'accroissent mécaniquement dans les sociétés prospères, c'est qu'elles obéissent à une règle d'or : quand les richesses augmentent, la capacité de l'élite à en capter une part croissante s'accroît toujours bien plus vite.

Le risque de sociétés égalitaires

Dans la partie la plus convaincante de l'ouvrage, l'auteur prolonge les travaux de Thomas Piketty, confirmant sur des bases statistiques solides que les inégalités se sont réduites à l'issue de la Première Guerre mondiale et de la crise économique de 1929, avant d'être nivelées lors de la Seconde Guerre mondiale. Le retour de la prospérité a amené une croissance des inégalités, plus ou moins forte selon les sociétés.

Ainsi, le gouvernement des États-Unis, ayant consacré l'essentiel de ses ressources au conflit, a passé un pacte de redistribution avec la société civile. C'est celui-ci qui a assuré, davantage que le New Deal, le partage entre tous des fruits de la croissance. Au fil des décennies, cependant, 1 % des plus riches ont progressivement confisqué ces fruits de la croissance, au point qu'en 2015, vingt super-riches détenaient autant de patrimoine que 50 % des Américains pris en partant du bas de l'échelle. À l'inverse, si les pays scandinaves restent champions d'une relative équité, c'est en partie parce que les syndicats ont su y maintenir les acquis communs.

De ces trajectoires, l'auteur infère que seules les guerres totales et les révolutions communistes ont été des facteurs efficaces de nivellement des inégalités au 20e siècle. Les politiques visant la redistribution par voie fiscale et les expropriations seraient vouées à l'échec, sauf à être implémentées si radicalement qu'elles désintègrent la richesse à se partager, comme dans l'URSS de Staline ou la Chine de Mao.

Que faire ? Pas grand-chose… L'auteur laisse entendre que les sociétés à venir devraient s'accommoder de la croissance inéluctable des inégalités, tout en s'efforçant de les contenir aussi longtemps que possible. Telle serait la morale de l'histoire : mieux vaut vivre correctement dans des sociétés inégales que prendre le risque de sociétés égalitaires, où chacun serait affecté par le manque et la violence qu'il génère. ■

Laurent Testot

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Ma tournée, chronomètre en main

LE CACHÉ DE LA POSTE
Enquête sur l'organisation du travail des facteurs
Nicolas Jounin
La Découverte, 2021, 384 p., 20 €.

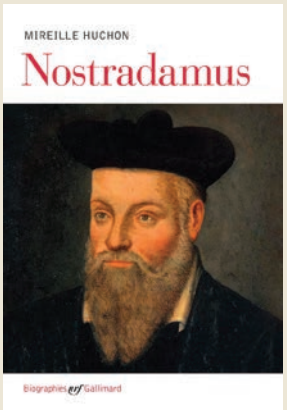
Le livre s'ouvre sur le récit de l'annonce d'une réorganisation des tournées aux équipes de facteurs de la commune fictive de Nanteuil. Le sociologue Nicolas Jounin a été un des leurs pendant cinq semaines. Il a aussi mené des entretiens avec des facteurs et des responsables de la direction. Le point de départ de son enquête prend la forme d'une simple question : comment La Poste a-t-elle bien pu mesurer que sa tournée, la sienne, devrait durer 3 heures, 43 minutes et 59 secondes ?

La réponse à cette interrogation, livrée de manière pédagogique et simple, fourmille d'anecdotes de terrain. Au fil des pages, l'auteur découvre que La Poste a fixé ces cadences sans jamais avoir étudié les vrais gestes des facteurs, en ayant recours à un ordinateur pour calculer les temps de tournées sur des données complètement théoriques. Le tout dans le but de réduire des effectifs, bien entendu.

L'auteur voit dans les réformes néolibérales qui ont cherché à transformer La Poste depuis le début des années 1990 une application du *scientific management* prôné par Frederick Taylor, père du « taylorisme », avec lequel il se livre à des dialogues fictifs à plusieurs reprises au cours de l'ouvrage. Mais c'est surtout dans la description des tournées et dans les dialogues rapportés entre facteurs qu'on perçoit le mieux les effets délétères de l'intensification du travail, et l'intérêt de la démarche ethnographique proposée ici par N. Jounin. ■

Frédérique Letourneux

Nostradamus, en chair et en os

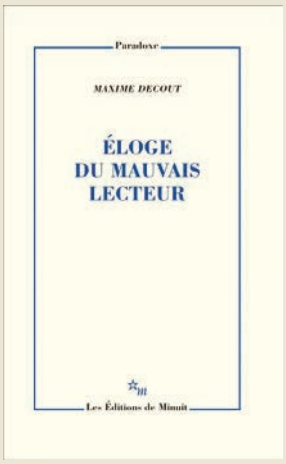


NOSTRADAMUS
Mireille Huchon
Gallimard, 2021, 368 p., 22 €.

Nostradamus (1503-1566) vaut-il plus que son indestructible légende de prophète ? Ses *Centuries*, publiées de son vivant et après, ont traversé les siècles, et ses admirateurs s'émerveillent encore d'y déchiffrer l'annonce aussi bien de la mort accidentelle d'Henri II (1559) que des attentats du 11 septembre 2001 ou du tsunami asiatique de 2004. Mais de ces vaticinations, Mireille Huchon se soucie peu de départager le possible du fantasmé. Sa très savante biographie nous plonge au cœur du 16e siècle, aussi florissant de culture humaniste que ravagé par la peste et les guerres de religion. Michel de Nostredame, descendant de Juifs du pape convertis, l'a traversé dans ses deux tiers, en tant que médecin formé, mais non diplômé, apothicaire, homme de lettres, alchimiste, devenant surtout, grâce à ses almanachs, l'un des astrologues les plus populaires de son temps en Europe. Sa correspondance, retrouvée récemment, montre qu'il eut pour clientèle discrète de grandes familles de monarques, tel Maximilien II de Habsbourg, soucieux de l'horoscope de leurs descendants. Non sans ironie, M. Huchon n'oublie pas de dire qu'il se trompa souvent. Mais qu'importe : l'activité débordante du devin de Salon-de-Provence lui valut la visite du souverain Charles IX et un titre de médecin à la cour. Un tel succès ne va pas sans critiques, et de son temps déjà, ses ennemis moquaient les pronostics de celui qu'ils nommaient « Monstradamus ». Aussi incrédule qu'on soit de ses oracles, ce récit de la vie bien remplie de Michel de Nostredame est un passionnant bain d'histoire. Quant à l'étrangeté radicale de ses écrits, elle pourrait bien lui valoir le titre, plus que moderne, de premier poète surréaliste. ■ **N.J.**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Avez-vous mal lu ?



ÉLOGE DU MAUVAIS LECTEUR
Maxime Decout
Minuit, 2021, 144 p., 16 €.

Et si le mensonge, l'imitation, l'imposture ou la mauvaise lecture étaient des qualités littéraires ? Cela peut sembler paradoxal. C'est pourtant le parti pris de Maxime Decout, professeur de littérature et essayiste français. Il considère ces notions, à première vue péjoratives, comme des moteurs de création. Dans son dernier essai, l'auteur propose ainsi un *Éloge du mauvais lecteur*. Ce dernier serait celui qui ne lit pas le texte comme le texte le désirerait, qui refuse les chemins balisés de l'auteur et se montre inventif, affranchi, libre. Autrement dit, le mauvais lecteur serait celui qui prend la liberté d'avoir sa propre interprétation du texte, quand bien même elle irait à l'encontre du projet de l'auteur et du texte en lui-même. Cet essai s'inscrit ainsi contre les théories de la lecture du 20e siècle. De Jean-Paul Sartre à Umberto Eco en passant par Roland Barthes, la notion de lecteur idéal a mis la « bonne lecture » en vedette. Ce « bon lecteur », à l'inverse du mauvais, collabore avec le texte en en construisant le sens. Ce coup de projecteur sur ce lecteur idéal a laissé dans l'ombre un ensemble de conduites que l'auteur a regroupé sous l'appellation « mauvaise lecture ». Pour autant, aussi ironique que cela puisse paraître, *« mal lire n'est pas plus évident que bien lire »* et devenir un mauvais lecteur est parfois complexe. Nombre de lecteurs ne se demandent jamais comment mal lire une œuvre mais plutôt s'ils l'ont bien lue. La bonne lecture nous forme, de telle sorte qu'il devient très difficile de lire autrement, de transgresser les codes. Elle ne laisse en aucun cas nos désirs ou nos fantasmes s'exprimer. L'activité de mal lire est donc souvent perçue comme condamnable, honteuse voire à refouler. Parce qu'elle s'affranchit des codes du bien-lire, elle est pourtant une démarche créatrice. Elle offre une infinie possibilité d'interprétation et d'enrichissement des œuvres, et ne répond à aucune règle, laissant libre cours à l'imagination.

Manœuvres et fourberies de la littérature

C'est pourquoi M. Decout nous y encourage et, dans une étonnante entreprise, tente d'éduquer le lecteur à mal lire… mais avec talent. *Éloge du mauvais lecteur* est donc une réflexion et un petit guide qui nous apprend comment et pourquoi mal lire, qui nous invite à réfléchir et à pratiquer. Si ces autres essais : *Pouvoirs de l'imposture* (2018), *Qui a peur de l'imitation ?* (2017) ou *En toute mauvaise foi. Sur un paradoxe littéraire* (2015) étaient des réflexions tournées vers l'écrivain, *Éloge du mauvais lecteur* se préoccupe de ceux qui reçoivent les œuvres. Avec cet essai, M. Decout est loin d'avoir fait le tour des manœuvres et des fourberies de la littérature. Après le menteur, l'imitateur, l'imposteur et le mauvais lecteur, quelle sera sa prochaine victime ? ■

Lou Guiollot

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Une Chine alternative

PENSER EN CHINE
Anne Cheng (dir.)
Folio Gallimard, 2021, 560 p., 10,30 €.

«*Faire entendre d'autres voix de et sur la Chine que celle des hommes politiques et des médias*»: telle est l'ambition de cet ouvrage collectif, sous la direction de la sinologue et professeure au Collège de France Anne Cheng. Fins connaisseurs et intellectuels chinois s'y retrouvent pour analyser les différentes façons dont les habitants et dirigeants de l'empire du Milieu perçoivent leur propre destin et leur place dans le monde, y compris d'un point de vue critique.

Ainsi Ge Zhaoguang, intellectuel vivant à Shanghai, remet en cause l'utopie du *tianxia* («tout sous le ciel»). La notion, empruntée au passé impérial, promeut un idéal de relations internationales harmonieuses placées sous l'égide d'une Chine-monde. Mais l'étude des textes anciens dont prétend s'inspirer cette idée montre qu'ils décrivaient une réalité autrement violente et fondée sur la subordination féodale. Comme l'explique John Makeham, ce type de discours hégémonique s'inscrit dans une tendance de fond consistant, pour Pékin, à faire pièce aux valeurs occidentales en leur opposant des valeurs dites chinoises. Par exemple, en affirmant la priorité du groupe sur l'individu ou celle de l'harmonie sur le conflit. Ce nouveau récit national promu par le Parti communiste se heurte à d'autres contradicteurs, comme Qin Hui, ancien professeur d'histoire à Pékin, qui remet en cause dans ses travaux le modèle économique chinois, la grille de lecture marxiste de son histoire et les survivances de son passé impérial.

On comprend qu'en Chine, la fabrication d'une pensée critique peut se faire à condition de se soumettre à certaines règles. C'est le cas à Tianjin, où se tient un rassemblement public chaque soir sur la place Shengli. Isabelle Thireau, sociologue à l'EHESS, décrit comment ces séances d'exercices physiques collectifs sont l'occasion pour les citoyens de confronter leurs expériences quotidiennes, de se faire une opinion sur la qualité des aliments et des infrastructures, de débattre de la conduite de leurs dirigeants locaux et des écarts croissants de richesse.

Des idées faites d'emprunts au reste du monde

Ces développements écartent l'idée selon laquelle les conceptions chinoises seraient incompréhensibles pour les Occidentaux, ou qu'elles seraient imperméables aux influences extérieures. Au contraire, elles sont faites d'allers-retours et d'emprunts au reste du monde. Anne Kerlan déconstruit justement ce préjugé à propos du cinéma: alors que des films au succès d'estime, financés et surtout vus à l'étranger, sont labellisés «chinois», les œuvres appréciées du grand public en Chine empruntent leurs codes à Hollywood. Une observation minutieuse des actions de l'État rappelle aussi que la pensée qui s'y développe a parfois des conséquences bien réelles: désastreuses pour l'écosystème au Tibet, funestes pour les Ouïghours qui sont internés dans ce que l'anthropologue Magnus Fiskesjö n'hésite pas à nommer des «camps de concentration». ■

Tom Umbdenstock

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Ce que nous devons aux autres

LA RENCONTRE
Une philosophie
Charles Pépin
Allary, 2021, 270 p., 19,90 €.

Après avoir loué les vertus de l'échec et celles de la confiance en soi, Charles Pépin, philosophe et romancier, s'attelle à démontrer les pouvoirs bienfaisants de la rencontre. Amoureuse, amicale, professionnelle, intellectuelle ou artistique ou religieuse, les rencontres dont il s'agit ici, à l'opposé d'une conception fusionnelle, sont celles qui nous changent, qui nous ouvrent à d'autres horizons et qui, au final, nous permettent de devenir nous-même : *«Il faut rencontrer ce qui n'est pas soi pour devenir soi.»* Comme à son habitude, l'auteur allie les talents du philosophe à ceux du conteur, puisant aussi bien dans la littérature que dans la musique et le cinéma. On apprend que le *Guernica* de Picasso est le fruit de la profonde amitié qui s'est nouée entre le peintre et le poète engagé Paul Éluard ; on redécouvre la portée de films comme *Out of Africa* ou *La Route de Madison* ; on comprend comment relire Camus à la lumière de son idylle avec Maria Casarès.
Ce faisant, C. Pépin passe en revue les divers regards portés par les philosophes sur la rencontre avec l'autre. Pour Aristote, c'est l'inachèvement du petit d'homme qui le rend incapable de vivre sans autrui, pour Kierkegaard ou Martin Buber, c'est la nécessité d'un dieu, pour Sartre, c'est la liberté d'exister, pour Freud ou Lacan, le besoin d'amour, pour Hegel, le désir de reconnaissance.
Au sortir d'une pandémie qui a fait vivre à beaucoup d'entre nous les affres du confinement et la menace du repli sur soi, cette lecture à la fois plaisante et profonde nous rappelle la nécessité de *«s'établir hors de soi»*, selon les mots du poète René Char, et la puissance de cette *«force qui nous pulse au cœur de la vie même»*. ■

Flora Yacine

Le populisme en dix recettes

MANUEL DU PARFAIT DICTATEUR
Jules César et les « hommes forts » du XXIe siècle
Christian-Georges Schwentzel
Vendémiaire, 2021, 264 p., 21 €.

À tous ceux qui douteraient de l'importance des lettres classiques comme de la nécessité de connaître l'histoire ancienne, ce livre apportera la preuve qu'ils ont tort. À ceux qui professent que notre modernité est le fruit d'un progrès constant depuis l'origine de l'humanité, ce livre montrera que, s'il y a bien du nouveau sous le soleil, des constantes demeurent. On pourra donc, selon son inclination, en déduire soit que les pièges des manipulateurs peuvent être déjoués, soit que la nature humaine évolue bien peu. C'est par la connaissance intime qu'il a de l'histoire romaine et par de constants renvois à l'actualité que Christian-Georges Schentzel nous permet de mesurer à quel point l'action politique autoritaire joue sur des ressorts ancestraux.
Non par paresse, mais afin de bien cerner les outils mis en œuvre par les *leaders* populistes, on citera les titres des chapitres : se faire le champion du peuple ; s'exprimer simplement (voire vulgairement) ; raconter de belles histoires ; divertir le peuple ; exploiter la religion à des fins politiques ; déclencher des guerres « utiles » ; devenir charismatique ; rendre la dictature « sexy » ; contourner le droit pour régner en maître et enfin, obtenir la soumission volontaire.
Les exemples césariens abondent, autant que ceux de dirigeants récents, pas tous étiquetés populistes : Trump, Poutine, Bolsonaro, Xi Jinping, Orban, Duarte. Mais plus encore qu'un livre d'histoire, ou un manuel à destination des futurs dictateurs, c'est un précis de vigilance citoyenne qui nous est proposé là. Utile, lorsque les distinctions classiques entre démocratie et dictature tendent à s'effacer dangereusement. ■ **T.J.**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

>>Sommaires et commandes
sur www.scienceshumaines.com

SCIENCES HUMAINES - MENSUELS

Prix unitaire hors frais de port

272 ❑ **Le sport, une philosophie ?** 5,50 €
273 ❑ **Les pouvoirs de l'imaginaire** 5,50 €
274 ❑ **L'enfant et le langage** 5,50 €
275 ❑ **Liberté** Jusqu'où sommes-nous libres ? 5,50 €
276 ❑ **Aimer au 21e siècle** 5,50 €
277S ❑ **25 ans** Numéro anniversaire 5,50 €
278 ❑ **Les lois de la réputation** 5,50 €
279 ❑ **Violence** 15 questions pour comprendre 5,50 €
280 ❑ **Passions** quand la passion nous embarque 5,50 €
281S ❑ **Nature culture** la fin des frontières ? 5,50 €
282 ❑ **Apprendre à coopérer** 5,50 €
283 ❑ **Les nouvelles psychothérapies** 5,50 €
284 ❑ **Le sexe en 69 questions** 5,50 €
285S ❑ **Qu'est-ce qu'une bonne école ?** 5,50 €
286 ❑ **Comment allons-nous travailler demain ?** 5,50 €
287 ❑ **La manipulation** 5,50 €
288S ❑ **Et si on changeait tout ?** 5,50 €
289 ❑ **Les nouveaux visages de la précarité** 5,50 €
290 ❑ **La mondialisation en questions** 5,50 €
291S ❑ **Les troubles de l'enfant** 5,50 €
292 ❑ **Qu'est-ce que le racisme ?** 5,50 €
293 ❑ **L'empathie** 5,50 €
294 ❑ **Nos vies intérieures** 5,50 €
295 ❑ **Les grands mythes de l'histoire de France** 5,50 €
296S ❑ **Comment apprend-on ?** 5,50 €
297 ❑ **La société française** 5,50 €
298 ❑ **Psychologie de l'attention** 5,50 €
299 ❑ **Les livres de l'année** 5,50 €
300S ❑ **Comment va le monde ?** 6,90 €
301 ❑ **Jusqu'où féminiser la langue française ?** 5,50 €
302 ❑ **Qu'est-ce qu'une belle vie ?** 5,70 €
303S ❑ **Les intelligences de l'enfant** 6,70 €
304 ❑ **Penser l'emprise... et s'en défaire** 5,70 €
305 ❑ **L'invention des vacances** 5,70 €
306S ❑ **Qu'est-ce que l'amour ?** 6,70 €
307S ❑ **Éduquer.** Le conflit des modèles. 6,70 €
308 ❑ **La motivation au travail** 5,70 €
309 ❑ **Humains.** Nos origines repensées 5,70 €
310S ❑ **Le cerveau** en 12 questions 6,70 €
311 ❑ **Abécédaire des idées d'aujourd'hui** 5,70 €
312 ❑ **L'art de parler** 5,70 €
313 ❑ **Etre un homme aujourd'hui** 5,70 €
314S ❑ **L'attachement,** un lien vital 6,70 €
315 ❑ **Radicalités** 5,70 €
316 ❑ **Que devient la famille ?** 5,70 €
317S ❑ **Corps et esprit** 6,70 €
318S ❑ **Réussir à l'école** 6,70 €
319 ❑ **Comment manager aujourd'hui ?** 5,70 €
320 ❑ **Quand les émotions déraillent** 5,70 €
321S ❑ **Le pouvoir des livres** 6,70 €
322 ❑ **Réparer la planète** 5,70 €
323 ❑ **Penser par soi-même** 5,70 €
324 ❑ **Croire en Dieu aujourdh'ui** 5,70 €
325S ❑ **L'autisne en 10 questions** 6,70 €
326 ❑ **Altruisme et solidarité** 5,70 €
327 ❑ **Les peuples premiers** 5,70 €
328S ❑ **La force de vivre** 6,70 €
329S ❑ **Grandir aujourd'hui** 6,70 €
330 ❑ **L'estime de soi** 5,70 €
331 ❑ **La connerie décryptée** 5,70 €
333 ❑ **Le langage** 5,90 €
334 ❑ **La France en révolutions** 5,90 €
335S ❑ **Peut-on réparer l'humain ?** 6,90 €
336 ❑ **Rêver** 5,90 €
337 ❑ **Travail. Les nouvelles fractures** 5,90 €
338 ❑ **L'art de (bien) manger** 5,90 €
339 ❑ **Comment vivre ?** 6,90 €

HORS-SÉRIE
SCIENCES HUMAINES - HORS ABONNEMENT

Prix unitaire hors frais de port

	non abonnés	abonnés
20 ❑ Les grands penseurs des sciences humaines	8,50 €	4,50 €
21 ❑ Les grandes idées politiques	8,50 €	4,50 €
22 ❑ Quelle éthique pour notre temps ?	8,50 €	4,50 €
23 ❑ Comprendre le Moyen-Orient	8,90 €	4,50 €
24 ❑ Où va la France ? Enjeux de notre temps	8,90 €	4,50 €
25 ❑ 30 ans. Les grands entretiens	8,90 €	4,50 €

Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES - TRIMESTRIELS

Prix unitaire hors frais de port

39 ❑ **Élever ses enfants** 7,50 €
40 ❑ **Villes durables** 7,50 €
41 ❑ **De la formation au projet de vie** 7,50 €
42 ❑ **La psychologie aujourd'hui** 7,50 €
43 ❑ **La philosophie, un art de vivre** 7,50 €
44 ❑ **Les métamorphoses de la société française** 7,50 €
45 ❑ **Les grands penseurs de l'éducation** 7,50 €
46 ❑ **Les grands penseurs du langage** 7,50 €
47 ❑ **Les âges de la vie** 7,50 €
48 ❑ **Eurêka!** L'histoire des grandes découvertes 7,50 €
49 ❑ **Ces pionnières qui ont fait l'histoire** 7,50 €
50 ❑ **La psychologie en débats** 7,50 €
51 ❑ **Les sagesses orientales** 7,90 €
52 ❑ **Le pouvoir des images** 7,90 €
53 ❑ **Soigner.** Une science humaine 7,90 €
54 ❑ **Les grands psychologues...** 7,90 €
55 ❑ **Devenir soi-même** 7,90 €
56 ❑ **Les lumières** 7,90 €
57 ❑ **Les grandes controverses de la philosophie** 7,90 €
58 ❑ **Bonheur d'apprendre et d'enseigner** 7,90 €
59 ❑ **Psychologie** 7,90 €
60 ❑ **Magies et sorcelleries** 7,90 €
61 ❑ **La grande histoire de l'humanisme** 7,90 €
62 ❑ **Démocratie** 7,90 €
63 ❑ **La grande histoire du féminisme** 7,90 €

HORS-SÉRIE
Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES - HORS ABONNEMENT

Prix unitaire hors frais de port

	non abonnés	abonnés
4 ❑ La grande histoire de l'Islam	8,50 €	4,50 €
5 ❑ Les monothéismes	8,50 €	4,50 €
6 ❑ La grande histoire du christianisme	8,50 €	4,50 €
7 ❑ La grande histoire de la Chine	8,90 €	4,50 €
8 ❑ La grande histoire de l'Afrique	8,90 €	4,50 €
9 ❑ Rome, Athènes	8,90 €	4,50 €

NOS DIVERS
HORS-SÉRIES - HORS ABONNEMENT

Prix unitaire hors frais de port

	non abonnés	abonnés
❑ Les grands enjeux du monde contemporain	12,00 €	8,00 €
❑ Les 100 penseurs des sciences humaines	12,50 €	8,00 €
❑ Les 100 penseurs de l'économie	12,50 €	8,00 €
❑ Psycho : comment se soigner ?	8,50 €	4,50 €
❑ La nouvelle histoire du monde	12,00 €	8,00 €
❑ Quelles villes pour demain ?	8,90 €	4,50 €
❑ La guerre des origines à nos jours	12,50 €	8,00 €
❑ Philo : auteurs et thèmes	12,50 €	8,00 €
❑ La psychologie de l'enfant en 30 questions	12,50 €	8,00 €
❑ Comment la littérature peut changer nos vies	12,50 €	8,00 €

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

SCIENCES HUMAINES

BON DE COMMANDE

>> Sommaires et commandes sur www.scienceshumaines.com

SCIENCES HUMAINES MENSUELS

Inscrire les numéros commandés — Prix Unit. — Quant. — soit

5,50 € x = 5,70 € x = 5,90 € x = 6,70 € x = 6,90 € x =

Total

HORS-SÉRIE SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT

(abonné, indiquez votre n° ci-contre) .....

Inscrire les numéros commandés — Prix Unit. — Quant. — soit

4,50 € x = 8,50 € x = 8,90 € x =

Total

Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT - TRIMESTRIELS

Inscrire les numéros commandés — Prix Unit. — Quant. — soit

7,50 € x = 7,90 € x =

Total

HORS-SÉRIE Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT

(abonné, indiquez votre n° ci-contre) .....

Inscrire les numéros commandés — Prix Unit. — Quant. — soit

4,50 € x = 8,50 € x = 8,90 € x =

Total

Retrouvez toutes nos publications et notre catalogue de livres
www.scienceshumaines.com/boutique

NOS DIVERS HORS-SÉRIES

HORS ABONNEMENT

(abonné, indiquez votre n° ci-contre) .....

Inscrire les numéros commandés — Prix Unit. — Quant. — soit

4,50 € x = 8,00 € x = 8,50 € x = 8,90 € x = 9,80 € x = 12,00 € x = 12,50 € x =

Total

TOTAL DES MAGAZINES €

PARTICIPATION AUX FRAIS DE PORT

France	3,00 €
Europe, Afrique, Dom-Tom	5,00 €
Amérique, Asie, Océanie	7,50 €

TOTAL FRAIS DE PORT €

TOTAL DE MA COMMANDE

Magazines + frais de port = €

5 magazines achetés, le 6e offert

GAGNEZ DU TEMPS !

Commandez par téléphone
03 86 72 07 00

PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE **code 339**
ou sur **www.scienceshumaines.com**

BON DE COMMANDE ET RÈGLEMENT À RETOURNER À **SCIENCES HUMAINES - BP 256 - 89004 AUXERRE**

ADRESSE DE LIVRAISON (écrire en lettres capitales)

☐ Mme ☐ M.

NOM .....

PRÉNOM .....

ADRESSE .....

.....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

.....

PAYS ..... TÉL .....

PROFESSION .....

E-MAIL .....

☐ Je désire recevoir une facture acquittée

PAIEMENT

Ci-joint mon règlement de € par :

☐ Chèque bancaire ou postal à l'ordre de « Sciences Humaines »

☐ Virement La Banque Postale

IBAN : FR94 2004 1010 0405 2259 4A02 558 - BIC : PSSTFRPPDIJ

☐ C.B. n°

Expire le : Cryptogramme

(3 derniers chiffres verso CB)

Date et signature obligatoires :

339

Conformément à la loi « Informatique et libertés » du 6/01/78, vous pouvez accéder aux données vous concernant, les rectifier, et vous opposer à leur transmission éventuelle à d'autres sociétés, en nous écrivant.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 11-08-2021

Le charabia
des économistes
expliqué
à tout le monde

en BD

L'éco fait des bulles est en vente !

Qui a déjà vu de ses yeux la fameuse « planche à billets » et que deviennent les « fonds propres » ? Servent-ils à fabriquer de « la monnaie hélicoptère » ? Ou bien tombent-ils dans « la trappe à liquidités » ? Le « passager clandestin » en fait-il des « bulles spéculatives » ?

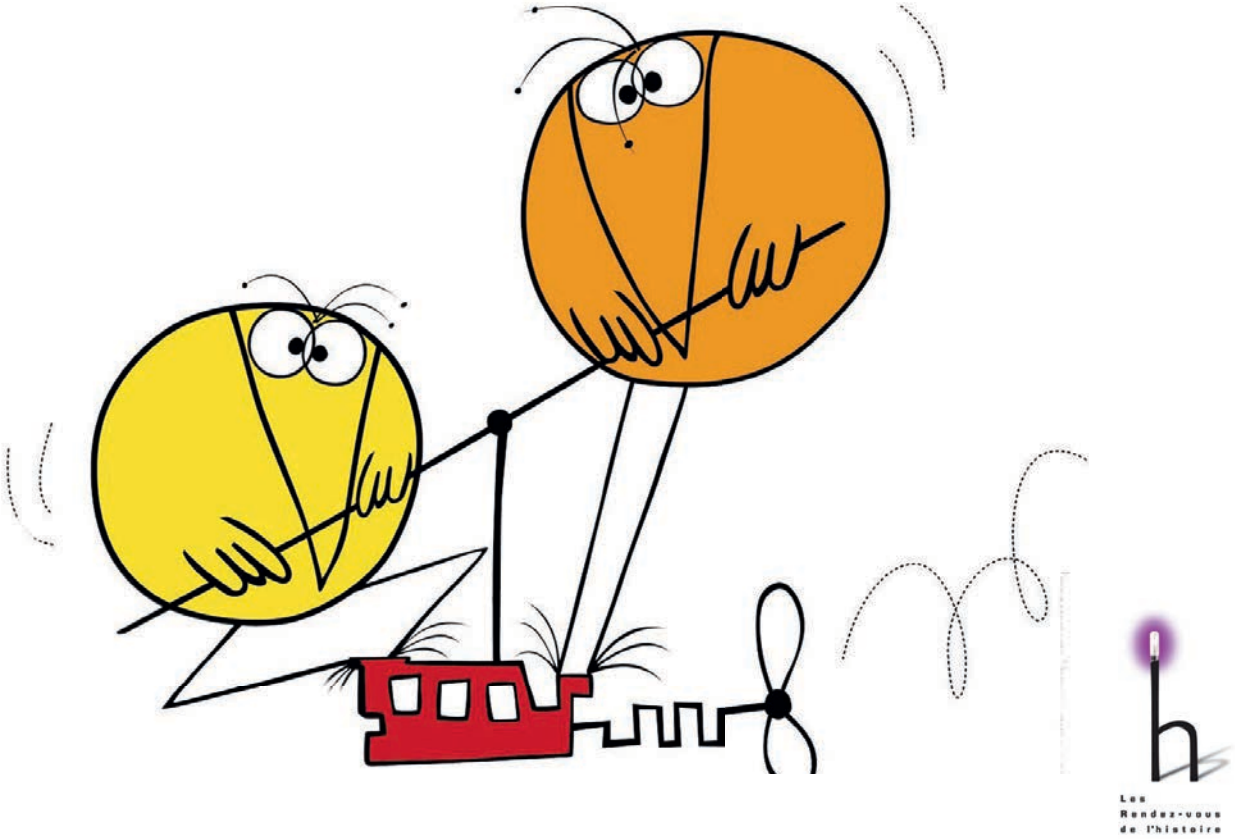
Il est temps de démasquer le charabia des économistes et de mettre à nu leur jargon ! Grâce aux pouvoirs de la bande dessinée, nous levons le voile sur leurs formules les plus mystérieuses, illustrées par plus de 30 dessinateurs et dessinatrices talentueux !

En kiosque, en librairie et sur commande : alternatives-economiques.fr/bdeco

BLOIS - 6 AU 10 OCT. 2021

LE TRAVAIL

24E RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE



AAA PRODUCTION - LES SHADOCKS PAR JACQUES ROUXEL - BELLEVILLE 2021

@yahoo.com.bj) - 11-08-2021

SALON DU LIVRE - DÉBATS - CINÉMA - EXPOSITIONS

FLORENCE AUBENAS
PRÉSIDENCE,
CONFÉRENCE DE CLÔTURE

ALAIN SUPIOT
CONFÉRENCE INAUGURALE

ENTRÉE LIBRE

WWW.RDV-HISTOIRE.COM

PAP N'DIAYE
PRÉSIDENT DU SALON DU LIVRE

JEAN TIROLE
PRÉSIDENT DE L'ÉCONOMIE AUX
RENDEZ-VOUS DE L'HISOIRE

DOMINIQUE BESNEHARD
PRÉSIDENT DU CYCLE CINÉMA